

Trentième Année

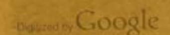
ALMANACH PROPHÉTIQUE POUR 1870

ORNÉ DE 88 VIGNETTES PAR LES PREMIERS ARTISTES.



[P]rix : **50** centimes.

PARIS
HENRI PLON, ÉDITEUR, RUE GARANCIÈRE, 10.
L. HACHETTE et Cie, libraires,
77, boulevard Saint-Germain.



ALMANACH
PROPHÉTIQUE,
Pittoresque et Utile,
POUR 1870,

PUBLIÉ PAR UN NEVEU DE NOSTRADAMUS;

et illustré

MM. HORACE VERNET, GAVARNI, DAUMIER, TRIMOLET, CH. VERNIER, STAAL, GRÉVIN, GEOFFROY, BERTALL ET L. BRETON.

Prix : 50 cent.

PARIS,
AU DÉPÔT CENTRAL DES ALMANACHS PUBLIÉS A PARIS,
CHEZ PAGNERRE, LIBRAIRE,
RUE DE SEINE, 18.
Paris. — Typographie Henri Plon, rue Garancière, 8.

CALENDRIER POUR 1870.

L'année 1870 répond aux années :

6583 de la période Julienne.
2646 des Olympiades. La 2e année de la 662e Olympiade commence en juillet 1870.
2623 de la fondation de Rome (1er mars de l'an 753 avant l'ère chrétienne).
2617 de l'ère de Nabonassar, qui part du 26 février de l'an 747 avant Jésus-Christ.
1870 de la naissance de Jésus-Christ. Elle commence le 1er janvier selon le calendrier grégorien, qui est le nôtre, et le 13 janvier, suivant le calendrier Julien, qui est celui des Russes.
1286 de l'Hégire ou des Turcs.

COMPUT (SUPPUTATION) ECCLÉSIASTIQUE.

Nombre d'or (cycle ou révolution de dix-neuf ans pour accorder l'année lunaire avec l'année solaire)	9
Epacte (nombre des jours que le soleil a en plus sur l'année lunaire)	XXVIII
Cycle solaire (il est de 28 ans)	3
Indiction romaine (période de 15 ans, employée dans les bulles du saint-siége)	13
Lettre dominicale (qui indique le dimanche) . .	B

QUATRE-TEMPS.

Du Carême	9, 11, 12 mars.
De la Pentecôte	8, 10, 11 juin.
De septembre	21, 23, 24 septembre.
De l'Avent	14, 16, 17 décembre.

FÊTES MOBILES.

Septuagésime,	13 février.	Pentecôte,	5 juin.
Les Cendres,	2 mars.	Trinité,	12 juin.
Pâques,	17 avril.	Fête-Dieu,	16 juin.
Rogations,	23, 24 et 25 mai.	1er dimanche de l'Avent, 27 novembre.	
Ascension,	26 mai.		

COMMENCEMENT DES QUATRE SAISONS.

TEMPS MOYEN DE PARIS.

Printemps,	le 20 mars,	à 7 h. 41 m. du soir.	
Été,	le 21 juin,	à 4 h. 5 m. du soir.	
Automne,	le 23 septembre,	à 6 h. 18 m. du matin.	
Hiver,	le 22 décembre,	à 0 h. 22 m. du matin.	



AVIS IMPORTANT

A NOS LECTEURS, — A NOS CORRESPONDANTS.

Les lettres, articles, prophéties, pronostics, observations critiques ou autres, doivent être adressés *franco* à M. le Rédacteur en chef de l'*Almanach prophétique*, à l'imprimerie de M. Henri Plon, éditeur de l'*Almanach prophétique*, rue Garancière, 8.

Les jours croissent env. de 21 min. le matin et de 42 min. le soir.

SOLEIL. Lever.	Coucher.	LUNE. Lever.	Coucher.	
le 1, 7 h. 56 m.	4 h. 12 m.	le 2, 8h 11m m.	4h 52m s.	N. L.
le 11, 7 h. 53 m.	4 h. 24 m.	le 9, 11h 45m m.	minuit.	P. Q.
le 21, 7 h. 46 m.	4 h. 38 m.	le 17, 4h 37m s.	7h 35m m.	P. L.
		le 24, 0h 9m m.	11h 22m m.	D. Q.
		le 31, 7h 36m m.	4h 45m s.	N. L.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe du VERSEAU.

Signe par les étoiles.

Moyen de régler les horloges d'après le méridien.

Les mouvements de la terre n'étant pas réguliers relativement au soleil, l'heure du méridien ne peut être d'accord avec une pendule bien réglée.

Voici, pour chaque mois, cette différence approximativement. C'est ce qu'on appelle le TEMPS MOYEN au midi vrai.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :

Du 1er au 5, midi 5 min.	Du 11 au 20, midi 10 min.
Du 6 au 10, midi 6	Du 21 au 30, midi 13

Ce n'est que dans le 19e siècle que l'on a adopté l'usage de régler les horloges d'après le TEMPS MOYEN. Avant cette époque on était obligé de déranger souvent les horloges de leur marche régulière.

Proverbes ruraux et prophétiques.

Nota. Ces proverbes méritent plus d'importance qu'on ne leur en attribue quelquefois, car ils sont le fruit de l'observation et de l'expérience :

Janvier d'eau chiche
Fait le paysan riche.
À la Saint-Vincent,
Tout gèle ou tout fend;
L'hiver se reprend,
Ou se rompt la dent.

---

1 sam CIRCONCISION. — S. Fulgence (*brillant*) (1). — S. Odilon

(1) Les mots *italiques* placés entre parenthèses à la suite des noms sont la traduction de ces noms tirés presque tous du grec ou du latin.

(*riche*). — Ste Euphrosine, Phrosine (*prudence et gaieté*). — S. Amalque ou Télémaque, martyr.

2 DIM S. Basile le Gr., arch. (de Basileos, *royal*). — S. Concorde, m.

3 lun Ste GENEVIÈVE, patronne de Paris, morte 512. — S. Salvator, év. (*sauveur*).

Effet de grande marée vers le soir.

Nota. Voir page 41 : PHÉNOMÈNE DES MARÉES : ce que l'on en peut pronostiquer.

4 mar S. Rigobert ou Robert, év. (*illustre*). — S. Titus, disciple de S. Paul et év. (*honorable*).

5 mer *Veille des Rois. Vigile* (*veille*) sans jeûne. — Ste Amélie ou Emilie, mart. (*aimable et douce*). — Ste Aimée, abbesse.

6 jeu EPIPHANIE. Adoration de N.S. J.C. par les rois mages Gaspar, Melchior, Balthasar.

7 ven S. Lucien, év. (*lumineux*).

8 sam Ste Gudule, patronne de Bruxelles (*adolescence*). — S. Apollinaire, év.

9 DIM S. Julien, év. (*douceur*), patron des voyageurs. — S. Adrien (*vaillance*). — Ste Marcienne, vierge et martyre (*martiale*).

10 lun S. Paul, premier ermite (*repos*). — S. Marcien (*martial*).

11 mar S. Théodose, abbé. — S. Hortense, év. de Césarée, Hortensia (d'*hortus*, *jardin*).

12 mer S. Arcadius, martyr. — Ste Césarine, abb.

13 jeu Baptême de N. S. — Ste Véronique (*vraie image*), patronne des ouvriers en lin.

14 ven S. Hilaire, abbé (*gai*). — Bataille de Rivoli, 1797.

15 sam S. Maur ou Maury, abbé (*Maure* ou *Africain*), patron des chaudronniers. — S. Bon ou Bonet, év., patron des potiers de terre.

16 DIM S. Guillaume, év., Guillemette, Guillelmine, Williams, Wilhem, Wilhelmine (*protecteur*). — S. Roland, moine.

Éclipse de lune, de 1 h. 6 m. du s. à 4 h. 45 m. du s.

17 lun S. Antoine, Antony, Tony, ermite en Egypte, où il fut tenté par le démon. (*Ce nom vient* d'Anton, *fils d'Hercule.*) Patron des bouchers, charcutiers (1), fruitiers, même des confiseurs. — Ste Léonide ou Léonille, m. (*lionne*).

---

(1) Le cochon est l'attribut de la gloutonnerie, il pourrait être aussi un emblème de reconnaissance si l'on en croit la légende que voici : On rapporte qu'une laie amena un jour aux pieds de saint Antoine tous ses petits frappés de cécité à leur naissance ; le saint en eut pitié, et par son intercession ils devinrent clairvoyants. Dans sa gratitude, l'excellente mère ne voulut plus quitter le bienfaiteur de sa jeune famille. Les

18 mar Chaire S. Pierre à Rome. — S. Fazius, orfévre.

19 mer S. Sulpice, archev. (*secourable*). — S. Maris ou Marius, martyr (*fermeté de caractère*).

Effet de grande marée vers le matin.

20 jeu S. Sébastien, martyr, Bastien (*respect*), patron des archers. — S. Fabien, pape, martyr (*vénérable*). 1er PLUVIÔSE.

21 ven Ste Agnès, vierge et martyre (*chaste*). — S. Epiphane (*illustre*). — S. Publius, év. d'Athènes, martyr. — Mort de Louis XVI, 1793. —



22 sam S. Vincent, martyr (*vainqueur*), patron des vignerons à cause de la syllabe *vin*.

23 DIM S. Ildefonse, év. — Ste Emérence, vierge et martyre (*personne méritante*).

---

peintres ont immortalisé cette preuve de la bonté du saint en le représentant toujours accompagné de la laie reconnaissante, exemple que les ingrats devraient méditer sans cesse. La laie est la cousine du cochon, et l'on a fait confusion dans cette parenté.

(Voir le *Bréviaire du gastronome*. 1 fr., franco, chez Audot.)

24 lun S. Babylas, év.

25 mar Conversion de S. Paul. — S. Prix, év.

26 mer Ste Paule, Paula, dame romaine (emblème du *repos*).

27 jeu Ste Angèle, Angélique, fondatrice des Ursulines.

28 ven S. Charlemagne, empereur, Carle, Charlotte (*Charles le Grand*), fête des collégiens. — S. Hermine, m. à Trévi, Herminie.



29 sam S. François de Sales, év. de Genève, Francis, Francisque, Fritz (*frank, franc, libre*).

30 DIM Ste Bathilde, reine de France. — Ste Aldegonde, vierge, Olga, diminutif (*guerrière distinguée*). — Mariage de l'Empereur Napoléon III, 1853.

31 lun Ste Marcelle, dame romaine.

Les jours croissent envir. de 47 min. le matin et de 45 min. le soir.

SOLEIL. Lever.	Coucher.	**LUNE.** Lever.	Coucher.	
le 1, 7 h. 32 m.	4 h. 56 m.	le 8, 10h 54m m.	0h 13m m.	P. Q.
le 11, 7 h. 17 m.	5 h. 12 m.	le 16, 5h 55m s.	7h 30m m.	P. L.
le 21, 6 h. 59 m.	5 h. 29 m.	le 22, 0h 30m m.	10h 25m m.	D. Q.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe des POISSONS.

Signe par les étoiles.

Temps moyen pour régler les horloges.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 20, midi 14 minutes.
Du 21 au 28, midi 13.

Proverbes ruraux et prophétiques.

Pluie en février
Vaut du fumier.

Jamais février n'a passé
Sans voir groseillier feuillé.

Si février est chaud,
Croyez bien, sans défaut,
Que par cette aventure
Pâques aura froidure.

Février, entre tous les mois
Le plus court et le moins courtois.

A la Chandeleur,
Les grand'douleurs.

La veille de la Chandeleur
L'hiver se passe ou prend vigueur.

Si février n'est pas un peu froid, mars produit trop d'herbes dans les champs.

Février doit remplir les fossés,
Mars, après, les rendre séchés.

---

1 mar S. Ignace, év. d'Antioche, martyr.
2 mer PURIFICATION de la Ste Vierge au temple, CHANDELEUR (bénédiction des cierges, *chandelles*).

Effet de grande marée vers le matin.

3 jeu S. Blaise, év. et martyr, patron des tisserands, cardeurs, maçons.

4 ven Ste Joanne de Valois, reine de France, fille de Louis XI, femme de Louis XII, Jeannette, Jenny (*très-gracieuse*). — S. Philéas, martyr.

5 sam Ste Agathe, vierge et martyre en Sicile. — Ste Agathe, comtesse de Carinthie (*bonne*).

6 DIM S. Amand, év.

7 lun Ste Dorothée, vierge et martyre (*don de Dieu*).

8 mar S. Jean de Matha. — Bataille d'Eylau, 1807.

9 mer Ste Apolline ou Apollonie, vierge et martyre (*astre*).

10 jeu Ste Scholastique, vierge, sœur de S. Benoît (*aimant l'étude*).

11 ven S. Severin, abbé. — Ste Théodora, impératrice (*don de Dieu*). — S. Adolphe, év. (*secours de Dieu*).

12 sam Ste Eulalie de Barcelone, vierge et martyre (*d'agréable conversation*). — S. Lucius, évêque.



13 DIM *Septuagésime*, ou septième dimanche avant la Passion. — S. Martinien, ermite à Athènes. — S. Polyeucte, martyr (*qui prie*). — S. Ephise, martyr (*sage*).

14 lun S. Valentin, prêtre et martyr (*fort*), jour très-fêté en Angleterre par les garçons, qui envoient aux filles des lettres galantes appelées *Valentines*.

15 mar S. Faustin, martyr (*signe de bonheur*). — S. Samuel (*don de Dieu*). — S. Guillery, chanoine.

16 mer Ste Julienne, v. et martyre (*douceur*). — S. Elie, martyr (*force divine*). — S. Onésime, évêque (*obligeant*).

17 jeu S. Sylvain, év. (*ami des bois*).— S. Théodule, mart. (*servant Dieu*).

Effet de grande marée vers le soir.



18 ven S. Siméon, év. de Jérusalem (*auditeur*).

19 sam S. Barbat, év. 1er VENTÔSE.

20 DIM *Sexagésime*. — S. Eucher, év. d'Orléans (*réjouissant*).

21 lun Ste Vitaline, vierge (*donnant la vie*).

22 mar S. Limnée, solit. — Révolution de 1848, deuxième République française.

23 mer S. Sérénus, jardinier, martyr. — CARNAVAL.

24 jeu S. Mathias, apôtre (*présent de Dieu*). — S. Flavien, martyr (*fauve, blond*).

25 ven S. Césaire, médecin.

26 sam S. Porphyre, év. (*de couleur pourpre*).

27 DIM *Quinquagésime*. — Ste Honorine, vierge et mart. (*victorieuse*). — S. Léandre, év. (*douceur*). — S. Nestor, év. et martyr (*souvenir*).

28 lun S. Romain, abbé, patron des toiliers.

Les jours croissent envir. de 63 min. le matin et de 47 min. le soir.

SOLEIL.

	Lever.	Coucher.
le 1,	6 h. 44 m.	5 h. 42 m.
le 11,	6 h. 24 m.	5 h. 57 m.
le 21,	6 h. 3 m.	6 h. 18 m.

LUNE.

	Lever.	Coucher.	
le 2,	7^h 8^m m.	5^h 49^m s.	N. L.
le 10,	10^h 25^m m.	1^h 59^m m.	P. Q.
le 17,	6^h 7^m s.	6^h 28^m m.	P. L.
le 24,	1^h 52^m m.	10^h 31^m m.	D. Q.



Signe par les étoiles.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe du

BÉLIER.



Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :

Du 1er au 8, midi 12 minutes.
Du 9 au 12, midi 11
Du 13 au 23, midi 8
Du 24 au 31, midi 5

PAQUES est fixé, chaque année, au dimanche après la pleine lune qui suit l'équinoxe ou commencement du printemps, afin de ne pas concorder avec la Pâque des juifs.

Les jours du carême sont maigres, excepté les dimanches, lundis, mardis, jeudis, depuis le 1er jeudi jusqu'au mardi de la semaine sainte, au principal repas et moyennant aumône.

Pendant le carême, les mariages sont interdits, sauf dispenses.

Proverbes ruraux et prophétiques.

Hâle de mars, pluie d'avril, rosée de mai,
Rendent août et septembre gais.

Quand mars fait l'avril,
L'avril fait mars.

Brouillards en mars, gelées en mai.
Des fleurs en mars ne tiens grand compte.

En mars quand il tonne,
Chacun s'en étonne.
En avril s'il tonne,
La nouvelle est bonne.

Taille tôt ou taille tard,
Il n'est tel que taille de mars.
Arrivée des hirondelles.
Mais une hirondelle
Ne fait pas le printemps.

1 mar S. Aubin ou Albin, év. (*blanc*). — S. David, arch. (*bien-aimé*). — Ste Eudoxie, mart. (*bonne réputation*). — MARDI GRAS.



2 mer Ste Camille, vierge (*fille noble*). — *Cendres.*
3 jeu Ste Cunégonde, impératrice et vierge (*femme noble, royale*). Effet de grande marée vers le soir. — S. Guignolé, abbé. — S. Marin. — S. Astère (*étoile*).
4 ven S. Casimir, prince de Pologne (*chef dans la maison*), patron des tailleurs.
5 sam S. Théophile, év. (*aimant Dieu*). — S. Virgile, év. d'Arles (*élevé dans les lauriers*). — S. Roger, capucin (*orateur*).
6 DIM *Quadragésime.* — Ste Colette, ou petite Nicole, vierge; nom dérivé de Nicolas. — S. Fridolin, abbé (*caractère pacifique*).
7 lun Ste Perpétue, martyre.
8 mar S. Jean de Dieu. — Ste Pélagie, comédienne à Antioche et pénitente (*de la mer*).
9 mer Ste Françoise, dame romaine. — Ste Rose de Viterbe, vierge, prédicatrice, diplomate et commandante de la force armée pour sauver son pays. — *4 Temps.*
10 jeu Les 40 martyrs de Sébaste. On leur attribue très-mal à propos le malheur de faire geler pendant 40 jours.
11 ven S. Constantin, mart. — Ste Rosine (*petite rose*). — *4 Temps.*
12 sam S. Grégoire le Grand, jour de sa mort (*vigilance*), patron des chantres comme ayant établi le *chant grégorien.* — S. Maximilien, martyr, Max, abréviation. — S. Théophane, abbé (*Dieu annoncé, manifesté*). — S. Tanneguy, abbé. — *4 Temps.*
13 DIM *Reminiscere.* — Ste Euphrasie, vierge (*gaieté décente*).
14 lun S. Lubin, évêque. — Ste Mathilde, épouse de l'empereur Henry l'Oiseleur (dérivé de Mathieu, participe de *donner*).

15 mar S. Zacharie, pape.
16 mer S. Abraham, ermite.
17 jeu S. Patrice, apôtre d'Irlande. — Ste Gertrude, vierge. — S. Agricole, évêque.
18 ven S. Cyrille, évêque (*de cyr, seigneur*). — S. Alexandre, év. de Jérusalem.

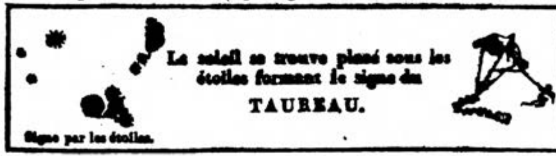


19 sam S. Joseph, époux de la Ste-Vierge, pat. des charpentiers, Joséphine, Josepha (*augmenter, acquérir*).
Effet de très-grande marée vers le matin.
20 DIM *Oculi.* — S. Guthbert ou Guibert, évêque. — Retour de Napoléon Ier, 1815. — PRINTEMPS.
21 lun S. Benoît, fondateur de l'ordre des Bénédictins (de bénédiction, *bénit.*) — S. Bienvenu, Benvenuto, év. — 1er GERMINAL.
22 mar Ste Lée ou Léa (*de lion, courage*). — S. Octave, Octavien, m., Octavie (*nombre huitième*).
23 mer S. Victorien, proconsul de Carthage.
24 jeu L'Archange Gabriel. — MI-CARÊME.
25 ven ANNONCIATION. — S. Dizier, ermite.
26 sam S. Emmanuel, martyr en Orient (*promis de Dieu*).
27 DIM *Lætare.* — S. Rupert ou Robert, évêque.
28 lun S. Gontran, roi de Bourgogne.
29 mar S. Benjamin, martyr en Perse. — Ste Eustasie.
30 mer S. Zosime, évêque. — S. Rieul ou Regulus, martyr.
31 jeu S. Guy, Guyon ou Guido. — B. Amédée, duc de Savoie. — Ste Cornélie, martyre.

Les jours croissent env. de 58 min. le matin et de 44 min. le soir.

SOLEIL.		LUNE.			
Lever.	Coucher.		Lever.	Coucher.	
le 1, 5 h. 39 m.	6 h. 29 m.	le 1,	$6^h 18^m$ m.	$6^h 50^m$ s.	N. L.
le 11, 5 h. 19 m.	6 h. 44 m.	le 9,	$10^h 44^m$ m.	$1^h 52^m$ m.	P. Q.
le 21, 5 h. 00 m.	6 h. 59 m.	le 15,	$6^h 20^m$ s.	$5^h 21^m$ m.	P. L.
		le 22,	$1^h 34^m$ m.	$10^h 17^m$ m.	D. Q.
		le 30,	$5^h\ 5^m$ m.	$6^h 49^m$ s.	N. L.

La *lune rousse* est celle qui, commençant en avril, devient pleine à la fin de ce mois ou dans le commencement de mai. Des gelées malfaisantes peuvent avoir lieu pendant ce temps; mais les savants ne les attribuent point à l'influence du rayonnement de cette lune. Le froid qui survient provient de la fonte des neiges sur les hautes montagnes, laquelle enlève une grande quantité de la chaleur que la terre avait déjà acquise.



Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer:
Du 1er au 8, midi 3 minutes.
Du 9 au 24, midi.
Du 25 au 30, 11 heures 57 minutes.

Proverbes ruraux et prophétiques.

Il n'y a point d'avril sans épis.
Avril doux,
Lorsqu'il tourne est le pire de tous.
Gelée d'avril ou de mai
Misère nous prédit au vrai.
Bourgeon qui pousse en avril
Met peu de vin au baril.

La pluie d'avril remplit les greniers
Avril et mai de l'année
Font eux seuls la destinée.
Avril pluvieux, mai venteux,
Font l'an fécond et gracieux.
Il n'est si gentil mois d'avril
Qui n'ait son chapeau de grésil.

Arrivée des hirondelles, si elles ne sont venues fin mars.

Dans certaines années, la température de l'hiver produit un retard dans la végétation qui inquiète les cultivateurs, mais alors ils se rappellent le vieux proverbe:

Saison tardive | Ne fut jamais oisive.

Et ils comptent souvent, avec raison, sur la fertilité de l'année.

1 ven S. Hugues ou Hugo, év. (*homme prévoyant*).
2 sam S. François de Paule, fondateur des Minimes.
Effet de grande marée vers le soir.
3 DIM PASSION. — S. Richard, évêque. — Ste Irène, martyre (ce mot, en grec, signifie *la paix*). — Ste Agape, martyre (*amour*). — S. Nicétas, abbé.
4 lun S. Isidore, évêque de Séville (*venant d'Isis*). — S. Ambroise, archevêque de Milan (*immortel*), Ambroisine. — S. Platon, abbé.
5 mar S. Vincent Ferrier, évêque.
6 mer S. Célestin Ier, pape.
7 jeu S. Prudence, év. — S. Hégésippe, auteur ecclésiastique (ce mot signifie *commandant la cavalerie*).
8 ven B. Albert, patriarche de Jérusalem (*noble*). — S. Edèse, martyr. — Abdication de Napoléon Ier, 1814.
9 sam S. Gaucher, chanoine. — S. Chrétien ou Christian, martyr.



10 DIM RAMEAUX. — S. Macaire, archevêque.
11 lun S. Léon le Grand, pape (*lion, force*). — S. Isaac, solitaire.
12 mar S. Jules, pape (*doux au toucher*). — S. Zénon, évêque (*vivant*).
13 mer B. Ida, mère de Godefroy de Bouillon.
14 jeu S. Tiburce, martyr (*né à Tibur, Tivoli*). — S. Valérien, martyr (*puissance*).



15 ven Ste Anastasie, dame romaine; martyre (*qui revit*). — S. Gonzalès, patron des mariniers d'Espagne. — VENDREDI SAINT.

16 sam S. Fructueux, archev. — S. Drogon, Druon ou Dreux, berger, patron des bergers. — *Vigile, jeûne.*

17 DIM PAQUES. — S. Anicet, pape et martyr (*invincible*). — B. Rodolphe, enfant martyr : même nom que Raoul (*secourable*).

Effet de très-grande marée vers le matin.

18 lun S. Apollonius, mart. (*astre bienfaisant*). S. Parfait, pr. et mar.

19 mar S. Léon IX, pape. — S. Elphége, archev. (*ingénieux*). — S. Timon, diacre et m. à Corinthe.

20 mer S. Théotime, évêque (*estimé de Dieu*). — Ste Emma. — 1er FLORÉAL.

21 jeu S. Anselme, archevêque.

22 ven Ste Opportune, vierge, abbesse (*obligeante*). — S. Léonide ou Léonidas, martyr (*né d'un lion*). — S. Caïus, pape. — S. Apelle, de Smyrne.

23 sam S. Georges, Georgina, Georgette (*cultivateur*), patron des maîtres d'armes. — S. Adalbert, évêque (*noblesse*). — S. Fortunat, martyr (*fortuné*).

24 DIM *Quasimodo*. — S. Robert, abbé (*illustre, orateur*). — S. Fidèle, soldat, martyr. — Ste Beuve, abbesse. — S. Léger, prêtre. — S. Ariste, de Béryte.

25 lun S. Marc, évangéliste (*né en mars*), patron des vitriers. — Jour de supplications : prières pour les biens de la terre.

26 mar S. Clet ou Anaclet et S. Marcelin, papes et martyrs. — S. Riquier, abbé.

27 mer Ste Zite, servante (*paix et silence*).

28 jeu S. Vital, martyr.

29 ven Ste Marie Egyptienne.

30 sam Ste Catherine de Sienne. — S. Eutrope, év. et m.



Les jours croissent env. de 39 min. le matin et de 39 min. le soir.

SOLEIL. Lever.	Coucher.	LUNE. Lever.	Coucher.	
le 1, 4 h. 42 m.	7 h. 13 m.	le 8, 10h 42m m.	1h 21m m.	P. Q.
le 11, 4 h. 26 m.	7 h. 27 m.	le 15, 7h 57m s.	4h 46m m.	P. L.
le 21, 4 h. 13 m.	7 h. 40 m.	le 22, 1h 22m m.	11h 21m m.	D. Q.
		le 30, 4h 25m m.	7h 51m s.	N. L.



Signe par les étoiles.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe des GÉMEAUX.

Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 31, 11 heures 56 minutes.

Proverbes ruraux et prophétiques.

Au mois de mai la chaleur
De tout l'an fait la valeur.
Cependant on dit aussi :
Frais mai et chaud juin
Amènent pain et vin.
Mai *froid* n'enrichit personne.
En avril nuée,
En mai rosée.

En mai
Blé et vin naît.

Mars aride,
Avril humide,
Mai, le gai, tenant des deux,
Présagent l'an plantureux.

A la mi-mai fin d'hiver.

---

1 DIM S. Jacques le Mineur et S. Philippe, apôtres (Philippe signifie *aimant l'équitation*; Jacques, même étymologie que Jacob : *tuteur*, *supplanteur*). — Ste Florine, v. et m. en Auvergne (*petite fleur*). — S. Sigismond, roi de Bourgogne et martyr (*amant chéri de la victoire*). — S. Amateur, év. d'Auxerre. — S. Arige ou Arey, évêque.

2 lun S. Athanase, patriarche d'Alexandrie (*immortel*).

Effet de grande marée vers le matin.

3 mar S. Juvénal, év. (*jeunesse*). — Invention, c'est-à-dire découverte de la vraie croix à Jérusalem par l'impératrice Hélène.

4 mer Ste Monique, mère de S. Augustin, patr. des veuves. — S. Florian, martyr (*florissant*).

5 jeu S. Ange, martyr. — S. Pie V, pape (*pieux*). — Mort de Napoléon Ier, 1821.

6 ven S. Jean l'évangéliste, martyr à Rome, devant la porte Latine, patron des typogr., libr. et rel.



7 sam S. Stanislas, évêque et martyr (*gloire*). — Ste Gisèle, épouse de S. Etienne, roi de Hongrie (*compagne*).

8 DIM S. Désiré, év. de Bourges. — S. Elade, év. d'Auxerre (*de l'Hellade, grec*). — Ste Aglaé, dame romaine (*beauté et joie*).

9 lun S. Grégoire de Nazianze, arch. de Constant. (*homme vigilant*).

10 mar S. Antonin, archev. de Florence. — S. Hermas, disciple des apôtres (*gardien*).

11 mer Ste Solange ou Soulange (*unique ange*), vierge et martyre. — Ste Palmyre, Église orientale (*palmier, palme*).

12 jeu Ste Flavie (*blonde*), vierge et martyre. — S. Achille, mart. à Rome (*nouveau-né*).
13 ven S. Servais, évêque. — S. Mucius, prêtre et martyr (*brave et dévoué*).
14 sam S. Erembert, év. de Toulouse. — S. Pons ou Ponce, martyr (abrégé de pontife, *constructeur de ponts*).
15 DIM S. Isidore, laboureur (d'*Isis*), patron des laboureurs. — S. Cassius ou Cassien, martyr (*sévérité, équité*). — Entrée des Français à Milan, 1796.

Temps de la sortie des orangers à Paris.

16 lun S. Honoré, évêque d'Amiens, patron des boulangers. — S. Jean Népomucène, martyr (*enfant des Grecs*). — S. Ubalde, évêque (*hardiesse*). — S. Germer, év. de Toulouse (*guerrier, chef*).

Effet de grande marée vers le soir.

17 mar S. Pascal, franciscain (*pâque*, en hébreu, signifie *passage*, en mémoire de plusieurs passages dans l'histoire juive).
18 mer S. Eric, roi de Suède (*diminutif de Henry*). — S. Venance, martyr. — Napoléon Ier élu empereur, 1804.
19 jeu S. Yves, avocat, puis curé, patron des gens de loi. — S. Dunstan, arch. de Cantorbéry.
20 ven S. Bernardin, religieux. — 1er PRAIRIAL.
21 sam Ste Virginie. — S. Théobald ou Thibaut, év. (*hardiesse*).
22 DIM Ste Julie, Julia, Julienne, Juliette, vierge et martyre (*jeunesse, adolescence*). — S. Emile, mart. en Afrique (*douceur aimable*).
23 lun S. Didier, év. et martyr (*désiré*). — ROGATIONS, *maigre* en quelques lieux; processions et prières pour les biens de la terre.
24 mar S. Donatien, martyr. — Esther (*étoile*) du calendrier hébraïque. — ROGATIONS, 2e jour.
25 mer S. Urbain, pape et martyr (*de la ville*). — ROGATIONS, 3e jour.
26 jeu ASCENSION. — S. Philippe de Néri. — S. Bérenger, moine, Bérengère (*baron, baronne*).
27 ven S. Eutrope, év. d'Orange. — S. Hildevert, patron des tabletiers et des drapiers. — S. Olivier, pèlerin, Olivia.
28 sam S. Germain, év. de Paris, patron des danseurs (*guerrier*).
29 DIM S. Maximin, évêque.
30 lun Ste Emilie, mart. (*aimable, douce*). — S. Félix, m. (*heureux*). — Jeanne d'Arc est brûlée à Rouen, 1431.
31 mar Ste Pétronille, vierge, que l'on nomme aussi Périne et Pernelle, et que l'on suppose fille de saint Pierre.

Effet de grande marée vers le soir.

Les jours croissent de 3 m. le mat. du 1er au 8, et de 7 m. jusqu'au 9 le soir. Ils décroissent de 5 m. du 12 au 30 le soir.

SOLEIL. Lever.	Coucher.	LUNE. Lever.	Coucher.
le 1, 4 h. 3 m.	7 h. 53 m.	le 6, 10h 56m m.	0h 30m m. P. Q.
le 11, 3 h. 58 m.	8 h. 1 m.	le 13, 8h 4m s.	3h 56m m. P. L.
le 21, 3 h. 58 m.	8 h. 5 m.	le 20, 0h 15m m.	11h 17m m. D. Q.
		le 28, 3h 38m s.	7h 42m s. N. L.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe de

L'ÉCREVISSE.

Signe par les étoiles.

Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 13, 11 heures 58 minutes.
Du 14 au 24, midi.
Du 25 au 30, midi 2 minutes.

Proverbes ruraux et prophétiques.

S'il pleut non loin de Saint-Médard,
Le tiers des biens est au hasard.

S'il pleut le jour de Saint-Médard,
Il pleut pendant quarante jours....
[*quelque part!*]

L'eau de Saint-Jean ôte le vin;
Elle ne donne point de pain.

Quand les fèves sont en fleur,
Les fols sont en vigueur.

Fève fleurie
Temps de folie.

L'année en foin fertile
Est souvent année stérile.

Beau temps en juin,
Abondance de grain.

S'il pleut au jour de Saint-Gervais,
Pour les blés c'est signe mauvais.

Saint-Pierre et St-Paul pluvieux
Pour trente jours sont dangereux.

---

1 mer S. Pamphile, martyr.
2 jeu S. Erasme ou Elme ou Edme, évêque et martyr (*amour*).
3 ven Ste Clotilde, reine de France, femme de Clovis (*illustre*), patronne des notaires. — S. Cécilius.

4 sam S. Quirin, évêque et mart. — Bataille de Magenta, 1859. — *Vigile, jeûne.*

5 DIM PENTECOTE. — S. Boniface, archevêque.

6 lun S. Norbert, archev. — S. Claude, archev. (*boiteux*).

7 mar S. Marcelin, év. (de Mars, *martial*).

8 mer S. Médard, évêque de Noyon, patron des marchands de parapluies (*hardiesse, puissance*). — *4 Temps.*



9 jeu S. Félicien, martyr (de Félix, *heureux*). — Ste Pélagie, vierge et martyre à Antioche (*venant de la mer*).

10 ven S. Landri, évêque de Paris (*puissance*). — La bienheureuse Diane (*lumière*). — *4 Temps.*

11 sam S. Barnabé, apôtre (*consolation*). — Ste Roseline, chartreuse (*semblable à la rose*). — Ste Basilide (*royale*). — — 4 *Temps*.

12 DIM TRINITÉ. — S. Olympe, évêque (*brillant*).

13 lun S. Antoine de Padoue, capucin. — S. Vivant, prêtre.

14 mar S. Valère, martyr (*puissance*). — S. Elysée. — Bataille de Marengo, 1800. — Bat. de Friedland, 1807. — Annexion de la Savoie et de Nice à la France, 1860.

15 mer S. Modeste, martyr. — Ste Crescentia, martyre (*croissance*), patronne des nourrices.

Effet de grande marée vers le matin.

16 jeu FÊTE-DIEU. — S. Fargeau, évêque.

17 ven S. Aurélien, évêque (*soleil*). — S. Prior, ermite. — S. Isaure, diacre et m. — S. Ismaël, m. en Chalcédoine.

18 sam Ste Marine, vierge. — S. Fortuné, évêque. — Bataille de Waterloo, 1815.

19 DIM S. Gervais et S. Protais, martyrs. — 1er MESSIDOR.

20 lun S. Silvère, pape et martyr.

21 mar S. Leufroy. — S. Raoul ou Rodolphe, archev. de Bourges (*secourable*). — ÉTÉ.

22 mer S. Paulin de Nola, Pauline (*repos*). — S. Alban.

23 jeu OCTAVE FÊTE-DIEU. — Ste Ethelrède, vulg. Audry, épouse de deux princes, vierge et abbesse. — S. Jacob, évêque de Toulouse. — *Vigile*, sans jeûne.

24 ven SACRÉ-CŒUR selon l'usage romain. S. Jean-Baptiste, Jeanne, Jeannette, Jenny (naissance de S. Jean; la Décollation, 29 août) (signification de Jean : *très-gracieux*). — Bataille de Solferino, 1859.

25 sam S. Prosper, docteur de l'Eglise (*bonheur, prospérité*). — S. Salomon, roi de Bretagne (*pacifique*).

26 DIM S. Jean et S. Paul, martyrs à Rome.

27 lun S. Ladislas, roi de Hongrie. — S. Adelin, solitaire (*noblesse*). — S. Ferdinand ou Fernand, év.

28 mar S. Irénée, év. de Lyon (*pacifique*). — *Vigile* sans jeûne.

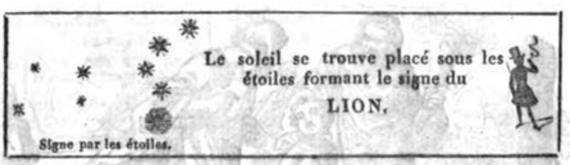
29 mer S. Pierre et S. Paul, apôtres; S. Pierre, patron des serruriers, maçons, plâtriers, tailleurs (Pierre : *rocher* ou *pierre*; Paul : *repos*).

30 jeu S. Martial, év. (de *Mars*).

Effet de grande marée vers le matin.

Les jours décroissent env. de 32 min. le mat. et de 27 min. le soir.

SOLEIL. Lever.	Coucher.	LUNE. Lever.	Coucher.	
le 1, 4 h. 2 m.	8 h. 5 m.	le 6, 0h 33m s.	minuit.	P.Q.
le 11, 4 h. 10 m.	8 h. 0 m.	le 12, 7h 53m s.	8h 26m m.	P. L.
le 21, 4 h. 21 m.	7 h. 51 m.	le 20, 11h 41m s.	0h 16m s.	D.Q.
		le 28, 4h 10m m.	8h 0m s.	N. L.



Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 31, midi 5 minutes.

Proverbes ruraux et prophétiques.

En juillet
La faucille au poignet.

A la Madeleine (22)
La noix est pleine.

A la Saint-Laurent (10 août)
On fouille dedans.

Qui veut bon navet
Le sème en juillet.

---

1 ven S. Léonore, év. (dont on a fait Éléonore) (*lion, courage*).

2 sam VISITATION DE LA SAINTE VIERGE. — Napoléon commence la conquête de l'Egypte, 1798.

3 DIM S. Anatole, évêque (*aurore ou approche d'un astre*). — S. Héliodore, év. (*présent du soleil*). — S. Bertrand, év. de Mons.

4 lun Translation de S. Martin, S. Martin d'été, fête des tonneliers. — Ste Berthe, abbesse (*très-illustre*). — S. Odon, archev. de Cantorbéry. Voir 18 nov.

5 mar Ste Zoé, martyre (*vie*).

6 mer S. Ulric, évêque (*heureux*).

7 jeu Ste Hedelburge ou Aubierge, abbesse. — S. Eudes ou Odo, év. en Espagne (*riche*). Voir 18 nov.

8 ven Ste Elisabeth, reine de Portugal (*serment de Dieu*). On a fait de ce nom : Elisa, Elise, Lisbeth, Babet.

9 sam S. Ephrem, docteur.

10 DIM FÊTE DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS (rite parisien). — Ste Félicité et ses sept enfants, martyrs (de Félix, *heureux*).



11 lun Translation de S. Benoît.

12 mar S. Gualbert, abbé. — Paix de Villafranca, 1859.

Éclipse de lune, de 8 h. 53 m. du s. à 0 h. 33 m. du m.

13 mer S. Eugène de Carthage.

14 jeu S. Bonaventure, cardinal. — Révolution de 1789.

Effet de grande marée vers le matin.

15 ven S. Henry, emper. d'Allemagne (*honneur et puissance*). Ary est l'abrégé de Henry. — Ste Sarah, v. en Egypte (*parfum*).

16 sam Notre-Dame du Mont-Carmel. Ste Renelde, vierge, sœur de Ste Gudule.

17 DIM S. Alexis, confesseur de la foi (*secourable*). — Ste Marceline, vierge (de Marcel, *martial*).

18 lun S. Thomas d'Aquin (*admirable*). — S. Arnoul, év., patron des brasseurs.

19 mar S. Vincent de Paul. — S. Arsène, anachorète (*fermeté*). — S. Frédéric, év. et m. (*pacifique*). — 1er THERMIDOR.

20 mer Ste Marguerite, vierge et mart. (*diamant, pierre précieuse*), patronne des femmes en couches.

21 jeu S. Victor, mart. (*triomphateur*). — Bat. des Pyramides, 1798.

22 ven Ste Marie-Madeleine, amie de Jésus-Christ, non pécheresse, non pénitente, et qu'il ne faut pas confondre, selon une tradition erronée, avec la femme pécheresse. Voir les preuves dans l'*Almanach prophétique*, 1861. Ste Madeleine, dont le nom signifie *magnificence*, est la patronne des parfumeurs et gantiers, à cause des parfums dont on suppose qu'elle fit usage.

23 sam Ste Hérondine, vierge romaine. — S. Apollinaire, év. et m., patron des épingliers (*astre*).

24 DIM Ste Christine, vierge et martyre.

25 lun S. Jacques le Majeur, apôtre, patron des meuniers et des chapeliers. — S. Christophe, martyr, patron des portefaix, à cause de sa taille colossale.

26 mar S. Marcel, év. de Paris, translation.

27 mer S. Pantaléon, médecin. — S. Aurèle et Ste Nathalie, son épouse, martyrs en Espagne. — Révolution de 1830.

28 jeu Ste Anne, Anna, Annette, Anaïs, Nanine, Ninette, Ninon (*grâce*), patronne des institutrices et des menuisiers. — S. Joachim, père de la sainte Vierge.

29 ven Ste Marthe avec Marie-Madeleine étaient hôtesses et amies de Jésus-Christ (*piquante, agaçante*). — Ste Béatrix ou Béatrice, martyre à Rome (*béate* ou *heureuse*).

Effet de grande marée vers le soir.

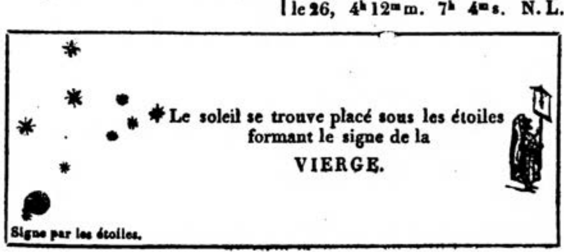
30 sam S. Ignace de Loyola.

31 DIM S. Germain l'Auxerrois, évêque.

Les almanachs placent ordinairement au 24 de ce mois la *canicule*, et cela sans raison. La canicule (traduction : *petit chien*) est le temps où la chaleur extrême fait tomber les animaux dans la langueur et l'abattement. Il n'y a donc aucune raison d'annoncer cette époque à jour fixe. Elle s'annonçait autrefois par l'apparition de la constellation du chien qui contient l'étoile *Sirius*.

Les jours décroissent env. de 43 m. le matin et de 54 min. le soir.

SOLEIL. Lever.	Coucher.	LUNE. Lever.	Coucher.	
le 1, 4 h. 35 m.	7 h. 37 m.	le 4, 0h 58m s.	11h 17m s.	P. Q.
le 11, 4 h. 48 m.	7 h. 21 m.	le 11, 7h 50m s.	4h 25m m.	P. L.
le 21, 5 h. 2 m.	7 h. 3 m.	le 19, 10h 57m s.	1h 13m s.	D. Q.
		le 26, 4h 12m m.	7h 4m s.	N. L.



Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 20, midi 5 minutes. | Du 21 au 31, midi.

Proverbes ruraux et prophétiques.

Quand il pleut en août
Il pleut miel et bon moût (vin).

S'il pleut à la Saint-Laurent,
Cette pluie arrive à temps.

1 lun Ste Sophie (*sagesse*). — Ste Espérance, Ste Foi et Ste Charité, ses filles, martyrisées toutes ensemble à Rome. — S. Spire. évêque.
2 mar Susception ou réception d'un morceau de la vraie croix à N. D. de Paris en 1109. — S. Etienne, pape, Etiennette (*couronne, couronnée*). — S. Gustave (*auguste*).
3 mer Ste Lydie, mde de pourpre à Philippe, hôtesse de S. Paul.
4 jeu S. Dominique, fond. des Dominicains (de *Dominus*).
5 ven N. D. des Neiges. — S. Yon, prêtre. — S. Oswald, roi d'Angleterre (*brave*). — S. Abel, archev. — S. Cassien, év. d'Autun, patron des écrivains et maîtres d'école.
6 sam Transfiguration de N. S. J. C.
7 DIM S. Gaëtan. — S. Albert, carm. Voy. aussi 8 avril.
8 lun S. Justin, martyr.
9 mar S. Romain, m. à Rome.—Avénem. de Louis-Philippe, 1830.
10 mer S. Laurent, mart. (de *laurus*, laurier), patron des verriers.

Voyez Laurence, 8 oct. — Ste Philomène, v. et m. (*courageuse*). — Prise des Tuileries, chute de Louis XVI, 1792.

11 jeu Ste Susanne, v. et m. à Rome; Suzon, Suzette (*fleur splendide*). — S. Alexandre, charbonnier, puis év. — Réception par S. Louis de la sainte couronne d'épines à Paris, 1239.

Effet de très-grande marée vers le soir.

12 ven Ste Claire ou Clara, institutrice de l'ordre du *silence perpétuel;* Clary, Clarisse, Clairette (*illustre*), patronne des miroitiers, vitriers, cristalliers, doreurs et brodeurs.

13 sam S. Hippolyte, soldat, martyrisé avec S. Étienne (*écorché par les chevaux*). — Ste Radegonde, reine de France. — S. Raimond Nonat. — Maigre et jeûne.

14 DIM S. Eusèbe, prêtre.



15 lun ASSOMPTION de la sainte Vierge Marie; Maria, Marianne,

Mariette (*amertume*). — S. NAPOLÉON, Néopole ou Neopolus, martyr à Alexandrie sous Dioclétien. Naissance de Napoléon Ier, 1769.

16 mar S. Roch. — S. Raoul, moine; même nom que Rodolphe (*secourable*).

17 mer S. Mammès, berger. — S. Carloman, duc des Français et moine, huitième siècle.

18 jeu Ste Hélène, impératrice. — 1er FRUCTIDOR.

19 veu S. Louis, évêque de Toulouse.

20 sam S. Bernard, abbé. — S. Philibert, abbé de Jumiéges (*brave*).

21 DIM S. Privat, évêque.

22 lun S. Symphorien, martyr à Autun.

23 mar Ste Chantal, fondatrice des Visitandines, aïeule de madame de Sévigné. — S. Sidoine, évêque.

24 mer S. Barthélemy, ap., patron des tailleurs et des tanneurs.

25 jeu S. Louis, roi de France; Ludovicus, Ludovic, Loys, Aloys; Louise, Louisa, Louisette, Louison, Lise, Lisette, Héloïse (*illustre*), patron des limonadiers, coiffeurs, bonnetiers, passementiers, éventaillistes.

26 ven S. Zéphirin, pape. — S. Genès, comédien et martyr à Rome, patron des comédiens. — S. Eulalius, év. de Nevers.

27 sam S. Césaire, évêque d'Arles.

28 DIM S. Augustin, docteur de l'Eglise (*croissance*). — La B. Adelinde, abbesse. — S. Vivien, évêque.

Effet de grande marée vers le matin.

29 lun Décollation de S. Jean-Baptiste. — S. Adelphe, év. de Metz; Adelphine, Delphine (*fraternité*). — S. Nicias ou Nicéas, m. (*triomphateur*). — S. Albéric, soldat (*commandement*).

30 mar S. Fiacre, anachorète, patron des horticulteurs. — Ste Rose de Lima, vierge. — S. Eone, év. — S. Agile ou Aile, abb.

31 mer Ste Isabelle, vierge, sœur unique de S. Louis, fondatr. du couvent de Longchamps, près Paris (*serment sacré*). — S. Ovide, martyr à Rome. — S. Moïse, d'abord voleur de grand chemin, puis pénitent, anachorète et martyr. — S. Aristide, philosophe d'Athènes converti.

Les jours décroissent env. de 43 min. le mat. et de 62 min. le soir.

SOLEIL. Lever.	Coucher.	LUNE. Lever.	Coucher.	
le 1, 5 h. 18 m.	6 h. 41 m.	le 2, 1h 21m s.	10h 27m s.	P. Q.
le 11, 5 h. 32 m.	6 h. 20 m.	le 9, 6h 45m s.	4h 29m m.	P. L.
le 21, 5 h. 46 m.	5 h. 59 m.	le 18, 10h 45m s.	2h 5m s.	D. Q.
		le 25, 5h 41m m.	6h 26m s.	N. L.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe de la

BALANCE.

Signe par les étoiles.

Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 8, midi.
Du 9 au 15, 11 heures 56 minutes.
Du 16 au 25, 11 53
Du 26 au 30, 11 50

Proverbes ruraux et prophétiques.

Si l'osier fleurit,
Le raisin mûrit.

Quinze jours avant Saint-Michel
L'eau ne demeure pas au ciel.

Septembre est le *mai* d'automne.

A la Saint-Leu
La lampe au cleu (clou).

A la Saint-Matthieu, les jours
Égaux aux nuits dans leur cours.

Départ des hirondelles.

1 jeu S. Leu ou Loup, *lupus*, év. de Sens. — S. Gilles, abbé.

2 ven S. Lazare, frère de Ste Marthe. — Jour néfaste du massacre dans les prisons de Paris, 1792.

3 sam S. Grégoire le Grand, pape, jour de son sacre, sa mort 12 mars.— Ste Phébé, diaconesse (*lumière*).

4 DIM Ste Rosalie, vierge et solitaire, princesse du sang impérial de Charlemagne (*rosée*); Rosette, Rosita, Rosine. Elle est le sujet d'une grande fête à Palerme, où sont ses reliques dans une grotte célèbre qu'elle a habitée. — S. Marin, maçon et ermite, fondat. de la rép. de Saint-Marin.

5 lun S. Bertin, abbé. — S. Victorin, abbé. — Le B. Gentil, m.
6 mar S. Eleuthère, abbé (*libre*). — Ste Reine, vierge et mart.
7 mer S. Cloud, petit-fils de Clovis, patron des cloutiers; grande et célèbre fête près Paris.
8 jeu NATIVITÉ de N. D.
9 ven S. Omer, évêque. — La B. Séraphine, abbesse. — Prise de Sébastopol, 1855.
10 sam Ste Pulchérie, impératrice (*très-belle*). — Temps du départ des hirondelles.
11 DIM S. Hyacinthe, évêque (*précieuse fleur*). — S. Patient. — S. Emilien, év. (*doux, aimable*).
Effet de grande marée vers le matin.
12 lun S. Raphaël, archange (*guérison par la Divinité*). — Ste Bone ou Bonne, vierge.
13 mar S. Amé ou Aimé, évêque. — S. Maurille.



14 mer Exaltation (*triomphe*) de la sainte croix par Constantin et par Héraclius. — Entrée des Français à Moscou, 1812.
15 jeu S. Nicétas, martyr. — S. Nicomède, prêtre. — S. Alfred le Grand, roi d'Angleterre (*pacifique*).
16 ven Ste Euphémie, vierge et m. (*parole agréable*). — S. Cyprien, évêque (*natif de Chypre*). — S. Corneille, pape. — Ste Eugénie, abbesse (d'*heureuse naissance* ou *génération*). — Ste Edithe, fille du roi Edgard d'Angleterre, morte sœur de charité après avoir refusé la couronne (*noblesse*). — S. Ninias, apôtre des Pictes.
17 sam S. Lambert, évêque, patron de la ville de Liége (*puissant*).
18 DIM S. Jean Chrysostome, doct. de l'Eglise. — S. Thomas de Villeneuve, archev. — Temps de la rentrée, à Paris, des plantes d'orangerie.

19 lun S. Janvier, évêque. Très-célèbre à Naples, où son sang, conservé, se liquéfie le jour de sa fête.

20 mar S. Eustache, martyr. — Bat. de Valmy, 1792.

21 mer S. Matthieu, évangéliste (*don, présent* ou *homme savant*). — Ste Iphigénie, vierge en Ethiopie. — Etablissement de la République française, 1792. — 4 *Temps.*

22 jeu S. Maurice (*né en Mauritanie*), commandant de la Légion Thébaine, et martyrisé avec toute sa légion de dix mille hommes, patron des militaires et aussi patron des teinturiers.

23 ven Ste Thècle, v. et m. — AUTOMNE. — 1er VENDÉMIAIRE. — 4 *Temps.*

24 sam Ste Susanne, vierge et m. en Palestine; Suzon, Suzette (*fleur splendide*). — S. Andoche, prêtre. — 4 *Temps.*

25 DIM S. Firmin, prem. évêq. d'Amiens, m. (*fermeté*).

26 lun Ste Justine, martyre à Padoue, dont elle est la patronne, ainsi que de Venise, avec S. Marc (*justice, équité*).

Effet de grande marée vers le soir.

27 mar S. Côme et S. Damien, martyrs, patrons des chirurgiens. — S. Florentin, m. — S. Elzéar, dim. d'Eléazar. — Le vénér. Armand, moine (*guerrier*).

28 mer S. Ceran, év. de Paris. — S. Théodore, soldat, m. (*don de Dieu*). — S. Venceslas, duc de Bohême.

29 jeu S. Michel, ange tutélaire de la France (*représentation* ou *portrait de Dieu*). — Fête de tous les anges.

30 ven S. Jérôme, doct. de l'Eglise (*nom saint, nom sacré*).



Les jours décroissent env. de 47 min. le mat. et de 59 min. le soir.

SOLEIL. Lever.	Coucher.	LUNE. Lever.	Coucher.	
le 1, 6 h. 1 m.	5 h. 38 m.	le 1, $1^{h}\,33^{m}$ s.	$10^{h}\,0^{m}$ s.	P. Q.
le 11, 6 h. 16 m.	5 h. 17 m.	le 9, $5^{h}\,53^{m}$ s.	$5^{h}\,39^{m}$ m.	P. L.
le 21, 6 h. 31 m.	4 h. 58 m.	le 17, $10^{h}\,23^{m}$ s.	$1^{h}\,40^{m}$ s.	D. Q.
		le 24, $5^{h}\,55^{m}$ m.	$5^{h}\,16^{m}$ s.	N. L.
		le 31, $1^{h}\,58^{m}$ s.	$11^{h}\,2^{m}$ s.	P. Q.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe du SCORPION.

Signe par les étoiles.

Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 10, 11 heures 48 minutes.
Du 11 au 31, 11 45

Proverbes ruraux et prophétiques.

A la Saint-Remi
Tous perdreaux sont perdrix.
Saint-Crépin, la mort aux mouches.
Au négligent laboureur,
Les rats mangent le meilleur.

A la Saint-Simon
Une mouche vaut un pigeon.
Courts rameaux, longue vendange.

---

1 sam S. Remi, évêque de Reims. — S. Waston ou Gaston, patron de Condé en Hainaut (*hôte*, de *gasthaus*).

2 DIM Les Saints Anges gardiens. — S. Léger, év. et martyr.

3 lun S. Denis l'Aréopagite, premier évêque d'Athènes et mart.

4 mar S. François d'Assise, fondateur de l'ordre des Franciscains (capucins). (*Franck, franc, libre.*)

5 mer Ste Aure, abbesse. — Ste Placide, m.

6 jeu S. Bruno, fondateur des Chartreux.

7 ven S. Serge, Sergius, martyr, célèbre en Russie. — Jour où ont eu lieu les noces de Cana.

8 sam Ste Brigitte, veuve. — Ste Thaïs, pénitente. — Ste Pélagie, pénitente. — S. Amour, diacre. — Ste Laurence, m. à Ancône. Voyez Laurent, 10 août. — *Vigile*, sans jeûne.

9 DIM S. Denis, apôtre des Gaules et év. de Paris, martyrisé à



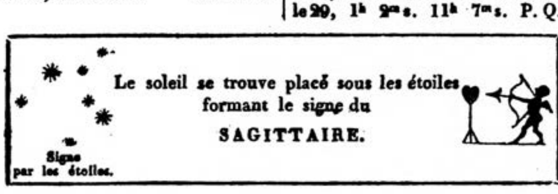
Montmartre avec ses compagnons Rustique et Eleuthère. — S. Démétrius, Dimitri, Dmitri, m. (*venant de Dieu*).
10 lun S. Paulin, évêque.
11 mar S. Nicaise, prêtre.
Effet de très-grande marée vers le matin.
12 mer S. Wilfrid, évêque.
13 jeu S. Edouard le Confesseur, roi d'Angleterre, ou Edgar (*constant dans sa croyance*). — Napoléon à Ste-Hélène, 1815.
14 ven S. Caliste, pape. — Bataille d'Iéna, 1806.
15 sam Ste Thérèse, fond. des Carmélites déchaussées (*farouche*).
16 DIM S. Anastase, ermite (*revivre*). — S. Gal, évêque. — Mort de la reine Marie-Antoinette, 1793.
17 lun S. Cerbonay, évêque.
18 mar S. Luc, év., médec. et peintre (*vive lumière*), pat. des peintres.
19 mer S. Savinien, premier évêque de Sens.
20 jeu S. Caprais, abbé. — S. Fauste, év. de Riez.
21 ven Ste Ursule, abbesse, et ses 11 compagnes, martyres (non 11,000, comme on le dit à Cologne) (d'*ursa*, *ourse*, *petite ourse*). — Ste Céline, vierge ; Cœlina, Célina, Célinie. — S. Hilarion, fond. de la vie monastique en Palestine.
22 sam S. Mellon, 1er év. de Rouen. — Ste Alodie (*héritage*), mart.
23 DIM S. Théodoret, prêtre. — S. Gratien, év. — 1er BRUMAIRE.
24 lun S. Magloire, évêque. — S. Evergète, év.
25 mar SS. Crépin et Crépinien, cordonniers, martyrs à Soissons, patrons des chaussuriers.
26 mer S. Rustique, év. de Narbonne. — S. Evariste, pape (*très-bon*).
Effet de grande marée vers le matin.
27 jeu S. Frumence, apôtre de l'Ethiopie.
28 ven S. Simon (*obéissant*), S. Jude, apôtres, patrons des maçons.
29 sam S. Narcisse, év. — Ste Ermelinde, vierge (*fille de guerrier*).
30 DIM S. Lucain, martyr.
31 lun S. Quentin, martyr. — *Maigre et jeûne.*



1870. BRUMAIRE. NOVEMBRE. MOIS DES BRUMES.

Les jours décroissent env. de 45 min. le mat. et de 34 min. le soir.

SOLEIL. Lever.	SOLEIL. Coucher.	LUNE. Lever.	LUNE. Coucher.	
le 1, 6 h. 49 m.	4 h. 38 m.	le 8, 5h 1m s.	6h 42m m.	P. L.
le 11, 7 h. 5 m.	4 h. 23 m.	le 16, 11h 31m s.	1h 32m s.	D. Q.
le 21, 7 h. 20 m.	4 h. 12 m.	le 23, 7h 34m m.	4h 49m s.	N. L.
		le 29, 1h 2m s.	11h 7m s.	P. Q.



Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge doit marquer :
Du 1er au 10, 11 heures 43 minutes.
Du 11 au 20, 11 46
Du 21 au 30, 11 47

Proverbes ruraux et prophétiques.

Entre la Toussaint et Noël
Ne peut trop pleuvoir ni venter.

Notre-Dame après
Pour boire il est prêt.

A la Saint-Martin bois le bon vin,
Et laisse l'eau pour le moulin.

A la Toussaint les blés semés
Et tous les fruits bien enserrés.

---

1 mar **FÊTE DE TOUS LES SAINTS.** — S. Amable, patron de Riom en Auvergne.

2 mer *Commémoration des morts :* Fête des âmes.

3 jeu S. Marcel, év. de Paris, patron des gainiers, merciers, drapiers, menuisiers. — S. Hubert, fête des chasseurs.

4 ven S. Charles Borromée, archev. de Milan ; Caroline et Charlotte sont dérivées de Charles, ainsi que Carle. — S. Emmerie ou Emery, prince de Hongrie.

5 sam Ste Elisabeth, mère de S. Jean-Bapt., omise dans les vies des saints. Voir 8 juill. et 19 nov. — Ste Bertilde, abbesse de Chelles.

6 DIM S. Léonard, ermite, patron des pauvres prisonniers.

7 lun S. Amarante, m. — S. Florent, évêque. — S. Hercule, év. de Pérouse et m. — S. Ernest, martyr à la Mecque.

8 mar Fête de toutes les saintes reliques.

9 mer S. Mathurin, prêtre. — Journée du 18 brumaire; Consulat, 1799.

Effet de très-grande marée vers le soir.

10 jeu S. Juste, arch. — Ste Florence, m. — Ste Nymphe, vierge, en Sicile.

11 ven S. Martin, patron, avec S. Maurice, des militaires, patron encore des tisserands, tanneurs, corroyeurs. — Epoque restée dans les campagnes celle des fermages. — Eté de la St-Martin.

12 sam S. René (*qui renaît*), patron d'Angers. — Ste Estelle, vierge (*heureuse étoile*).

13 DIM S. Brice, év. — Prem. entrée des Français à Vienne, 1805.

14 lun S. Maclou, Malo ou Mahout, évêque.

15 mar S. Eugène, martyr à Deuil, près Paris. — FÊTE DE L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE.

16 mer S. Edme ou Edmond, archev. (*heureux maître*), voir au 20. — S. Léopold le Pieux, marquis d'Autriche, onzième siècle (*bon seigneur*).

17 jeu S. Agnan, év. — S. Alphée, m. (*secourable*). — Passage du pont d'Arcole, 1796.

18 ven S. Othon, Odon, Odo, Aude, ou encore Eudes, abbé de Cluny (*contraction* de *dominus*, seigneur); Eudes est la traduction latine du nom de Odo. — Ste Aude, vierge.

19 sam Ste Elisabeth de Hongrie, veuve du landgrave de Thuringe, et morte de misère dans l'hôpital fondé par elle; patronne des dentellières. On lui attribue le miracle des roses. Voy. 8 juill. et 5 nov.

20 DIM S. Edmond, roi d'Angleterre.

21 lun PRÉSENTATION de la Ste Vierge au temple.

22 mar Ste Cécile, patronne des musiciens (*bonne maîtresse*). — S. Philémon (*baiser d'amour*) et Ste Appie, sa femme, mart. — 1er FRIMAIRE.

23 mer S. Clément, pape.

24 jeu S. Séverin, solitaire à Paris. — Ste Flore, m.

Effet de grande marée vers le soir.

25 ven Ste Catherine, fête des demoiselles (*pureté*).



26 sam Ste Geneviève des Ardents. — Ste Delphine, épouse de S. Elzéar et vierge. — S. Conrad, év.

27 DIM AVENT. — S. Maxime, évêque (*très-grand*).

28 lun S. Sosthène, disciple de S. Paul (*force morale*). — S. Conrad, Conradin (*hardi*).

29 mar S. Saturnin de Toulouse.

30 mer S. André, apôtre.



Les jours décroissent de 22 min. le mat. dans le mois, et de 3 min. le soir jusqu'au 9. Ils croissent le soir de 10 min. du 16 au 31.

SOLEIL.		LUNE.			
Lever.	Coucher.		Lever.	Coucher.	
le 1, 7 h. 34 m.	4 h. 4 m.	le 8,	4h 35m s.	7h 44m m.	P. L.
le 11, 7 h. 46 m.	4 h. 1 m.	le 15,	11h 44m s.	0h 30m s.	D. Q.
le 21, 7 h. 53 m.	4 h. 4 m.	le 22,	7h 41m m.	4h 11m s.	N. L.
		le 29,	0h 12m s.	minuit.	P. Q.

Le soleil se trouve placé sous les étoiles formant le signe du

CAPRICORNE.



Signe par les étoiles.

Temps moyen.

Midi étant au méridien, une horloge devra marquer :
Du 1er au 10, 11 heures 50 minutes.
Du 11 au 20, 11 — 55 —
Du 21 au 31, midi.

Proverbes ruraux et prophétiques.

Si l'hiver ne fait son devoir
Aux mois de décembre et janvier,
Au plus tard il se fera voir
Dès le deuxième février.

A Noël au balcon,
A Pâques au tison.

Quand on voit un hiver avant Noël,
On est sûr d'en avoir deux.

A Noël les moucherons,
A Pâques les glaçons.

Qui se chauffe au soleil à Noël le saint jour
Devra brûler du bois quand Pâque aura son tour.
A la Saint-Thomas les jours sont au plus bas.

---

1 jeu S. Eloi, orfévre, maître des monnaies, puis év. de Noyon; patr. des orfévres, forgerons, serruriers (*bon jugement*).

2 ven S. Léonce, soldat et martyr; Léontine (*lion*). — Sacre de Napoléon Ier, 1804. — Bataille d'Austerlitz, 1805. — Chute de la deuxième République française, 1852. — Napoléon III empereur, 1852.

3 sam S. François Xavier, apôtre des Indes.

4 DIM Ste Barbe, martyrisée en Egypte (*barbare*), patronne des artilleurs, arquebusiers, artificiers, mineurs, pompiers, marins; patronne aussi des hommes et des femmes mariés. — S. Osmond, év. — Entrée des Français à Madrid, 1808.

5 lun S. Sabas, abbé. — S. Nisier, Nicièce ou Nicet, évêque. — Ste Crispine, m.

6 mar S. Nicolas, Colin, Colas, Nicole, Nicolette (*victoire*), fête des garçons et férie en grand renom en Russie; patron aussi des épiciers, des fleuristes et des emballeurs.
7 mer Ste Fare, abbesse. — S. Ambroise : son Ordination.
8 jeu IMMACULÉE CONCEPTION de la sainte Vierge.
9 ven Ste Léocadie, vierge et martyre.

Effet de grande marée vers le soir.

10 sam Ste Valère, vierge et mart. (*force, puissance*). — Napoléon III président de la deuxième République, 1848.
11 DIM S. Daniel Stylite.
12 lun S. Valéry, abbé. — Ste Odile, abbesse.
13 mar Ste Luce ou Lucie, v. et m.; Lucile, Lucinde (*lumière*).
14 mer S. Nicaise, évêque de Reims. — 4 *Temps.*
15 jeu S. Mesmin, abbé.
16 ven Ste Adélaïde, impératrice, femme d'Othon le Grand (*fille noble*). On dérive de ce nom : Adèle, Adeline, Adelina, et même, par contraction : Alice, Alix, Alice, Aline, Délia. — Ste Blanche, vierge. — 4 *Temps.*
17 sam Ste Olympiade, veuve (*qui brille au plus haut des cieux*); Olympe, Olympie. — 4 *Temps.*
18 DIM S. Gatien, premier évêque de Tours.
19 lun Ste Meuris, martyre. — S. Timothée, martyr.
20 mar S. Philogone, évêque.
21 mer S. Thomas, apôtre.
22 jeu S. Thémistocle, berger, m. — S. Honorat. — Ste Angelina, abbesse. — 1er NIVÔSE. — HIVER.
23 ven Ste Victoire, vierge et martyre.
24 sam S. Delphin, év. — Ste Trasille et Ste Emilienne, vierge. — Ste Irmine, abb. — *Vigile, jeûne.*

Effet de grande marée vers le matin.

25 DIM NOEL. On en tire les noms de Natal, Natalis, Natalie (*naissance*).
26 lun S. Etienne, diacre, premier martyr.
27 mar S. Jean, ap. et évangéliste, patron des parcheminiers.
28 mer Saints Innocents.
29 jeu Ste Mélanie, dame romaine (*brune* ou *noire*).
30 ven Ste Colombe, martyre à Sens.
31 sam S. Sylvestre, pape. — Il y a huit saints de ce nom.

N. B. **Avant le Concordat entre le Pape et Napoléon Ier, dans la série de 16 jours, depuis le 24 décembre (ce jour étant dimanche) jusqu'au 7 janvier (dimanche), ceux qui étaient fêtés et chômés étaient au nombre de 10.**

SIGNES DU ZODIAQUE.

			Degrés.
0	♈	*Aries*, le Bélier. Mars	0
1	♉	*Taurus*, le Taureau. Avril	30
2	♊	*Gemini*, les Gémeaux. Mai	60
3	♋	*Cancer*, l'Écrevisse. Juin	90
4	♌	*Leo*, le Lion. Juillet	120
5	♍	*Virgo*, la Vierge. Août	150
6	♎	*Libra*, la Balance. Septembre	180
7	♏	*Scorpius*, le Scorpion. Octobre	210
8	♐	*Sagittarius*, le Sagittaire. Novembre	240
9	♑	*Capricornus*, le Capricorne. Décembre	270
10	♒	*Aquarius*, le Verseau. Janvier	300
11	♓	*Pisces*, les Poissons. Février	330

☉ Soleil. ☾ Lune.

PLANÈTES.

☿ Mercure.	♁ La Terre.	♃ Jupiter.	♅ Uranus.
♀ Vénus.	♂ Mars.	♄ Saturne.	♆ Neptune.

PLANÈTES ENTRE MARS ET JUPITER DANS L'ORDRE DES DÉCOUVERTES.

Cérès.	Fortuna.	Fides.	Pandore.
Pallas.	Massalia.	Léda.	Melete.
Junon.	Lutetia.	Lætitia.	Mnémosyne.
Vesta.	Calliope.	Harmonia.	Olympia.
Astrée.	Thalie.	Daphné.	Concordia.
Hébé.	Thémis.	Isis.	Danaé.
Iris.	Phocéa.	Ariane.	Echo.
Flore.	Proserpine.	Nysa.	Erato.
Métis.	Euterpe.	Eugénia.	Ausonia.
Hygie.	Bellone.	Hestia.	Angelina.
Parthénope.	Amphitrite.	Aglaïa.	Maximiliana.
Victoria.	Uranie.	Doris.	Maja.
Égérie.	Euphrosyne.	Palès.	Asia.
Irène.	Pomone.	Virginia.	Leto.
Eunomia.	Polymnie.	Nemausa.	Hesperia.
Psyché.	Circé.	Europa.	Panopea.
Thétis.	Leucothée.	Calypso.	Niobé.
Melpomène.	Atalante.	Alexandra.	Feronia.

Clytia.	Sapho.	Sylvia.	N....
Galathea.	Terpsichore.	Thisbé.	Arethusa.
Eurydice.	Alcmène.	N....	Ægle.
Freia.	Béatrix.	Antiope.	Clothe.
Frigga.	Clio.	N....	Janthe.
Diana.	Io.	Udina.	N....
Eurynome.	Sémélé.	N....	N....



ÉCLIPSES DE 1870.

Il y aura pendant l'année 1870 quatre éclipses de soleil et deux éclipses de lune, savoir :

Eclipse totale de lune, le 17 janvier, visible à Paris. — Com., 1 h. 6 m. soir; milieu, 2 h. 55 m. soir; fin, 4 h. 45 m. soir.

Eclipse partielle de soleil, le 31 janvier, invisible à Paris.

Eclipse partielle de soleil, le 28 juin, invisible à Paris.

Eclipse totale de lune, le 12 juillet, visible à Paris. — Com., 8 h. 53 m. soir; milieu, 10 h. 43 m. soir; fin, 0 h. 33 m. matin.

Eclipse partielle de soleil, le 27 juillet, invisible à Paris.

Eclipse totale de soleil, le 22 décembre, partielle à Paris. — Com., 11 h. 19 m. matin; milieu, 0 h. 39 m. soir; fin, 1 h. 57 m. soir.

PHÉNOMÈNE DES MARÉES :

CE QUE L'ON EN PEUT PRONOSTIQUER.

Les astres s'attirent entre eux par le phénomène que l'on appelle en conséquence *attraction.*

Cet effet se produit d'une manière sensible sur la mer, que le soleil et la lune attirent et soulèvent successivement deux fois par jour à mesure de leur passage au-dessus des eaux.

L'action de ces deux astres y contribue, mais surtout celle de la lune, que l'on compte pour les trois quarts dans l'effet, et c'est aussi d'après ses phases que l'on prédit à l'avance le moment juste où cet effet aura lieu. Quand l'attraction du soleil se combine avec celle de la lune, la force est plus puissante, et c'est ce qui produit les *grandes marées;* alors les eaux s'élèvent de plusieurs mètres pendant six heures, c'est le *flux,* puis elles retombent pendant les six heures suivantes, ce qu'on nomme le *reflux.* Alors les eaux sont refoulées avec une grande force dans tous les fleuves affluents, les nettoient de leurs impuretés, et ce flux donne aux vaisseaux la possibilité d'entrer dans les ports.

Si le vent vient pendant ce temps du côté de la mer, sa force est plus grande, de grands désordres peuvent avoir lieu dans l'atmosphère et amener des pluies abondantes sur les continents. Telle est la conséquence des marées pour produire des changements dans la température.

C'est pour cette raison que nous avons placé dans le calendrier l'indication des jours de l'influence des grandes marées, afin que l'on puisse, en combinant les indications du vent et du baromètre, se rendre compte autant que possible de la température à prévoir.

Du reste l'élévation des marées est proportionnelle avec la grandeur et la profondeur de la mer ; dans les mers étroites ou intérieures, il n'existe que peu ou point de marée ; la Méditerranée en a une à peine sensible ; la *mer Noire* et la *mer Caspienne* n'en ont aucune.



D'après ces données, on pourra rejeter les prétendues *influences* de la lune, considérées par les savants comme à peu près nulles par elles-mêmes, sauf ce que nous avons dit de l'effet des marées, la force d'attraction de la lune se bornant à soulever de quelques mètres la surface de la mer.

Il y a lieu de croire que l'on pourrait encore faire une exception. La lune ne nous envoie aucune chaleur, mais elle nous donne de la lumière, laquelle est favorable à la végétation, même à celle des graines. Ainsi, si on semait à la nouvelle lune, les graines germeraient plus vite que celles mises en terre à la pleine lune, dont la lumière en accélérerait le développement, tandis que, pour les secondes, la pousse ne s'élevant qu'au *déclin*, elles ne recevraient pas l'excitation nécessaire à leur développement.

Il ne faut donc pas rire de ce que l'on prend pour des préjugés populaires, dit un savant qui signe FLAMEL.

Grandes marées de 1870.

Le tableau ci-dessous renferme les hauteurs de toutes les grandes marées pour 1870. On a pris pour l'unité de hauteur la *moitié* de la hauteur moyenne de la *marée totale*, qui arrive un jour ou deux après la syzygie (*nouvelle* ou *pleine lune*), quand le soleil et la lune, au moment de la syzygie, sont dans l'équateur et dans leurs moyennes distances à la terre.

	Jours et heures de la syzygie.	*Haut. de la marée.*
Janv.	N. L. le 2, à 0h 15m mat.	0,88
	P. L. le 17, à 9h 35m soir.	0,92
	N. L. le 31, à 8h 50m soir.	0,86
Fév.	P. L. le 16, à 3h 37m mat.	1,04
Mars.	N. L. le 2, à 8h 49m mat.	0,88
	P. L. le 17, à 2h 1m soir.	1,14
Avril	N. L. le 1, à 2h 7m mat.	0,87
	P. L. le 15, à 10h 35m soir.	1,15
	N. L. le 30, à 6h 47m soir.	0,83
Mai.	P. L. le 15, à 6h 18m mat.	1,06
	N. L. le 30, à 10h 6m mat.	0,79
Juin.	P. L. le 13, à 1h 56m soir.	0,95
	N. L. le 28, à 11h 43m soir.	0,79
Juill.	P. L. le 12, à 10h 45m soir.	0,88
	N. L. le 28, à 11h 27m mat.	0,87
Août.	P. L. le 11, à 9h 23m mat.	0,88
	N. L. le 26, à 9h 35m soir.	1,00
Sept.	P. L. le 9, à 10h 21m soir.	0,98
	N. L. le 25, à 6h 44m mat.	1,12
Oct.	P. L. le 9, à 1h 52m soir.	0,88
	N. L. le 24, à 3h 45m soir.	1,14
Nov.	P. L. le 8, à 7h 41m mat.	0,88
	N. L. le 23, à 1h 30m mat.	1,06
Déc.	P. L. le 8, à 2h 48m mat.	0,77
	N. L. le 22, à 0h 28m soir.	0,97

On a remarqué que, dans nos ports, LES PLUS GRANDES MARÉES SUIVENT D'UN JOUR ET DEMI LA NOUVELLE ET LA PLEINE LUNE. *Ainsi on aura l'époque où elles arrivent en ajoutant un jour et demi à la date des syzygies.* On voit par ce tableau que pendant l'année 1870 les plus fortes marées seront celles des 17 février, 19 mars, 17 avril, 16 mai, 28 août, 11 octobre, 9 novembre et 9 décembre. Ces marées, surtout celles des 19 mars, 17 avril, 11 octobre et 9 novembre, pourraient occasionner quelques désastres si elles étaient favorisées par les vents.

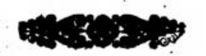
Voici l'unité de hauteur pour quelques ports :

Port de Brest. . . .	3 m.	21	Port de Saint-Malo.	5 m.	98
Lorient. . .	2	24	Audierne. .	2	00
Cherbourg .	2	70	Croisic . . .	2	68
Granville. .	6	35	Dieppe . . .	4	40

L'unité de hauteur à Brest est connue avec une grande exactitude. Elle a été déduite d'un grand nombre d'observations de hautes et basses mers équinoxiales. La moyenne de ces observations a donné $6^{m},415$ pour la différence entre les hautes et basses marées; la moitié de ce nombre, ou $3^{m},21$, est ce qu'on appelle l'*unité de hauteur*.

Pour avoir la hauteur d'une grande marée dans un port, il faut multiplier la hauteur de la marée prise dans le tableau précédent par l'unité de hauteur qui convient à ce port.

Exemple. Quelle sera à Brest la hauteur de la marée qui arrivera le 17 avril, un jour et demi après la syzygie du 15? Multipliez $3^{m},21$, unité de hauteur à Brest, par le facteur 1,15 du tableau, vous aurez $3^{m},69$ pour la hauteur de la mer au-dessus du niveau moyen qui aurait lieu si l'action du soleil et de la lune venait à cesser.



LA LUNE ROUSSE.

On donne le nom de lune rousse à la lune qui vient après Pâques.

On sait l'influence que la lune exerce sur la terre; son action se fait sentir en plusieurs circonstances, notamment par le flux et le reflux de la mer, et dans certaines grandes marées. Mais on croit dans les campagnes qu'elle a aussi une grande influence sur les phénomènes de la végétation. Les savants ont rangé ces opinions parmi les préjugés populaires. M. Arago trouvait ce jugement un peu hasardé. Il s'agit principalement ici de la lune rousse, qui commence en avril.

Les campagnards prétendent que les rayons de cette lune, en avril et en mai, exercent une fâcheuse action sur les jeunes pousses des plantes. Ils ont remarqué que la nuit, quand le ciel est serein, les feuilles et les bourgeons exposés à la lumière de la lune se roussissent et se gèlent, même quand le thermomètre se maintient à plusieurs degrés au-dessus de zéro. Ils ajoutent que si le ciel est couvert de manière à arrêter les rayons de la lune et les empêcher d'arriver jusqu'aux plantes, les mêmes effets n'ont pas lieu, sous des circonstances de température absolument semblables. Ces observations ne sont pas un préjugé; elles constatent un fait; seulement les causes qu'on lui attribue ne sont pas exactes.

La lune n'a aucune vertu refroidissante; et les remarques des paysans n'avaient pas été expliquées avant les découvertes de M. Wells, qui a exposé sur le sol en plein air de petites masses de coton, d'édredon et d'autres matières légères, et a trouvé la nuit leur température de 6, de 7 et même de 8 degrés au-dessous de l'atmosphère environnante. Les végétaux étant dans le même cas, et cette différence de température n'ayant lieu que par un temps parfaitement serein, il a réhabilité la lune en expliquant le phénomène. Il a démontré aussi que l'observation des jardiniers était juste, mais incomplète.





CALENDRIER

DES FÊTES ET DES FLEURS.

JANVIER.

Dans les jardins, on ne trouvera guère en ce mois de quoi

Fleurir le sein de sa bergère,

à moins que décembre ayant été doux,

L'Hellébore rose de Noel, emblème du *Bel esprit*, n'ait montré ses calices à grains d'or.

Cependant les châssis, les bâches, les serres nous donneront :

Les Jacinthes : *Bienveillance;*
Les Narcisses : *Egoïsme;*
Les Primevères de la Chine : *Première jeunesse;*
Les Tulipes hatives : *Déclaration d'amour.*

Le Camellia, que les faiseurs de dictionnaires du langage des fleurs n'ont pas encore admis, a déjà servi à

parer les couronnes de fleurs naturelles, et il continuera jusqu'en avril. Nous lui donnerons l'emblème de *Beauté constante*, qu'il mérite parce que la fleur conserve sa forme plus longtemps que la rose, emblème de la *Beauté*, qu'il remplace en hiver.

Ce précieux arbrisseau a été introduit en Europe par Camelli, et l'on doit l'appeler par reconnaissance *Camellia* et non *Camélia*.

FÉVRIER.

La nature ne nous donne pas encore une floraison bien variée; mais elle ajoute cependant à nos bouquets :

Les CINÉRAIRES, avec leur riche floraison, qui n'ont pas encore reçu d'emblème et pour lesquelles nous proposerons : *Toujours charmante*.

La PERCE-NEIGE a reçu celui de *Consolation*, parce que l'on ne voit guère qu'elle sur terre en ce mois rigoureux.

La VIOLETTE DE PARME, sœur de la violette de nos bosquets, mais moins *modeste* qu'elle.

MARS.

Mars est plus généreux parce qu'il touche déjà à moitié au printemps et que les plantes de serre elles-mêmes se ressentent de son influence. Nous ajouterons aux Jacinthes et Narcisses forcés en serre les plantes de pleine terre :

La VIOLETTE, emblème de la *Modestie*, mais qui peut réclamer le titre de *Reine de Mars;*

L'ANÉMONE HÉPATIQUE, charmante miniature à laquelle on a donné l'emblème de la *Confiance*, tandis que la grande Anémone des fleuristes a celle, tirée de la mythologie, d'*Abandon*.

Les GIROFLÉES, si elles n'ont pas les vertus de la Violette, en ont d'autres qui peuvent les faire considérer comme de fastueuses princesses de la même cour. On les désigne symboliquement par la qualité de *Beauté durable*.

Les PENSÉES, qui n'ont pas besoin de notre éloge, commencent à jouer leur aimable rôle dans nos jardins.

Les CROCUS attirent et égayent nos regards par leurs étoiles de toutes couleurs.

Le Crocus, variété du safran, n'a pas d'emblème reconnu. Nous proposons de le désigner par *Etoile du printemps*. Le safran est désigné comme *Abus*, sans doute parce qu'il ne faut pas abuser de ses étamines jaunes dont on colore certains mets.

La PERVENCHE, *Souvenir*, rappelle en effet le morose, et cependant bonhomme, Jean-Jacques Rousseau.

La PAQUERETTE, *Innocence*, émaille nos gazons et forme avec la CYNOGLOSSE de charmants petits bouquets. Cette fleur mignonne, plus bleue que la turquoise, n'a pas encore d'emblème.

AVRIL.

Ce mois ajoute déjà de très-jolies fleurs à nos bouquets.

L'ALYSSE, qui figure si bien sur les grands vases des jardins ou dans les parterres, où on l'appelle CORBEILLE DORÉE, se détache aussi pour orner les petits bouquets. Au lieu de l'emblème *Guérison* qu'on lui donne, nous proposons celui de *Richesse*.

L'ANÉMONE des fleuristes rappelle l'*Abandon* par Zéphire de la nymphe Anémone.

Les CALCÉOLAIRES, ou Sabots de Vénus, parce qu'elles affectent la forme d'une chaussure, portent avec elles leur signification.

Le DIELYTRA n'a pas encore d'emblème. Les pédoncules qui portent ses fleurs en forme de cœur rose tendre composent des guirlandes de la plus gracieuse élégance et que l'on pourrait appeler la *Réunion des Cœurs*.

La COURONNE IMPÉRIALE, fleur digne de son nom, emblème de la *Majesté*, de la *Puissance*, ne peut figurer que dans les parterres, à cause de son odeur d'ail trop prononcée.

L'IRIS, *Message*, fait un riche ornement.

L'odorante JONQUILLE est l'emblème du *Désir*. C'est un Narcisse.

On trouve dans le MUGUET le *Retour du bonheur*.

Le MYOSOTIS semble dire : *Pensez à moi ; ne m'oubliez pas :* Forget my not.

Les PRIMEVÈRES, *Premier printemps, première jeunesse,* sont dans leur beauté.

Pourquoi donne-t-on à l'Auricule ou OREILLE-D'OURS la signification de *Guet-apens?*

Le PHLOX n'a pas de signification arrêtée.

La SILÈNE, petite plante donnant de gentilles fleurs, peut être la signification de *Gentillesse.*

Le THLASPI signifie *Assurance,*

La VALÉRIANE : *Facilité,*

L'AUBÉPINE : *Doux espoir,*

La JACINTHE : *Aménité.*

MAI.

La nature déploie ses premières beautés sous l'influence d'une température tiède et délicieuse qui anime tous les êtres. C'est là saison des fleurs les plus belles et les plus abondantes.

L'ABSINTHE est une plante funeste qui ouvre mal la nomenclature des fleurs de ce mois. Elle a pour emblème *Amertume*, et elle est malheureusement la base d'une liqueur qui porte son nom, et dont l'abus conduit à la folie et à la mort. Ne lui accordez pas de place dans vos bouquets.

L'ACONIT-CASQUE n'est guère plus favorable. Cette fleur belle et gracieuse est un poison; elle ne peut avoir un emblème flatteur. On l'appelle *Tue-chien* et *Tue-loup*.

Autres fleurs et emblèmes :

AMARYLLIS : *Fierté.*

ANCOLIE : *Folie*, parce que sa fleur ressemble à une marotte.

ASPÉRULE odorante, petit muguet : *Sauvez-moi.*

ASPHODÈLE, plante funèbre chez les anciens : *Mes Regrets* vous suivent jusqu'au tombeau.

BAGUENAUDIER : *Amusement* frivole.

CAMPANULE : *Écoutez-moi.*

CAPUCINE : *Feu d'amour.*

BLEUET : *Délicatesse.*

COLINSIA : *Gentillesse.*

COQUELICOT : *Consolation, Repos.*

GLAÏEUL : *Je vous impose par ma magnificence.* Sa feuille a la forme d'une épée : *Gladius.*

JULIENNE : *Société agréable.*

LILAS : *Amour fraternel.*

LIS : *Majesté.*

MIGNARDISE : *Enfantillage.*

PIVOINE rouge : *Honte.*

PIVOINE rose : *Magnificence.*

PIVOINE blanche : *Belle et innocente.*

RENONCULE asiatique : *Vous brillez par vos attraits.*

Petite *renoncule* ou Bouton d'or, renoncule scélérate : *Perfidie.* C'est un poison.

RHODODENDRUM : *Magnificence stérile.*

SAUGE : *Estimée pour ses vertus.*

SERINGAT : *Amour fraternel.*

SOUCI : *Chagrin.*

VALÉRIANE : *Facilité.*

JUIN.

La chaleur printanière augmente beaucoup dans ce mois, et fait épanouir la plus grande partie des fleurs.

La ROSE surtout, reine de l'été, comme la représentation la plus juste de la *Beauté* et surtout de celle de la femme.

ROSE blanche : *Innocence.*

CORÉOPSIS : *Élégance, simplicité.*

CHÈVREFEUILLE : *Attachement intéressé.*

POIS de senteur : *Plaisir délicat.*

HÉLIOTROPE : *Enivrement d'amour.*

ŒILLET : *Amour vif et pur.*

PAVOT : *Sommeil.*

PETUNIA : *Toujours agréable.*

PIED-D'ALOUETTE : *Légèreté.*

RÉSÉDA : *Vos qualités surpassent vos charmes.*

SCABIEUSE : *Veuvage.*

SPIREA : *Inutilité.*

TAGÈTES, œillet ou rose d'Inde : *Stupidité.*

ZINNIA : *Précaution.*

VÉRONIQUE : *Vraie image.*

LUZERNE : *Vertu.*
SAINFOIN : *Agitation.*
ORANGER : *Pureté.*
DIGITALE : *Travail.*

JUILLET.

La saison décline, mais nous aurons encore à mettre en souvenir quelques belles plantes.

AMARANTE : *Fidélité*, *Constance.*

DAHLIA, à qui l'on pourrait donner le nom de *Roi d'été*, n'a joui, jusqu'à présent, que de la signification de *stérilité*, parce qu'il ne nous flatte par aucune odeur. Cette idée est mal appliquée, car nous l'avons reçu du Mexique orné de cinq à six pétales, et la culture en a fait naître dix mille variétés très-différentes et très-magnifiques. Pourquoi ne serait-il pas le symbole de la *Magnificence?*

IMMORTELLE : *Constance, Souvenir immortel.*
VERVEINE : *Préservatif des malheurs.*
AGERATUM : *Amour léger.*
BASILIC : *Royal*, *Royauté.*
BAGUENAUDIER : *Amusement frivole.*
FUCHSIA : *Ornement délicat.*
JASMIN : *Amabilité.*
ROSE TRÉMIÈRE, Althæa : *Maternité.*
MAGNOLIA : *Splendeur.*

AOUT.

SOLEIL ou TOURNESOL : *Orgueil.*
TUBÉREUSE : *Volupté.*
ACHILLÉE, mille-feuille : *Héroïsme.*
REINE-MARGUERITE : *Variété*, par toutes ses couleurs de toutes nuances.

SEPTEMBRE.

Ce qui reste en fleurs du mois précédent.

La *Croix* de JÉRUSALEM, *Lychnis*, est de ce nombre, et signifie : *Zèle ardent.*

CHRYSANTHEMUM de l'Inde. Cette belle plante, l'ornement et l'honneur de l'automne, peut représenter la *Richesse tardive.* On a, dans tout le courant de l'année,

le CHRYSANTHEMUM FRUTESCENT à fleurs blanches, qui pourrait donner l'emblème de *Richesse perpétuelle.*

MATRICAIRE MANDIANE : *Union des belles.*

OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE.

Ces trois mois, composant l'automne, ne nous offrent que quelques CHRYSANTHEMUM épargnés par le froid et les plantes que les fleuristes ont pu porter ou conserver tardivement à fleurs dans leurs serres.

VÉGÉTAUX SYMBOLIQUES SANS LEURS FLEURS.

Un certain nombre de végétaux peuvent être représentés par un rameau sans fleurs, parce que l'usage est de ne considérer que son ensemble verdoyant; tels sont les suivants :

BUIS : *Fermeté.*

CYPRÈS : *Deuil.*

LAURIER d'Apollon (qu'on appelle aussi Laurier-sauce): *Triomphe*, *Gloire.* En général les lauriers sont malfaisants employés en décoction, et le laurier-amande surtout a cette triste réputation. Le LAURIER-TIN est une viorne que l'on définit ainsi : *Je meurs si on me néglige.*

LIERRE : *Attachement.*

MYRTE : *Amour.*

OLIVIER : *Paix.*

ROMARIN : *Baume consolateur.*

RONCE : *Rudesse.*

SENSITIVE : *Pudeur.*



SOUVERAINS ET PRINCES RÉGNANTS[1].

EMPIRE FRANÇAIS.

NAPOLÉON III Charles-Louis, empereur des Français, né 20 avril 1808, fils de *Louis*-Napoléon, roi de Hollande, et de la reine Hortense; marié 29 janvier 1853 à

EUGÉNIE, impératrice des Français, née 5 mai 1826.

De ce mariage :

NAPOLÉON-Eugène-Louis-Jean-Joseph, prince impérial, né 16 mars 1856.

Cousins et cousines.

NAPOLÉON-Joseph-Charles-Paul, né à Trieste 9 septembre 1822, général de division, marié 30 janvier 1859 à

CLOTILDE-Marie-Thérèse-Louise, née 2 mars 1843, fille du roi d'Italie, dont :

1° Napoléon-Victor-Jérôme-Frédéric, né 18 juillet 1862.
2° Napoléon-Louis-Joseph-Jérôme, né 16 juillet 1864.
3° Marie-Letizia-Eugénie-Catherine-Adélaïde, née 20 décembre 1866.

MATHILDE-Lætitia-Wilhelmine, née à Trieste 27 mai 1820, mariée en 1841 à Anatole Demidoff, prince de San-Donato.

AUTRICHE.

FRANÇOIS-JOSEPH Ier, né 18 août 1830, empereur d'Autriche, roi de Hongrie et de Bohême, de Dalmatie, de Croatie, d'Esclavonie, de Gallicie et d'Illyrie par l'abdication de son oncle et la renonciation de son père du 2 décembre 1848, marié 24 avril 1854 à

ÉLISABETH, fille de Maximilien de Bavière, née 24 décembre 1837, dont :

Rodolphe, né 21 août 1858.

[1] Nous avons puisé ces renseignements dans l'excellent *Annuaire de la noblesse de France et des maisons souveraines de l'Europe*, de M. Borel d'Hauterive; 1869, 26e année. — Un vol. in-18. Prix : 5 francs, rue Richer, 50.

BADE.

Frédéric, grand-duc de Bade, né 9 septembre 1826, marié 20 septembre 1856 à

Louise, fille du roi de Prusse, née 3 décembre 1838, dont :
Frédéric-Guillaume, né 9 juillet 1857.

BAVIÈRE.

Louis II, roi de Bavière, comte palatin du Rhin, duc de Franconie et de Souabe, né 25 août 1845.

BELGIQUE.

Léopold II, roi des Belges, né 9 avril 1835, marié 22 août 1853 à

Marie, archiduchesse d'Autriche, née 26 août 1836.

BRÉSIL.

Dom Pedro II *de Alcantara,* empereur du Brésil, né 2 décembre 1825, marié 30 mai 1843 à

Thérèse, née 14 mars 1822, fille de feu François Ier, roi des Deux-Siciles, dont :
Isabelle, née 29 juillet 1846, mariée 15 octobre 1864 au comte d'Eu.

DANEMARK.

Christian IX, né 8 avril 1818, roi de Danemark 16 novembre 1863, marié 26 mai 1842 à

Louise, née 7 septembre 1817, fille de Guillaume, landgrave de Hesse-Cassel, dont :
Christian, né 3 juin 1843.

ESPAGNE.

N.....

ÉTATS DU PAPE.

Pie IX, Jean-Marie, né à Sinigaglia 12 mai 1792, élu pape 16 juin 1846.

GRANDE-BRETAGNE.

Alexandrine-Victoria Ire, reine du royaume-uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, née 24 mai 1819, fille du prince Édouard, duc de Kent, mariée 10 février 1840 à

Albert, prince de Saxe-Cobourg-Gotha, né 26 août 1819, veuve 14 décembre 1861, dont :

Albert, prince de Galles, né 9 novembre 1841, marié 10 mars 1863 à Alexandrine, fille du roi de Danemark.

GRÈCE.

GEORGES Ier, né 25 décembre 1845, marié 27 octobre 1867 à

OLGA-CONSTANTINOWNA, grande-duchesse de Russie, née 3 septembre 1851, dont :

Constantin, duc de Sparte, né 2 août 1868.

ITALIE.

VICTOR-EMMANUEL II, né 14 mars 1820, roi de Sardaigne 23 mars 1849; d'Italie 17 mars 1861; marié 12 avril 1842 à ADÉLAÏDE, fille de Reinier, archiduc d'Autriche; veuf 20 janvier 1855, dont :

Humbert, prince de Piémont, né 14 mars 1844.

PAYS-BAS.

GUILLAUME III, roi des Pays-Bas, prince de Nassau-Orange, grand-duc de Luxembourg, duc de Limbourg, né 19 février 1817, roi 17 mars 1849, marié 18 juin 1839 à

SOPHIE, née 17 juin 1818, fille de Guillaume Ier, roi de Wurtemberg, dont :

Guillaume, prince d'Orange, né 3 septembre 1840.

PORTUGAL.

LOUIS Ier Philippe de Bragance et Bourbon, de Saxe-Cobourg-Gotha, né 31 octobre 1838, roi de Portugal 11 novembre 1861, marié 27 novembre 1862 à

MARIE-Pie, fille de Victor-Emmanuel, roi d'Italie, dont :

Charles, duc de Bragance, né 28 septembre 1863.

PRUSSE.

GUILLAUME Ier, roi de Prusse 2 janvier 1861, né 22 mars 1797, marié 11 juin 1829 à

Marie-Louise-AUGUSTE, née 30 septembre 1811, dont :

Frédéric, prince royal, né 18 octobre 1831, marié à Victoria, fille de la reine d'Angleterre.

RUSSIE.

Alexandre II, empereur de Russie 2 mars 1855, né 29 avril 1818; marié 28 avril 1841 à

Marie, impératrice de Russie, née 16 août 1824, sœur du grand-duc de Hesse, dont :

Alexandre, grand-duc héritier, né 10 mars 1845, marié à Dagmar, fille du roi de Danemark.

SAXE.

Jean, roi de Saxe 9 août 1854, né 12 décembre 1801, marié 21 novembre 1822 à

Amélie, née 13 novembre 1801, fille de feu Maximilien-Joseph, roi de Bavière, dont :

Albert, prince royal, né 23 avril 1828, marié à Caroline, fille du prince de Wasa.

Charles, grand-duc de Saxe-Weimar, né 24 juin 1818, marié 8 octobre 1842 à

Wilhelmine-Marie-**Sophie**-Louise, née 8 avril 1824, sœur de Guillaume III, roi des Pays-Bas.

Ernest II, né 21 juin 1818, duc de Saxe-Cobourg-Gotha 9 janvier 1844, marié 3 mai 1842 à

Alexandrine, née 6 décembre 1820, fille du grand-duc de Bade.

SUÈDE ET NORVÉGE.

Charles XV, né 3 mai 1826, roi de Suède et de Norvége 8 juillet 1859, marié 19 juin 1850 à

Louise, princesse d'Orange, née 5 août 1828, cousine germaine du roi des Pays-Bas.

TURQUIE.

Abd-ul-Aziz-Khan, sultan, né 9 février 1830, succède 25 juin 1861 à son frère, le sultan Abd-ul-Medjid.

WURTEMBERG.

Charles, né 6 mars 1823, roi de Wurtemberg 25 juin 1864, marié 13 juillet 1846 à

Olga, grande-duchesse de Russie, sœur d'Alexandre II, née 11 septembre 1822.

USAGES POUR LES DEUILS.



ous les GRANDS DEUILS se divisent en trois temps : 1° la laine ; — 2° la soie ; — 3° le petit deuil. Ils se portent pour Père et Mère, Grand-Père et Grand'-Mère, Mari, Femme, Frère et Sœur.

L'usage en France prend assez généralement que les pères et mères portent le deuil de leurs enfants.

Les DEUILS ORDINAIRES se divisent en deux temps : le *noir* et le *blanc*.

GRANDS DEUILS. *Père* et *mère :* six mois. — Habillement des dames les six premières semaines, laine noire ; — les six semaines suivantes, soie noire ; — les trois derniers mois, blanc uni ou noir et blanc.

Grand-père et *grand'mère :* quatre mois et demi. — Dames, le premier mois, laine noire, garnie ; — les six semaines suivantes, noir de soie ; — le reste du temps, petit deuil noir et blanc.

Mari : un an et six semaines. — Les trois premiers mois, laine noire ; — les six mois suivants, soie noire ; — les trois autres mois, noir et blanc ; — les six dernières semaines, blanc uni.

Epouse : six mois. — Les trois premiers mois, habit noir ; — les trois derniers mois, petit deuil.

Frère et *sœur :* deux mois. — Dames, les premiers quinze jours, laine noire ; — les vingt-cinq jours suivants, soie noire ; — le reste du temps, petit deuil.

DEUILS ORDINAIRES. Dans les deuils ordinaires on peut porter les diamants.

Oncle et *tante :* trois semaines. — Dames, les quinze premiers jours, soie noire, et le reste du temps le petit deuil.

Cousin germain : quinze jours. — Dames, les huit premiers jours, soie noire ou noir et blanc ; — les sept derniers jours, petit deuil.

Oncle à la mode de Bretagne : onze jours. — Dames, six premiers jours, soie noire ou noir et blanc ; — les cinq derniers jours, petit deuil. (Cousin germain du père ou de la mère.)

Cousin issu de germain : huit jours. — Dames, les cinq premiers jours, soie ; — les trois derniers jours, petit deuil.

Les hommes portent pendant la durée du deuil un crêpe au chapeau.

Les *fonctionnaires* en costume et les *militaires* en uniforme portent un crêpe au bras et à l'épée. Les *ecclésiastiques* en portent un au chapeau.

N. B. Ceci est en quelque sorte la *loi des deuils*, telle que son usage est établi à la Cour et inscrit dans *l'Almanach impérial*. Des coutumes particulières existent dans quelques provinces, et, de plus, il est à remarquer qu'il y en a une qui tend à s'établir à Paris même.

Cette innovation consiste à *doubler* le temps des deuils, et à faire porter celui des enfants par les pères et mères.

Il est à désirer qu'elle ne s'établisse pas réellement, car on pourrait dire que la France est vouée *au noir*, et que certaines familles nombreuses y seraient engagées pour tout le temps de leur existence.



ESPRITS ET DÉMONS[1].

I. LES KLABBERS, ESPRITS DU FOYER.

La rancune est une colère fossile,
HARTMAN.



e nom de Klabbers est donné à certains esprits du foyer, en Allemagne, en Flandre, en Angleterre, dans les pays de langue germanique. On les appelle aussi kabouters (lutins), kobolds et rodemuts (esprits au bonnet).

Ils descendent la nuit, quand il n'y a pas de clair de lune, par les cheminées, et viennent s'asseoir tranquillement devant le foyer qu'ils rallument, mais qu'on ne peut voir brûler. Souvent, quand la ménagère se lève avant le jour, elle trouve que, de la bûche qu'elle a laissée la veille dans un coin, il ne reste plus qu'un peu de débris autour des chenets, et, chose singulière! ces débris durent autant que toute une bûche et donnent une chaleur plus considérable.

Mais la ménagère doit se garder de maudire le klabber; car dès lors le charme serait rompu, et le bois se consumerait en peu d'instants. On a plus d'une fois éprouvé la rancune de ces esprits, quand on les irrite, soit en les éloignant, soit en les désobligeant.

[1] Les curieuses histoires de ces esprits follets, si intimement liées à la vie du moyen âge, trouveront sans doute aujourd'hui moins qu'au temps jadis les lecteurs disposés à la crédulité; car toutes superstitions s'en vont. Mais ces gracieuses légendes n'en ont pas moins leur poésie, et c'est par là qu'elles plairont toujours.





Klabbers et kabouters.

Un pauvre paysan, dont la femme était malade, se leva pendant la nuit pour battre son lait. En entrant dans l'endroit où les préparatifs avaient été faits la vieille, et où le lait avait été mis dans de grands vases auprès du feu, pour l'amener à se cailler doucement, il vit le feu flamber légèrement, et devant le foyer un petit homme assis, qui dormait à demi. Au bruit de ses pas, le petit homme s'éveilla, se mit debout et le regarda fixement, sans prononcer une parole. Le bon paysan ne dit mot non plus, r garda à la dérobée le klabber, tout habillé de rouge, ayant la figure et les mains vertes; il jeta une bûche à côté de lui et retourna se coucher. Le lendemain, son lait était battu et le beurre prêt à être porté au marché.



Il se mit à fréquenter le cabaret.

Ce fait se renouvela et dura au moins deux ans. La femme se rétablit, et le ménage prospéra à tel point que le paysan doubla le nombre de ses vaches, fit réparer ses étables et eut encore de quoi remplir en bons écus un vieux bas qu'il cacha soigueusement dans une armoire.

Le klabber revenait régulièrement toutes les nuits, battait le beurre, labourait les terrains du paysan, et lui faisait plus de travail que deux bons valets n'auraient pu faire. Mais la prospérité gâta le paysan. Il se mit à fréquenter le cabaret, à jouer aux cartes durant les vêpres et à rentrer ivre chez lui. Le klabber lui en fit des reproches; d'abord le paysan y prêta l'oreille, mais ensuite il n'en tint plus compte; et une nuit qu'il trouva le génie devant le foyer, il répondit aux reproches par des invectives, prit la bûche que sa femme avait soigneusement préparée et la jeta dans une citerne. Le klabber disparut aussitôt.

Au matin, la femme du paysan était malade, son bas rempli de charbon, ses vaches mortes, ses étables délabrées et ses champs incultes. Le klabber s'était vengé; et, la nuit suivante, il vint rire à grands éclats autour de la ferme désolée, insensible aux lamentations de la malade et aux prières du malencontreux fermier.

Les klabbers joignent donc à une puissance fantastique une dextérité étonnante et un corps conformé et palpable comme le nôtre. — Leur habillement est rouge de la tête aux pieds; — leur visage et leurs mains, de couleur verte selon les uns, rouge selon les autres, naturelle s'il en faut croire les campagnards d'Axel et de Hulst. — Quelquefois ils portent une aigrette sur leur bonnet : elle est de couleurs diverses.

II. — BOLÉGUÉANS OU POULPIQUETS.

Ne soyez pas familier avec le premier venu.

SADI.

Les boléguéans ou poulpiquets sont des lutins familiers qui se montrent, dit-on, en Bretagne. Voici ce que M. Vérusmor écrivait sur les esprits, dans la *Presse bretonne*, il y a quelques années :

« Il existe dans la commune de Saint-Nolf un beau tumulus de quarante pieds d'élévation; c'est un monticule d'un genre tout particulier; non-seulement son escarpement est plus roide que celui des autres tombeaux



Le médecin allant donner ses soins aux malades.

celtiques découverts en basse Bretagne, mais il est ceint d'un fossé circulaire, ce qu'on a vu bien rarement; une levée de terre, en forme de croissant et entourée de douves, se trouve quelques pas plus loin comme une redoute chargée de le défendre. C'est encore, dans les croyances du pays, une retraite de boléguéans, appelés aussi cornadons, corriquets et poulpiquets. On assure même que c'était autrefois leur capitale et qu'ils y vivaient par milliers; mais le malheur des temps a tellement diminué la population de la tribu, que c'est à peine si l'on voit maintenant deux ou trois de ces nains par semaine : les impiétés que commit la révolution française et les guerres civiles de la Bretagne les firent émigrer avec la noblesse du pays, et l'on croit qu'une fois partis, ces petits esprits ne reviennent plus.

» Cette désertion des boléguéans, me disait sérieusement un habitant de Saint-Nolf, est un malheur pour la commune. Du temps qu'ils vivaient ici, qu'ils nous parlaient (car ils parlent le langage du peuple chez lequel ils habitent), qu'ils nous conseillaient, nous étions heureux, tout nous prospérait. Avions-nous perdu quelque chose, un couteau, une pièce de monnaie, un bouton, il nous suffisait de dire : *Boléguéan, j'ai perdu tel objet;* et le lendemain, au lever du jour, on était sûr de trouver l'objet sur le seuil de sa porte. Nous manquait-il un bœuf pour traîner notre charrue, les boléguéans, toujours bons et obligeants, se faisaient un plaisir de nous en prêter un; seulement il fallait demander en détail les parties principales de l'animal; si l'on oubliait soit la tête, soit les pieds, soit la queue, ils nous le prêtaient sans tête, sans pieds ou sans queue; mais dans ce cas d'oubli, le bœuf, quoique incomplet, n'en travaillait pas avec moins de courage que les autres. » Mon cicerone avait une foi sincère en ces contes de vieilles femmes.

« On raconte dans les campagnes des environs de Vannes, et surtout à Saint-Nolf, une foule d'anecdotes traditionnelles sur ces marmousets : Un médecin allant, au milieu de la nuit, donner ses soins à un malade, trouva dans son chemin une bande de poulpiquets dan-

L'enfant de la boléguèane.



sant autour d'un menhir [1] : ils se saisirent de lui et le firent tourner avec une telle rapidité que bientôt, perdant la respiration, il tomba évanoui sur la place, où les malins esprits le laissèrent en poussant de longs éclats de rire. — Un poulpiquet, employé comme domestique chez un laboureur de Saint-Nolf, rentrait à toutes les heures de la nuit; ce qui obligeait la servante à se lever pour lui ouvrir la porte : celle-ci finit par s'impatienter et jeta un soir l'importun dans une marmite d'eau bouillante. Le lendemain le poulpiquet l'étrangla. »

Un autre cultivateur avait un boléguéan pour vacher; ce pâtre, en revenant des champs, ne manquait jamais d'aller s'asseoir sur les cendres de l'âtre de son maître pour s'y échauffer; mais un jour que ces cendres couvraient des charbons ardents, le malheureux nain se brûla le derrière, et dans sa colère cassa la vaisselle, étouffa la cuisinière et fit crouler la cheminée.

Enfin on raconte l'anecdote d'une boléguéane qui substitua un jour son propre enfant à celui d'une dame de Saint-Nolf. La supercherie se fit si adroitement que tout le monde s'y méprit; la mère elle-même ne se douta point de l'échange. Cependant, au bout de quelques années, cette pauvre mère se prit à se désoler de voir que son bambin restait toujours le même et ne grandissait point. Le petit boléguéan, qui savait tout, jouait fort bien son rôle pour qu'on ne pût le reconnaître. Mais un soir, frappé d'un spectacle nouveau, il s'écria, se croyant seul : « J'ai cent ans, et je n'ai jamais vu pareille chose! » Cette exclamation le trahit.

On fut outré de tant de fausseté; le voisinage s'assembla, et l'on s'apprêtait à faire subir la mort à l'enfant supposé, lorsque la boléguéane sa mère vint réclamer son petit, s'offrant de rendre l'enfant qu'elle avait enlevé. L'échange se fit à l'instant même. La dame revit son véritable enfant, qui n'avait mangé que des racines et du charbon pendant quatre années d'absence, et qui pourtant était gros et gras.

[1] Monument druidique, autel ou tombeau.

« C'est avec ces histoires de poulpiquets ou bolégueans, dit M. Vérusmor, que les bas Bretons alimentent leurs conversations dans les soirées d'hiver. »

III. — LES ELFES (SCANDINAVIE).

La danse est une invention des follets.
CYRANO DE BERGERAC.



Les peuples du Nord, après avoir abandonné Odin, Thor et leurs autres dieux sauvages, ont toujours conservé la foi aux esprits, qui subsiste partout et dans tous les temps, parce qu'elle est, malgré ses nombreuses altérations, une vérité et un fait incontestable.

Dans chaque climat, le nom et les attributs des divers esprits varient selon les idées et les langues. Dans le Danemark, la Suède et la Norvége, les esprits que nous appelons fées, lutins, farfadets, se nomment en général les elfes (ce sont nos fées). Les kobolds, les pucks, les nains sont nos lutins et nos farfadets. Les elfes sont blonds ou noirs; ils ont leur roi, qui tient sa cour souterraine en Norvége. Il a des vice-rois dans les autres contrées.

On assure en Islande que le vice-roi de la population souterraine qui vit dans cette île va tous les deux ans rendre compte de son administration à la cour de Norvége, et qu'il est destitué s'il a forfait.

Ces génies, qui ont la peau bleue, se laissent voir difficilement. Cependant leurs filles sont jolies; et comme les elfes du Nord n'ont pas d'âme immortelle, circonstance que Paracelse attribue à ses esprits élémentaires[1], elles

[1] Les sylphes, les gnômes, les ondins et les salamandres.

cherchent volontiers à s'unir par mariage aux enfants des hommes. Alors elles reçoivent le baptême, et ce sacrement, uni au contrat religieux qui les attache à un chrétien, rend leur âme douée d'immortalité. On vous citera en Islande des familles qui sortent de ces unions mystérieuses, comme en France la maison de Lusignan.

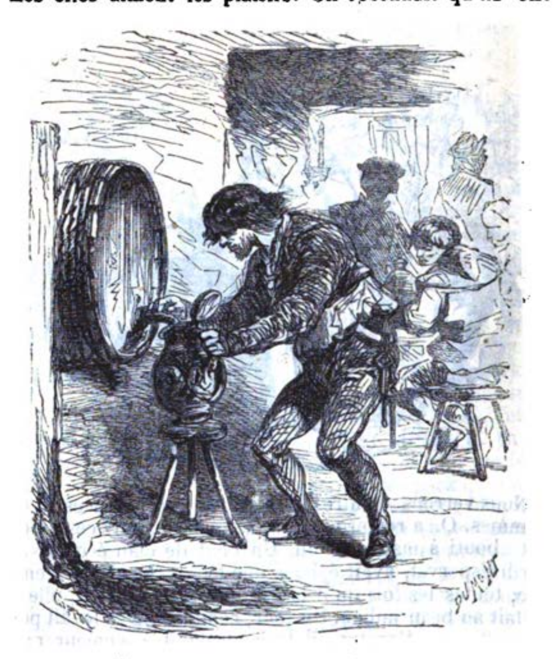


Nous verrons d'autres fées qui se sont mariées à des hommes. On a remarqué que presque toujours ces unions ont abouti à mauvaise fin. Un chef de clan écossais, le hardi Espervel, avait épousé une fée. Il remarqua bientôt que, toutes les fois qu'il la conduisait à la messe, elle en sortait au beau milieu. Un jour, comme elle se levait pour s'en aller au *Sanctus*, il la contraignit à demeurer; et quand la clochette annonça l'élévation, elle s'enleva, entraînant son mari, et disparut avec lui à travers les voûtes de l'église.

Geoffroi Plantagenet, père du roi d'Angleterre Henri II, avait, dit-on, épousé aussi une fée, par un mariage de la

main gauche; et on ajoute que c'est à cause de cette union monstrueuse d'un homme et d'un esprit que l'Angleterre a pris dès lors, dans ses a mes, le léopard, qui est le fruit du lion et de la tigresse.

Les elfes aiment les plaisirs. On reconnaît qu'ils ont



visité une cave lorsque le matin on y voit un grand nombre de tonneaux vides. On sait qu'ils ont fait dans la nuit une grande partie de chasse lorsque le matin on trouve dans les écuries les chevaux harassés et tout en sueur.

Les elfes sont habillés de gris ou de noir ; ils portent



Tous les assistants se mirent à danser.

généralement un petit chapeau rouge, surmonté de quelques fleurs, à la manière des fées dont ils font partie.

Les elfes ont des troupeaux qui paissent, confondus, mais invisibles, avec ceux des habitants de la terre.

Ces esprits dansent aux rayons de la lune dans les nuits silencieuses; en plein jour ils s'abattent au soleil dans les lieux déserts. Si un passant survient, les esprits se transforment aussitôt en arbres, en pierres, en buissons. S'ils n'ont pas eu le temps de se reconnaître, ils jouent quelque tour à celui qui les surprend. Ils chantent des airs ravissants qui ensorcellent.

Quelques habitants de la Norvége ayant entendu un jour un air enchanté, qu'ils appellent le chant du roi des elfes, s'avisèrent de le jouer sur un violon dans une fête. Aussitôt tous les assistants, hommes, femmes, enfants, vieillards, se mirent à danser avec une frénésie qui se communiqua à tout ce qui les entourait; les meubles, les pots, les bouteilles, tout bondissait; rien ne pouvait arrêter cette commotion générale, lorsqu'un vieillard, plus instruit que la foule en ces choses mystérieuses, se glissa derrière le ménétrier et coupa, d'un coup sec, les cordes du violon. Tout se calma au même instant.

Le libérateur de l'assemblée déclara qu'il n'y avait que deux moyens de paralyser l'air du roi des elfes, celui qu'il venait d'employer selon la formule, et un autre qui consistait à jouer le même air à rebours, mais sans se tromper d'une seule note.

IV. — L'OURISK.

Sylvanos, Panesque bicornes.
SANNAZAR.

On donne en Écosse le nom d'ourisk à un être, ou esprit, ou démon, dont la forme est absolument celle des sylvains, des faunes et de Pan : un corps humain, une tête surmontée de deux cornes, et la partie inférieure absolument celle d'une chèvre ou d'un bouc. C'est bien là ce que les anciens appelaient les satyres et les faunes. On représente ce lutin comme tenant de



l'homme et du chevreau. On dit qu'il est peu malin et qu'on l'attrape assez facilement.

Walter Scott cite en partie la légende d'un ourisk écossais qui fréquentait un moulin situé au bas du lac Lomond. Il s'amusait souvent à taquiner le meunier, par exemple en dirigeant le cours de l'eau sur la roue de son moulin quand il n'y avait rien à moudre. Le meunier impatienté veilla un soir jusqu'à minuit et parvint ainsi à avoir une entrevue avec l'ourisk. Il le pria de lui épargner ses petites tracasseries. Le lutin, pour se rappeler la recommandation, demanda au meunier son nom.

— Je m'appelle Moi, répondit le meunier.

— Je m'en souviendrai, répondit l'ourisk; et il s'éloigna.

Quelques jours après les deux chèvres d'une chaumière de la montagne qui domine le lac s'égarèrent, et le meunier les recueillit. La bonne femme qui les cherchait rencontra l'ourisk et lui demanda s'il n'avait pas vu ses chèvres.

— Oui, répondit-il.

— Sauriez-vous où elles se sont retirées?

Il répondit : Chez Moi.

Et la pauvre femme, les croyant perdues, s'en retourna affligée.

La facétie du meunier causa une foule de quiproquo semblables.

L'ourisk, comme le décrivent les montagnards, a inquiété les démonologues. Cependant ces êtres ne sont pas imaginaires. Saint Jérôme, qui n'était pas un faible esprit, raconte ce qui suit, dans la vie de saint Paul, le premier ermite; et nous ne comprenons pas pourquoi Arnauld d'Andilly, dans ses *Vies des Pères du désert*, a omis ces curieuses circonstances :

« Saint Antoine, allant à la recherche du saint ermite Paul, vit un homme qui avait dans sa partie inférieure le corps d'un cheval; il semblait être de ceux que les poëtes nomment hippocentaures. Aussitôt que le saint l'avait aperçu, il avait armé son front du signe salutaire de la croix. Il lui cria :

» — Holà! en quel lieu demeure le serviteur de Dieu?

» Le monstre, marmottant alors je ne sais quoi de barbare, et entrecoupant ses paroles plutôt qu'il ne les proférait distinctement, s'efforça de faire sortir une voix douce de ses lèvres hérissées; il étendit la main droite, désignant le chemin que demandait saint Antoine; puis s'enfuyant, il traversa avec une incroyable vitesse toute une vaste campagne et s'évanouit aux yeux du saint vieillard, que son aspect avait surpris extrêmement.



» Le diable, pour épouvanter le saint, avait-il pris cette figure? ou les déserts, si fertiles en monstres, avaient-ils produit celui-là? Je ne saurais en rien assurer.

» Antoine, préoccupé de ce qu'il venait de voir, continua son chemin, et peu après il aperçut, dans un vallon pierreux, un très-petit homme, qui avait le nez crochu, des cornes au front et des pieds de chèvre. Ce nouveau

spectacle ayant augmenté son admiration, il eut recours de nouveau, en fidèle soldat de Jésus-Christ, aux armes de la foi et de l'espérance. Mais l'être inconnu, comme preuve de bon vouloir, lui offrit des dattes pour ses besoins durant son voyage. Le saint s'arrêta et lui demanda ce qu'il était.

» Il lui répondit : Je suis mortel, et l'un de ces habitants des déserts que les païens, qui se laissent emporter à diverses erreurs, adorent sous le nom de faunes et de satyres. Je vous suis député par ceux de mon espèce, et nous vous supplions tous de prier pour nous Celui qui est également notre Dieu, que nous savons être venu pour le salut du monde, et dont le nom et l'histoire se sont répandus par toute la terre.

» A ces paroles, le sage vieillard sentit son visage trempé de larmes; l'excès de sa joie les lui faisait répandre, et elles étaient des marques évidentes de ce qui se passait dans son cœur; car il se réjouissait de la gloire de Jésus-Christ et de la ruine des triomphes du diable. Frappant la terre de son bâton, il disait :

» Malheur à toi, Alexandrie, qui adores des monstres comme s'ils étaient tes dieux! Comment t'excuseras-tu maintenant? Les monstres parlent des grandeurs de Jésus-Christ, et tu rends à des bêtes les honneurs et les hommages qui ne sont dus qu'à Dieu seul.

» A peine finissait-il ces paroles que le faune léger s'enfuit avec autant de vitesse que s'il avait eu des ailes. »

Qu'était-ce que cette apparition?

Saint Jérôme ajoute :

« S'il se trouve quelques gens à qui de tels faits paraissent incroyables et qui fassent difficulté d'y ajouter foi, ils en pourront avoir un autre exemple dont tout le monde a été témoin, et qui eut lieu sous le règne de Constance. Un être ou un homme de cette espèce, ayant été mené vivant à Alexandrie, fut vu avec admiration de tout le peuple. Étant mort bientôt, son corps, après avoir été salé, de peur que la chaleur de l'été ne le corrompît, fut porté à Antioche, devant l'empereur, qui voulait le voir... »

V. — LE KABOUTERMANNEKEN.

On prend plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre.

Vieux proverbe.



Le kaboutermanneken (ce nom veut dire lutin nain) est un peu de la classe des ourisks. Ce petit lutin paraît s'être particulièrement attaché à la Flandre et à la Hollande.

On l'appelle aussi *halvermanneken* (moitié d'un petit homme), ce qui précise encore mieux sa taille plus que modeste.

Ils habitent les grottes et les cavernes, quand ils en trouvent, et se font des gîtes dans le moindre tertre au milieu des bois, quand le pays n'offre ni montagnes ni collines.

Dans un rapport lu à l'Académie de Bruxelles, le baron de Reffenberg racontait qu'à la suite des guerres du seizième siècle les kaboutermanneken s'étaient retirés en grand nombre autour du gros village d'Herselt, dans la Campine (province d'Anvers). Ils n'étaient pas malfaisants; ils demandaient aux bonnes gens ce dont ils avaient besoin et rendaient en retour de petits services.

Auprès de Gelrode, non loin de Louvain, on nomme encore kabouterberg (montagne des lutins) une colline percée de plusieurs petites grottes, qui ont été les demeures des kaboutermanneken. On ne les voit presque plus aujourd'hui. Mais on raconte qu'autrefois, lorsqu'un meunier avait besoin de repiquer sa meule, il s'en épargnait la peine en la plaçant à la porte de son moulin, avec une tartine au beurre accompagnée d'un verre de

bière; au matin, la besogne était faite, le verre de bière bu et la tartine mangée. Un des lutins était venu pendant la nuit; et le même service était rendu à aussi peu de frais quand on avait du linge sale à laver.



Un meunier des environs de Malines, ayant un soir beaucoup de farine à sasser[1], s'effraya de la masse, remit sa besogne au lendemain et oublia, en se retirant,

[1] On blute depuis l'invention du bluteau ou blutoir, qui a remplacé le sas avec avantage.

une tartine de pain beurré qui devait compléter son souper. Le lendemain matin, il trouva sa farine sassée et sa tartine disparue.

Ravi de l'aventure, il répéta son expédient deux jours de suite avec le même succès.

Curieux alors de connaître l'ouvrier qui travaillait si bien et se contentait d'un salaire si modique, il se cacha derrière les sacs de farine: car il savait que les lutins ne se soucient pas d'être observés. A minuit, heure solennelle pour les esprits, il vit arriver son petit nain, qui se mit sur-le-champ à l'ouvrage. Il remarqua avec peine qu'il était tout nu. Aussi, en homme compatissant, le meunier ajouta, la nuit suivante, un habillement complet à sa farine et à sa tartine au beurre. Depuis lors, le kaboutermanneken, qui continua à le servir, ne se montra plus qu'habillé.

Ces lutins ont des femmes de leur taille; et on dit que, quand elles deviennent vieilles, ils les font entrer, avec un pain mollet à la main, dans un trou qu'ils recouvrent soigneusement. Les habitants de la Campine assurent que ces pauvres petites vieilles sont très-contentes de s'éteindre ainsi. J. Collin de Plancy.





DES PRESSENTIMENTS ET DE LA SECONDE VUE. VISIONS.

Phèdre a dit : « Il est également dangereux de croire et de ne pas croire. » Cette maxime reçoit une fréquente application quand il est question de *pressentiments* et qu'il faut se résoudre entre le parti de les abandonner ou celui de les admettre.

Le mouvement instinctif, en dehors des calculs ordinaires, qui nous fait entrevoir un danger dont nous sommes menacés, prend dans notre langue le nom de *pressentiment*. Si la raison nous dit de ne pas écouter cette voix intérieure qui nous parle, parce que parfois elle est l'écho du mensonge, la prudence nous conseille aussi de ne pas la méconnaître, parce qu'elle l'est encore plus souvent de la vérité, ainsi que l'expérience l'a prouvé; la

dédaigner quand elle nous assiége, c'est, pour ainsi dire, mériter le malheur qu'elle nous présage.

Nous trouvons dans un livre imprimé en 1845, et qui a pour titre : « Souvenirs et pensées de madame la princesse de Salm-Dick », les lignes suivantes sur les pressentiments :

« La sensation à laquelle on donne ce nom n'est pas une chose illusoire ni ridicule; elle est le résultat d'une observation involontaire, qui se représente à l'instant à notre souvenir, quand les événements la confirment; et la preuve en est que, si les personnes qui ont des *pressentiments* veulent s'en rendre bien compte, elles verront toujours qu'ils ont tenu à des causes réelles, qu'ils se rattachent à des événements qui ont eu lieu en effet, et qu'elles auraient pu annoncer et peut-être prévenir, si ces *pressentiments* avaient eu assez de force pour frapper vraiment leur imagination. Une foule de malheurs, de circonstances extraordinaires, prouve sans cesse cette vérité, dont l'histoire même offre plus d'un exemple, et on en conclura, comme je crois l'avoir démontré, que, loin qu'il faille se jouer des pressentiments, il faut au contraire se hâter de les approfondir; qu'ils reposent toujours sur une cause quelconque, et qu'ils ont leur source dans un instinct d'autant plus sûr, qu'il agit en nous lorsque notre esprit n'est pas encore assez troublé, par la crainte ou par la passion, pour nous ôter la rectitude de notre jugement. »

Le *pressentiment* est dans la nature de l homme, comme dans celle des animaux et des plantes. Pourquoi les animaux, surtout les chevaux, les chiens, les éléphants, etc., sont-ils émus à l'approche des orages et des tremblements de terre ou des éruptions volcaniques? Pourquoi, quelques heures avant l'événement, sont-ils frappés d'effroi? Pourquoi beaucoup d'animaux amphibies, les tortues, les sangsues, etc., quittent-ils le fond de l'eau et émergent-ils à la surface? Pourquoi les plantes se crispent-elles sur leurs tiges endolories? N'est-ce point par pressentiment? N'y a-t-il point quelque chose de grand dans cette idée de quelques philosophes modernes qui attribuent ainsi

sinon une âme, du moins une sensibilité, à tous les êtres qui composent le monde?

Il y a en nous un sentiment, indépendant de notre volonté, qui a le charme de l'attraction ou une force répulsive; un instinct qui devine une chose avant qu'elle ait eu lieu; une puissance implacable qui vient nous dominer avant que nous ayons pu songer à la défense, et qui nous fait entrevoir notre destinée comme à travers un voile. C'est surtout quand l'âme est agitée par la crainte ou par l'espérance que le pressentiment semble revêtir un corps et se montre à nous comme une révélation de l'avenir; ou bien encore c'est au sortir d'une fête ou à la suite d'une joie excessive qu'il nous surprend et nous saisit. Nous sommes alors frappés par un de ces coups soudains que le monde ne peut expliquer et dont le secret est dans les cieux.

Le bon Lafontaine y croyait quand, dans la fable des *Deux pigeons*, il fait dire à l'un d'eux :

« Attendez les zéphyrs : qui vous presse? Un corbeau
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau.
» Je ne songerai plus que rencontre funeste,
» Que faucons, que réseaux... »

Dans la jeunesse les images prophétiques de l'avenir ne peuvent-elles point planer sur nos têtes et se révéler à nos âmes encore baignées dans la simplesse et la naïveté premières? Le destin ne peut-il pas déjà laisser tomber de sa main les germes des événements que plus tard il fait éclore? Il faut remarquer, en effet, que le sort fait toujours à la jeunesse les offres les plus séduisantes, et la jeunesse, folle qu'elle est, s'imagine qu'il les renouvellera toujours. — Dans un autre ordre d'idées, les anciens n'ont-ils pas représenté l'Occasion chauve par le devant et avec une seule mèche de cheveux sur le derrière de la tête? Mais, hélas! la Fortune n'est pas prêteuse, elle ne donne qu'une fois. Elle joue avec l'homme jeune comme avec un enfant gâté et naïf; mais, quand l'homme est devenu vieux, elle le traite le plus souvent avec une cruelle sévérité. Dans l'un et l'autre cas, les *pressentiments* qu'elle nous inspire sont d'utiles avertissements.

Homère avait fait du pressentiment une sorte de reli- gion. Lorsque le rival d'Achille, le tendre, le courageux



Homère.

Hector, s'arrache des bras d'Andromaque pour combattre son ennemi, Homère, ce grand maître du sentiment, le représente troublé par une subite terreur, sentiment qui

lui était inconnu auparavant : le pressentiment de sa mort l'assiége, et le désordre est dans son cœur.

« Oui, je le sens au fond de mon âme, un jour viendra où la ville sacrée d'Ilion et le peuple du vaillant Priam périront à la fois; mais, ni les malheurs à venir des Troyens, d'Hécube elle-même, ni ceux du roi Priam et de mes frères, qui, nombreux et vaillants, tomberont dans la poudre, domptés par des bras ennemis, ne m'affligent autant que ta propre destinée, ô ma chère femme, lorsqu'un Grec inhumain t'entraînera tout en pleurs, après t'avoir ravi la douce liberté; lorsque dans Argos tu ourdiras la trame sous les ordres d'une femme étrangère, et que, contrainte malgré toi par la dure nécessité, tu porteras l'eau des fontaines de Ménéide et d'Hypérée. Alors, en voyant couler tes larmes, on dira : C'est donc là cette épouse d'Hector, qui fut le plus vaillant des guerriers troyens, quand ils combattaient autour d'Ilion!

« C'est ainsi que chacun parlera, et ce te sera une nouvelle douleur de n'avoir plus ton époux pour éloigner de toi le jour de l'esclavage; mais que la terre amoncelée couvre mon corps inanimé avant que j'entende tes cris et que je te sache arrachée de ces lieux! »

Dans l'Enéide de Virgile, Turnus, prêt à tomber sous les coups d'Enée, sent son courage défaillir; ce n'est plus ce héros fier, audacieux, intrépide; le livre des destins est ouvert sous ses yeux; il y voit son arrêt de mort.

Ouvrons maintenant les *Vies des hommes illustres* de Plutarque, et prenons un chapitre de l'histoire de César, que notre Empereur est en train de refaire avec tous les trésors de sa sagacité et de sa haute critique :

« Mais il est bien plus facile de prévoir sa destinée que de l'éviter; celle de César fut, dit-on, annoncée par les présages et les prodiges les plus étonnants. A la vérité, dans un événement de cette importance, les feux célestes, les bruits nocturnes qu'on entendit en plusieurs endroits, les oiseaux solitaires qui vinrent en plein jour se poser sur la place de Rome, ne sont pas des signes assez frappants pour être remarqués. Mais, au rapport de Strabon le philosophe, on vit en l'air des hommes de feu marcher

les uns contre les autres; le valet d'un capitaine fit jaillir de sa main une flamme très-vive; on crut que sa main en serait brûlée; mais, quand la flamme eut cessé, on n'y aperçut aucune trace de feu. Dans un sacrifice que César offrait, on ne trouva point de cœur à la victime; et c'était le prodige le plus effrayant, car il est contre la nature que ce viscère manque à un animal. Plusieurs personnes racontent encore aujourd'hui qu'un devin avertit César qu'il était menacé d'un très-grand danger le jour des *ides de mars* (le 15 de mars) et que ce jour-là, César, en allant au Sénat, ayant rencontré le devin, le salua et lui dit, en se moquant de sa prédiction : « Eh bien, voilà les ides de mars venues. — Oui, lui répondit doucement le devin, elles sont venues, mais elles ne sont pas passées. » La veille de ces ides, il soupait chez Lépidus, où, suivant sa coutume, il signa quelques lettres à table. Pendant qu'il faisait ces signatures, les convives proposèrent cette question : Quelle mort était la meilleure? — César, prévenant leur réponse, dit tout haut : « C'est la moins attendue. » Après souper, il rentra chez lui, et, pendant qu'il était couché près de sa femme, comme à son ordinaire, les portes et les fenêtres s'ouvrirent d'elles-mêmes. Réveillé en sursaut et troublé par le bruit et par la clarté de la lune qui donnait dans sa chambre, il entendit sa femme Calpurnie, qui dormait d'un sommeil profond, pousser des gémissements confus et prononcer des mots inarticulés qu'il ne put distinguer; mais il lui sembla qu'elle le pleurait, en le tenant égorgé dans ses bras. Selon quelques auteurs, Calpurnie eut, pendant son sommeil, une autre vision que celle-là : ils disent, d'après Tite-Live, que le Sénat, par un décret, avait fait placer au faîte de la maison de César une espèce de pinacle qui en était comme un ornement et une distinction, que Calpurnie avait songé que ce pinacle était rompu, et que c'était là le sujet de ses gémissements et de ses larmes! Quand le jour parut, elle conjura César de ne pas sortir, s'il lui était possible, et de remettre à un autre jour l'assemblée du Sénat : « Si vous faites peu d'attention à mes songes, ajouta-t-elle, ayez du moins recours à d'autres di-

vinations, et faites des sacrifices pour consulter sur l'avenir. » Ces alarmes de Calpurnie donnèrent des soupçons et des craintes à César; il n'avait jamais vu dans sa femme les faiblesses ordinaires à son sexe ni aucun sentiment superstitieux, et il la voyait alors vivement affectée. Après plusieurs sacrifices, les devins lui déclarèrent que les signes n'étaient pas favorables... »

Mais César ne voulut écouter ni la voix des oracles, ni les pressentiments de sa femme et de ses amis, et il se rendit au Sénat, où il tomba frappé de vingt-trois blessures.

« Un des amis de César, nommé Cinna, avait eu, la nuit précédente, un songe assez extraordinaire : il avait cru voir César qui l'invitait à souper, et qui, sur son refus, l'avait pris par la main et l'avait entraîné, malgré sa résistance. Quand il apprit qu'on brûlait, sur la place du forum, le corps du dictateur assassiné, il se leva; et, quoique inquiet du songe qu'il avait eu, quoique malade de la fièvre, il y courut pour rendre à son ami les derniers devoirs. Lorsqu'il arriva sur le forum, quelqu'un du peuple le nomma à un citoyen qui lui demandait son nom; celui-ci le dit à un autre; et bientôt il courut dans toute la foule que c'était un des meurtriers de César; il y avait, en effet, un des conjurés qui s'appelait Cinna; et la plèbe, prenant cet homme pour le meurtrier, se jeta sur lui et le mit en pièces sur la place même. » Ainsi se réalisa le songe de Cinna : César l'invitait à souper aux enfers.

Dans les *Mirabilia urbis Romæ*, petit livre peu connu, et qui pourtant, depuis l'an 1300 au moins, a servi de guide aux voyageurs de tous les pays et de toutes les époques, soit sous la forme manuscrite, soit sous la forme imprimée, on lit la légende suivante : Les sénateurs, ne sachant plus de quelle adulation flatter Octave-Auguste, voulurent lui décerner les honneurs divins, et lui élever un temple à l'endroit même où est aujourd'hui la miraculeuse église de Lorette. — Mais la vieille sibylle de Cumes, sortant de son antre infernal, vint trouver Octave-Auguste en son palais. — Elle lui montra les cieux entrouverts, et plus loin, dans un nimbe glorieux, la sainte

Vierge qui tenait dans ses bras l'enfant Jésus, et elle lui dit : « Voici qui est plus fort que toi... Voici qui nous chassera tous. » Et Octave-Auguste, pénétré d'une religieuse frayeur, défendit qu'on posât la première pierre du temple.

Dans ce même petit incunable, nous apprenons ce que les religieux Romains des premiers temps de la république appelaient la *salvatio Romæ* « la protection de Rome. » Tout autour de la plus célèbre et de la plus sacrée des sept collines, autour du mont Capitolin, étaient dressées une série de statues prophétiques dont la tête tournait sur un pivot mobile. A leur cou était attachée une petite sonnette d'argent ou d'un autre métal précieux. — Lorsque quelque danger menaçait la république, et plus tard, lorsqu'une révolte éclatait dans le vaste monde romain, le tintement subit des sonnettes appelait l'attention des prêtres. On avertissait les consuls, et après les cérémonies selon le rite, on faisait la visite des statues, dont toutes les têtes se trouvaient tournées du côté où était le péril, où était le *tumulte*. Plutarque, dans son traité « Du silence des oracles », nous apprend que les sonnettes firent entendre leur dernier et solennel avertissement le jour où les légions de Varus furent détruites dans les forêts germaines.

La veille du jour où Domitien, empereur des Romains, fut assassiné, il en eut le *pressentiment*. On lui avait envoyé des truffes; il les fit garder pour le lendemain en disant : « Si j'y suis. » Puis, se retournant vers ses courtisans, il ajouta que le lendemain la lune serait ensanglantée, qu'il arriverait un grand événement dont on parlerait dans toute la terre. Il se réveille au milieu de la nuit et saute au bas de son lit. Le matin, il va se mettre au bain. Parthenius, le premier officier de sa maison, étant venu lui dire qu'un homme qui avait des choses importantes à lui révéler lui demandait une audience, Domitien sort du bain, entre dans son cabinet et fait retirer tout le monde. Stephanus, son intendant, était l'homme qui demandait à lui parler confidentiellement; il arrive, et tue Domitien, qui en vain appelle du secours.

Si maintenant nous passons à des temps plus rapprochés de nous, voici Lanoue, un capitaine breton, qui depuis longtemps n'avait pas vu sa chère Bretagne, lorsque Henri IV l'envoya combattre contre le duc de Mercœur. Lanoue fut tué à l'escalade d'un château : il avait eu le triste pressentiment de son sort, car en rentrant en Bretagne, il avait dit : « Vous verrez que je ferai comme le lièvre, que je suis venu ici pour mourir au gîte. »

Ce fut par les instances de sa femme, Marie-Félicie des Ursins, proche parente de la reine de France, mère de Louis XIII, Marie de Médicis, que le duc Henri II de Montmorency, décapité à Toulouse le 30 octobre 1632, se trouva entraîné dans le parti de la reine mère et de Gaston d'Orléans. — Dès lors, il eut le pressentiment que sa condescendance aux désirs de sa femme lui serait fatale. — Ce fait est fondé, dit Millot, sur le témoignage d'une fille au service de la duchesse, et que celle-ci aimait beaucoup; cette fille entendit le duc répondre avec émotion à la duchesse qui insistait plus vivement qu'à l'ordinaire : « Vous le voulez, je le ferai pour contenter votre passion, mais souvenez-vous bien qu'il m'en coûtera la vie! » — La duchesse répliqua vivement, et alors le duc reprit : « N'en parlons plus, madame, la chose est résolue : je ne serai pas le dernier qui s'en repentira. »



La duchesse n'ayant pu obtenir la grâce de son mari, et se reprochant sa mort, après lui avoir fait élever un magnifique tombeau, alla finir ses jours au couvent de la Visitation, à Chaillot. Or, il arriva que Louis le Juste, en 1638, se rendit à ce couvent pour assister à la dédicace d'une chapelle qu'il avait fait construire en l'honneur de la

vierge Marie et qu'il avait fait magnifiquement décorer. Au moment où l'archevêque de Gondy, qui officiait, appelait les bénédictions du ciel sur la tête du roi, une voix s'écria : « Non! non! Dieu cessera de le protéger! Il sera inflexible pour celui qui fut impitoyable, et à l'heure de sa mort, il ne lui fera point grâce; l'a-t-il faite au duc de Montmorency? »

Tout le monde se leva; le service fut interrompu, et l'on vit une femme debout, qui, le bras étendu, avait lancé l'anathème; un esprit prophétique l'agitait : c'était la veuve du duc.

Louis XIII, en effet, ouvrit la triste série de ces morts royaux de sa race qui s'éteignirent au milieu de l'abandon de leur famille et de l'indifférence de leurs courtisans et de leurs peuples.

Faut-il raconter la triste légende de la retraite de M. de Rancé à la Trappe? — Il est de tradition qu'il eut le pressentiment pendant un voyage qu'il faisait qu'un grand péril menaçait madame de Montbazon, sa maîtresse : il accourt, brûlant les relais, et la trouve morte. Il voit la tête de celle qu'il avait tant aimée posée sur un marbre et séparée du corps : le cercueil de plomb qui devait la renfermer était trop court.

Brienne, dans ses Mémoires, cite un exemple de pressentiment bien remarquable : « J'avais pris, dit-il, pour descendre la Loire d'Orléans à Nantes, une cabane; je la quittai pour entrer dans celle de M. Paris, premier commis de l'épargne. Arrivé au-dessus d'Ingrandes, M. Fouquet, accompagné de M. de Lyonne, son ami, passa auprès de nous, dans une fort grande cabane à plusieurs rameurs. Je les saluai. Un moment après, passa une autre cabane où étaient MM. Letellier et Colbert; je les saluai aussi, et Paris me dit : « De ces deux cabanes que nous avons vues se suivre avec une émulation telle qu'elles semblent se disputer un prix de course sur la Loire, eh bien! l'une des deux doit faire naufrage en arrivant à Nantes, et ce sera la première. » — Je voulus rassurer Paris, mais cette rencontre le tourmenta jusqu'à Nantes. Le lendemain, nous apprîmes l'arrestation du

malheureux Fouquet, et chacun sait quelle en a été la suite. Ceci se passait le 7 septemble 1661. »

Dans les *Nouvelles à la main sur madame Dubarry*, de M. Cantrel, nous rencontrons l'anecdote suivante, racontée par le maréchal de Soubise : « Il y a dans la basse Bretagne une famille qui est douée d'une prévision bien singulière : chaque membre de cette famille est averti, un mois à l'avance, jour pour jour, heure pour heure, de l'époque de sa mort. Une dame de cette maison vint me voir, il y a plus d'un mois. Nous causions ensemble tranquillement, lorsque tout à coup elle pousse un cri, se lève, veut marcher et tombe évanouie à mes pieds. Ému de cette scène, je sonne, j'appelle mes gens; ils accourent, et ce n'est pas sans peine qu'on parvient à rendre cette dame à la vie. Je l'engage à vouloir bien se reposer. — « Non, me dit-elle en se levant pour partir ; il ne me reste pas le temps d'être malade ; à peine ai-je celui d'arranger mes affaires avant de mourir. » — Surpris de ce langage, je la presse de s'expliquer.

« Vous savez, me dit-elle, la prévision fatale de ma famille. Eh bien, tout à l'heure, lorsque j'étais assise sur ce canapé, je me suis vue dans la glace qui est vis-à-vis. J'étais morte, revêtue d'un suaire, enveloppée d'une draperie noire semée de larmes blanches; un cercueil était près de moi; je me hâte de partir, pour faire mes dernières dispositions. Vous ne me reverrez plus; adieu ! »

Je laissai aller la dame, sans ajouter foi à ses paroles. — Ce matin, j'ai reçu de son fils la nouvelle de sa mort. »

— Quand le pape Clément XIV signa, le 21 juillet 1773, la fameuse bulle « *Dominus ac redemptor* » qui supprimait l'ordre des Jésuites, il ne s'aveuglait pas sur les suites de cet acte ; il disait, quelques jours après : « Je l'ai signée, je le ferais encore si j'avais à le faire, mais je sais qu'il m'en coûtera la vie. » — Il mourut l'année suivante.

A peu près dans le même temps, un jeune abbé part à pied de son village, près d'Avignon, emportant dans son sac un peu plus que Bias n'avait : deux chemises, un bré



Clément XIV.

viaire, quelques mouchoirs et un peu d'argent; c'est vers Paris qu'il dirige ses pas, pour tenter la fortune, fier de ses vingt et un ans, fort de son bon estomac et de sa confiance en lui-même. Chemin faisant, il est rencontré par un jeune homme pâle, maigre, ayant un paquet attaché au bout d'un bâton.

Ce jeune homme, obéissant à une voix semblable à celle qui faisait marcher l'abbé, se rendait aussi à Paris dans le même but. Après quelques lieues faites de conserve, la confiance s'établit entre eux.



Le jeune abbé.

« Je ne veux, dit le jeune homme, car je suis modeste, que faire l'autopsie de la première princesse de la famille royale qui mourra. — Monsieur est donc médecin ou chirurgien? — Monsieur, je suis docteur. — Eh bien, moi, monsieur, je ne voudrais que faire l'oraison funèbre de la princesse que vous scalperez. — Ah! monsieur, dit le jeune homme en s'inclinant, vous êtes ecclésiastique. »

Ils avaient tous deux la conviction que, par leur talent, ils arriveraient à la fortune. — « Pour attraper la fortune, disait l'abbé, il faut courir, et j'ai de bonnes jambes. — Et moi, disait l'autre, je cours mal, mais je vais toujours. »

Ils s'unirent, firent chambre commune dans la rue Serpente, et n'attendirent pas longtemps la réalisation de leurs projets. La princesse Sophie, fille du Dauphin et de la Dauphine, mourut : le médecin l'embauma, et l'abbé fit son oraison funèbre. Le médecin était *Portal*, qui mourut premier médecin du roi Louis XVIII, et l'abbé était l'abbé Maury, qui devint cardinal et mourut archevêque de Paris.

Sortons un peu de notre sujet pour dire un trait de ce médecin Portal, qui perfectionna la réclame avant que le nom et la chose elle-même fussent inventés. Alors qu'il n'avait pas de pain tous les jours, et qu'il dînait souvent, comme eût dit Murger, à l'hôtel de la Belle Etoile, il avait loué un valet auquel il avait fait faire une magnifique livrée. Et tous les soirs il l'envoyait frapper à la porte des plus riches hôtels en demandant : « N'avez-vous pas vu M. le docteur Portal? — M. le docteur Portal n'est-il pas ici? — Le carrosse de madame d'Aiguillon l'attend. — Les officiers de M. le maréchal de Richelieu le réclament pour leur maître qui est fortement incommodé. » — Et tout le monde s'enquérait, le suisse comme l'intendant, les laquais comme les maîtres, de ce docteur Portal auquel son valet prêtait autant de malades que le chat botté attribuait de châteaux et d'arpents de terre au marquis de Carabas. — On dit même que quelquefois, mécontent du zèle de son Lafleur, il lui montrait lui-même comment il fallait s'y prendre.

Au moment où Portal venait à Paris *en sabots*, comme ont dit depuis les bourgeois de 1830, Voltaire obtenait du conseil de cassation la révision du procès Calas. A cette grande nouvelle, son cœur était inondé de joie. Ce n'était pas seulement la cause de Calas, c'était celle du genre humain tout entier qui venait de triompher. Alors l'avenir se dévoile devant lui, et il prophétise : « Il se fera, écrit-il, un jour une grande révolution. Un homme de mon âge ne la verra pas; mais il mourra dans l'espérance que les hommes seront plus éclairés et plus doux. »

Hélas! son espérance devait avoir un baptême sanglant.

En feuilletant les « Souvenirs et mémoires de Pierre Lombard de Langres », dont M. Feuillet de Conches fait mention dans ses beaux livres de la *Correspondance de Louis XVI et de Marie-Antoinette*, et dans *la Vie de madame Elisabeth*, nous avons rencontré les lignes suivantes sur des pressentiments qui furent réalisés.

« Anciens et modernes, dit-il, vieux ou jeunes, nous y croyons tous un peu plus, un peu moins : tel qui s'en défend ne dit pas tout ce qu'il a dans l'âme. »

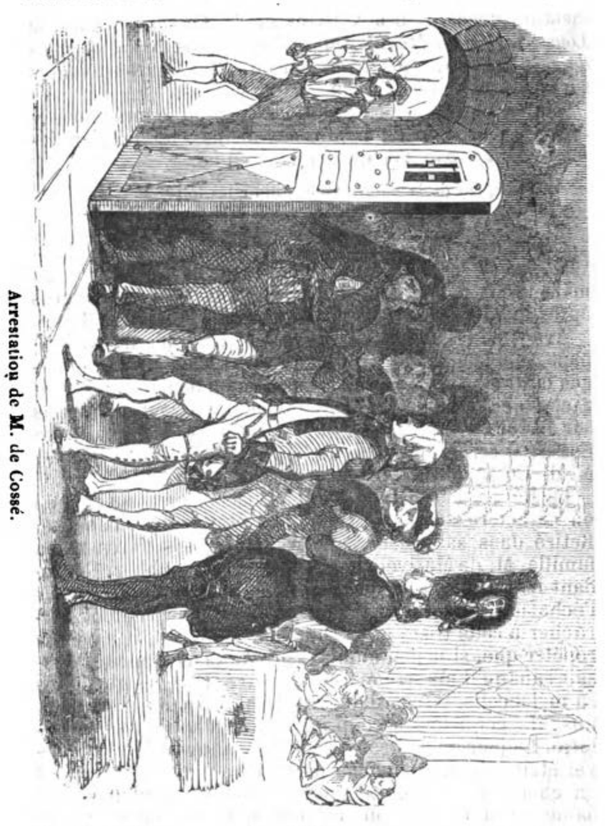
Qui peut de la nature approfondir les lois?
Un songe est un menteur qui dit vrai quelquefois.

Le fait cité par Lombard est relatif au baron de Marivet, écuyer de l'une des filles de Louis XV, tante du malheureux Louis XVI : il était venu habiter Langres après le départ de Mesdames qui avaient émigré à Rome.

Avant de les suivre, M. de Cossé, petit-fils de M. Piepape, ancien conseiller d'Etat, avait écrit, de la campagne où il était, à M. de Marivet pour lui demander conseil à ce sujet. Celui-ci lui avait répondu que, s'il n'était pas sur le retour de l'âge et qu'il n'eût que celui de M. de Cossé, il serait déjà passé à l'étranger. D'après cet avis, M. de Cossé quitta la France.

La Révolution marcha à grands pas et prit tout à coup un caractère sanglant; l'échafaud était en permanence. Retiré dans sa maison avec ses fleurs, ses livres et sa famille, M. de Marivet cherchait à se faire oublier. Cependant il était travaillé du *pressentiment* qu'il mourrait sur l'échafaud. En vain sa femme et ses amis voulaient l'arracher à cette triste préoccupation. Pourtant, il aimait à répéter que, si le jour anniversaire de sa naissance se passait sans qu'il fût arrêté, il serait sauvé. Une fois que, dans sa mélancolie, il regardait son enfant à peine âgé de deux ans, il s'écria tout à coup qu'il ne le verrait pas en culotte. Le jour anniversaire de la naissance de M. de Marivet était arrivé. Sa femme lui prépara une petite fête, et on choisit pour la lui donner le moment du souper. Madame de Marivet, pour le surprendre agréablement, et pour faire mentir son pressentiment après le dessert,

rentre avec son fils habillé en matelot; elle le met dans



Arrestation de M. de Cossé.

les bras de son mari qu'elle embrasse en lui disant

« Tu vois ton fils en culotte, et le jour de ta naissance est passé. Oui, répondit M. de Marivet, mais minuit n'est pas sonné. »

» Ces paroles glacent d'effroi ses amis; on porte les yeux sur la pendule, et l'on voit l'aiguille qui marchait lentement, silencieusement; elle touchait à minuit, quand le bruit du marteau fait retentir la porte de la maison, et vient frapper au cœur de tous ces amis réunis autour du foyer. M. de Marivet pâlit, et tout ce qui l'entoure est glacé d'effroi; on ouvre : c'est un envoyé du comité révolutionnaire qui s'empare de lui.

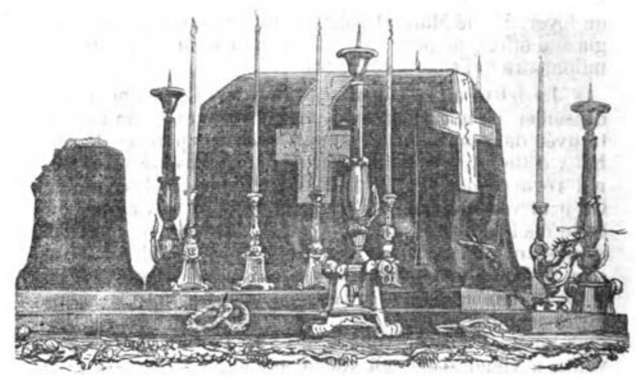
» La lettre qu'il avait écrite à M. de Cossé, pour lui conseiller d'émigrer, n'avait pas été détruite; on l'avait trouvée dans un seau de faïence avec des papiers de rebut : cette lettre fut son arrêt de mort. Envoyé au tribunal révolutionnaire, M. de Marivet périt sur l'échafaud. On peut voir son nom figurer dans la liste des victimes de cette malheureuse époque, dont M. Campardon a fait un supplément à son livre si curieux et si rempli de faits « *le Tribunal révolutionnaire* ». L'origine de sa terreur avait huit mois de date : le 22 novembre 1793, sa mère lui était apparue dans un songe, et lui avait dit : « Depuis longtemps je ne vous ai pas vu, mon fils; préparez-vous, je viendrai bientôt vous chercher. »

Mozart, en 1794, avait entrepris, à la demande d'un inconnu, son magnifique *Requiem*. Un jour qu'il s'entretenait avec sa femme, il lui avoua que c'était pour lui-même qu'il travaillait. Sa femme, désolée qu'on ne pût le détourner d'une aussi funeste impression, parvint à lui soustraire sa partition. Il parut pendant quelque temps se remettre un peu, alors sa partition lui fut rendue : il s'en réjouit, mais retomba bientôt dans sa mélancolie. — Le jour même de sa mort, il se fit apporter son *Requiem* sur son lit : « N'avais-je pas raison, s'écria-t-il, quand j'assurais que c'était pour moi que je composais ce *Requiem?* » Et des larmes s'échappèrent de ses yeux. Ce fut le dernier adieu qu'il fit à son art.

En effet, ce *Requiem* fut exécuté, pour la première

fois, lors de la cérémonie funèbre qui eut lieu le jour de son inhumation.

Brune, en l'an V (1797), n'étant encore que général, ordonna, à Padoue, la célébration d'une fête nationale, pour imiter le général Masséna, qui en donnait une de même nature à Milan. On y but, on y exécuta plusieurs cantates ou pièces de vers.



La cérémonie funèbre.

Brune, homme de beaucoup d'esprit, crut devoir invoquer sa muse, comme on disait alors, et il improvisa le couplet suivant sur « Je suis né natif de Ferrare » un des airs de *Tarare*, cette erreur dramatique de notre grand Beaumarchais :

« On se met deux contre un homme,
» On le terrasse, on vous l'assomme,
» Disant : Nous n'aimons pas le sang!
» Ce sont là les honnêtes gens.
» Animés d'une ardeur guerrière,
» Ils vous traînent dans la *rivière*
» Et s'en reviennent triomphants.
» Ce sont là les honnêtes gens. »

Si la rime de *sang* avec *gens* n'est pas riche, elle est du moins d'un homme qui en prend à son aise, et qui courtise la poésie comme il montait à l'assaut d'une place forte. — Mais il ne s'agit point ici de critique poétique, et nous ne chercherons dans ce couplet que l'inspiration d'un pressentiment vraiment extraordinaire. Or, chacun sait comment le maréchal Brune a été assassiné en 1815, c'est-à-dire dix-huit années après l'anecdote que nous rappelons. Brune était alors bien éloigné de croire qu'il prophétisait. En effet, après avoir été tué à Avignon, à l'hôtel du Palais-Royal, d'un coup de pistolet tiré par un nommé Fargue, moulinier, rue de la Calade, et qui était poussé par quelques gens de parti, il fut jeté dans le Rhône.

Voici un fait raconté par Albert Mansfeld, dans son *Histoire de Napoléon III* : — « Après le désastre de Leipzig, Napoléon (c'est un témoin oculaire qui le raconte), voulant faire ses adieux à la reine Hortense, lui dépêchait un courrier : tout à coup la porte s'ouvre, et un enfant âgé d'environ sept ans entre précipitamment dans la salle, le visage tout décomposé. — « Qu'y a-t-il, Louis, lui demanda Napoléon avec bonté, et pourquoi ces pleurs? — Hélas! Sire, répond l'enfant, qui n'était autre que le prince Louis Napoléon, ma gouvernante m'a dit que vous allez partir pour la guerre; ne partez pas! ne partez pas! — Et pourquoi, mon ami? dit l'Empereur de sa voix la plus caressante, ce n'est pas la première fois que je pars pour la guerre; ne crains rien, je serai bientôt de retour. — Hélas! cher oncle, s'écrie l'enfant avec un nouveau soupir, vos ennemis vous tueront, je veux vous accompagner et marcher contre eux avec des canons. » L'Empereur pressa l'enfant contre sa poitrine, puis appelant à haute voix Hortense, il lui dit : « Emmenez mon neveu, et défendez à sa gouvernante d'exciter encore davantage ses sentiments. » Il caressa le prince de nouveau. Ensuite, ajoute le témoin oculaire de cette scène, voyant mon émotion, il m'invita à embrasser aussi le prince en me disant : « Il a un bon cœur et une belle âme; cet enfant sera peut-être un jour l'espoir de ma race. »

Ainsi Napoléon Ier avait comme l'intuition de l'avenir, et il léguait à son neveu et à son héritier la grande mission que Dieu ne lui permit pas d'accomplir tout entière. Et le prince eut conscience de cette tâche que son oncle lui réservait. En étudiant les lois qui président aux destinées humaines, en cherchant à y découvrir les plans que Dieu réalise dans l'humanité, il devait nécessairement se demander si la Providence laisserait inachevé le grand œuvre de Napoléon. Il ne peut le croire, et après avoir jeté un coup d'œil autour de lui, il rentre de nouveau en lui-même pour se demander avec terreur si peut-être Dieu ne l'aurait point élu pour devenir entre ses mains un instrument de miséricorde pour les peuples. C'est de là que lui est venue cette foi vive qui depuis ne l'a jamais quitté. Un profond sentiment religieux envahit son âme, et lui donne le courage nécessaire pour regarder en face et avec calme les obstacles qu'il lui fallait vaincre, les événements qu'il avait à diriger, la situation enfin dont il devait se rendre maître.

Voici d'ailleurs, à ce sujet, quelques lignes extraites de l'*Histoire du second Empire* de M. Taxile Delord : « Il paraît aussi que, seul de toute sa famille, l'Empereur actuel croyait, avec raison du reste, à l'avenir de sa dynastie. M. Sarrans jeune a raconté qu'il lui est arrivé plus d'une fois de se trouver dans le cabinet de Joseph Bonaparte à Londres, au moment où M. Louis Bonaparte se présentait chez son oncle. Se levant alors pour prendre congé, il était instamment prié de rester par le maître de la maison, afin de lui épargner un tête-à-tête que les chimères dont l'esprit du nouveau visiteur était plein rendaient très-fatigant, disait-il, et très-ennuyeux. »

Mais de la France passons à la Prusse. Le prince Henri de Prusse était un violoniste de premier ordre. En 1806, quelques jours avant le combat de Saalfeld, le prince se trouvait dans une campagne avec madame de Lichteneau et Dusseck. Il joua du violon mieux que jamais. Comme Dusseck lui faisait compliment, il répondit : « Triste succès ! pénible compensation du sort qui m'attend ! » En effet, dans la même semaine, il fut tué comme un simple

hussard en faisant une charge. Son corps fut jeté dans une pauvre chapelle abandonnée, dépourvu de ses vêtements et horriblement mutilé.

Quelques jours avant sa mort, le général Corbineau causait avec Mademoiselle Avril, qui le félicitait de ce que l'Empereur Napoléon Ier avait comblé tous ses vœux en le nommant général de brigade. « Je suis heureux, dit-il, d'avoir mérité les éloges de l'Empereur, oui! je veux mériter cette faveur! » Puis, se reprenant avec enthousiasme et énergie : « Vous apprendrez bientôt que j'aurai fait une action d'éclat, mais que je me serai fait tuer. » Trois jours après Napoléon écrivait à l'Impératrice Joséphine, comme on peut s'en assurer en feuilletant le recueil de sa correspondance que publie l'éditeur H. Plon : « J'ai perdu le général Corbineau, que j'estimais beaucoup; il s'est couvert de gloire. »

Lorsque le maréchal Lannes prit congé de l'Impératrice Joséphine pour passer à l'armée d'Allemagne, il avait l'air si triste, si abattu, que la bonne Joséphine en fut frappée et lui en fit l'observation. « Cela est vrai, dit le maréchal, j'éprouve pour la première fois un sentiment pénible dont je ne puis me rendre compte; jamais il ne m'en a tant coûté pour me séparer de ma famille. » Huit jours après le maréchal Lannes, duc de Montebello, tombait à Essling, « enseveli, comme Turenne, dans son triomphe ».

Faut-il rappeler les incendies, les deuils, les étouffements qui eurent lieu lors du mariage de Louis XVI et de Marie-Antoinette, lors de celui de Napoléon et de Marie-Louise, lors des fêtes qui célébrèrent la prise d'Alger sous Charles X? Il n'est personne qui n'en tirât de fâcheux pronostics. Plus tard les mêmes catastrophes se renouvelaient aux noces du prince d'Orléans et de la princesse Hélène-Élisabeth de Mecklembourg Schwerin. Et cinq années après qu'arrivait-il? Les chevaux du duc d'Orléans prenaient le mors aux dents, sans qu'on en ait jamais pu trouver la cause apparente, sur la sinistre route de la Révolte; il crut pouvoir échapper au danger



Mort de Turenne.

en s'élançant à terre, et hâta, par cette imprudence, la catastrophe qu'il voulait éviter. Avant de partir de Neuilly, il disait à son cocher : « Nous essayerons aujourd'hui le frein mécanique de M. Rebour : la duchesse a peur. » Malheureusement, l'ordre du prince fut oublié, et la duchesse d'Orléans fut veuve.

Que dirons-nous du jeune Roi de Rome, ce favori des souvenirs du peuple? « Lorsqu'on voulut faire entrer, dit M. de Beausset, le jeune et bel enfant dans la voiture où se trouvaient l'Impératrice sa mère et Mesdames de Montesquiou, de Montebello et de Castiglione, il opposa la plus grande résistance et se mit à pleurer, en disant qu'il ne voulait pas sortir du palais. On fut obligé de le porter malgré lui; tant il est vrai que l'instinct du jeune prince parla encore plus et d'une tout autre manière que la prudence des ministres et des conseillers du trône. »

Et pour clore ces derniers récits du cycle napoléonien, lorsque le grand Empereur quitta les Tuileries, en 1814, pour faire son admirable campagne de France, et pour défendre ses aigles contre l'effort de l'Europe coalisée, il partit le cœur serré par les plus tristes *pressentiments*. Prévoyant déjà dans cet instant décisif des trahisons et des perfidies, il avait résolu de s'assurer de celui-là même qui fut l'âme du complot qui l'a renversé. Il n'en fut empêché que par les représentations, et l'on pourrait même dire l'offre de garantie personnelle de quelques ministres. L'Empereur leur céda, mais tout en exprimant la crainte qu'il avait qu'eux et lui-même n'eussent à s'en repentir. Ce qui est arrivé : à Sainte-Hélène, la conversation étant tombée sur la possibilité de se retrouver tous en France, Napoléon dit, avec une impression difficile à décrire, à ceux qui l'entouraient : « Vous autres, vous la reverrez; moi, je ne la reverrai pas. »

Casimir Périer, le grand orateur, acceptant le portefeuille du ministère de l'intérieur, eut le *pressentiment* de sa fin prochaine, et il s'écria avec douleur : « J'accepte cette haute mission, mais c'est mon arrêt de mort. Si je reste plus d'une année, je finirai à mon poste. » En effet, il y est mort.

La fille de Garcia, Maria, la fameuse cantatrice que le monde entier a connue sous le nom de la Malibran, celle qui, suivant l'expression de Musset « chantait avec son âme, alors que sa rivale, la Pasta, ne s'occupait que de bien porter sa lyre », eut un *pressentiment* de sa fin prématurée. Elle était persuadée qu'elle ne ferait qu'un court passage sur cette terre; et, quand on la voyait, dédaigneuse de l'avenir, jeter à vingt ans un regard rétrospectif sur les joies et les goûts de son enfance, elle répondait à ceux qui lui commandaient l'espérance : « Je veux conserver les impressions de mon enfance; dès qu'elles me quitteront, la vie aussi m'aura abandonnée. »

« Des personnes qui voyaient souvent la duchesse de Bourbon, dit Mademoiselle Lehèvre, ont raconté que la plupart de ses prévisions ont été accomplies. Elle était convaincue qu'une mort subite la saisirait, et qu'elle mourrait, dans une église, au pied de la croix; et ce fut le jour de la translation des reliques de sainte Geneviève dans l'église de ce nom, aujourd'hui le *Panthéon*, qu'elle mourut en 1824.

» Madame de Rumigny, épouse de l'ambassadeur du roi des Français près de celui des Belges, a eu le *pressentiment* de sa mort. Etant à Bruxelles, en 1842, avec ses trois filles, elle eut le chagrin de les voir, toutes les trois, prises de la rougeole, et malgré les représentations qui lui furent faites, elle voulut les soigner. Cependant elle était convaincue et répétait sans cesse que, si elle contractait elle-même cette maladie, elle y succomberait le cinquième jour, comme elle y avait vu succomber une de ses sœurs. Elle fut bientôt atteinte de la rougeole. Le cinquième jour, une congestion cérébrale se déclara vers le milieu de la journée. Quelqu'un lui ayant fait remarquer que cette journée, qu'elle redoutait tant, était à moitié terminée : « Ah! répondit-elle, le jour n'est pas fini. » Elle mourut le soir même. »

Un soir de septembre 1854, le maréchal Saint-Arnauld, accompagné de lord Raglan et d'un aide de camp, contemplait d'une hauteur le vaste panorama de Sébastopol; puis, expliquant au chef anglais que la ville, située des

deux côtés d'un golfe qui, après avoir traversé la ville et



Elle mourut le soir même.

formé le port, continue à s'enfoncer assez loin dans l'intérieur des terres, ne pouvait être investie complétement,

il disait mélancoliquement : « C'est à peine si j'aurai le temps de faire les approches de la place; je n'aurai pas la gloire de la réduire, mais le *bougre* qui la prendra n'est pas parmi tous ceux-ci. » En effet, il mourait le 29 septembre, et le général Pellissier n'était pas arrivé.

Enfin, dans le courant même de l'année qui vient de s'écouler, le dernier héritier mâle d'un des plus beaux et des plus vieux noms de France, le prince Henri de Beauveau, tombait mortellement frappé au bas de l'escalier du Jockey-Club; un mouvement trop brusque, en descendant de voiture, faisait partir la détente d'un revolver qu'il portait dans sa poche. Or, le matin du même jour que se passait-il à Saint-Ouen, où le prince avait sa résidence? Son chien favori, un beau lévrier d'Écosse dont la race est perdue, voulait empêcher son maître de sortir. Il se jetait dans ses jambes, gambadait autour de lui, mordait son habit. Son maître avait beau le frapper, il revenait toujours, hurlant, pleurant à faire froid dans les moelles, comme on disait autrefois. — Enfin le prince partit, pour ne plus rentrer. — Et toute la journée, et toute la nuit, le chien, dans son chenil, au dire des serviteurs, « aboya à la mort ».

Voilà, certes, toute une série de faits authentiques, que nous ne cherchons pas à expliquer, et dont pourtant la réalité ne saurait être niée. C'est aussi vainement qu'on voudrait trouver par quel mouvement instinctif a pu être poussée la jeune Anglaise dont plusieurs journaux ont raconté l'aventure extraordinaire. Elle aimait passionnément un jeune marin; elle partit de Londres pour aller le trouver en Amérique. Seule, sans guide, elle se hasarda dans les déserts encore inexplorés de cette vaste contrée, arriva dans l'endroit où il se trouvait, et assez à temps pour lui sauver la vie. Etait-ce là un *pressentiment* ou bien l'effet d'une *seconde vue?*

Le pressentiment a beaucoup d'analogie avec cette faculté dont les Écossais se vantent d'être doués plus particulièrement qu'aucun autre peuple. Suivant eux, il existe au fond de notre âme une sorte d'instinct spirituel qui nous donne, quand nous prêtons attention à sa voix, une

connaissance secrète des événements dont les péripéties doivent se développer plus tard. C'est ce qu'ils appellent le don de seconde vue, et ils ne résistent jamais au besoin d'y croire. Walter Scott a fait un usage fréquent de ce moyen d'intérêt dans ses romans nationaux.

Les hommes qui en sont doués, disent les highlanders, ont une prescience qui leur permet de lire dans les cœurs : leurs regards sont révélateurs. C'est surtout quand il leur faut pénétrer dans l'âme des fourbes et des méchants que cette puissance mystérieuse acquiert une étrange énergie. Nous extrayons des *Souvenirs de Mademoiselle Lelièvre* que nous avons déjà cités, quelques pages curieuses à ce sujet. Mademoiselle Lelièvre fut l'élève favorisée de la grande Mademoiselle Lenormand.

« Je vais citer une circonstance où j'ai donné une preuve de seconde vue qui a pu flatter mon amour-propre. Une jeune et jolie dame était venue me consulter : je lui avais dit qu'un long voyage qu'elle projetait allait être retardé par un vol qu'on lui faisait au moment même où je lui parlais. Elle me répondit que je me trompais, qu'elle partait dans une heure, et que les chevaux de poste étaient déjà commandés. — « Vous ne partirez pas. » fut ma seule réponse.

» Rentrée à son hôtel, cette dame se mit aussitôt à ouvrir ses malles, ses cartons et le secrétaire dans lequel elle avait déposé son argent. Rien n'était dérangé, tout était dans le même état où elle l'avait laissé. Elle avait un coffret dont la clef ne la quittait jamais : il était fermé. Ma prédiction ne s'était donc pas réalisée. Du moins, telle était sa conviction, et déjà elle en riait sous cape, lorsqu'une de ses amies arrive à qui elle raconte ce que je lui avais dit. Son amie lui répond gravement : « Si Mademoiselle Lelièvre a annoncé un vol, vous êtes volée; cherchez mieux, et vous en aurez la preuve. » Machinalement, la jeune dame ouvre son coffret, et aussitôt jette un cri. « Ah! mon Dieu, dit-elle, oui, je suis volée. J'avais enfermé ici six billets de banque de mille francs chacun : ils ont disparu. »

» Bientôt son appartement est rempli de monde : on

fait venir le commissaire. La dame répète ma prédiction,



Son appartement est rempli de monde.

en ajoutant qu'elle est cause de l'inspection qu'elle a faite de son coffret; qu'elle est heureuse dans son malheur d'être venue me consulter, parce qu'autrement elle serait partie sans argent pour son voyage.

» On m'envoie chercher, afin que je dise quel est l'auteur du vol.

» On soupçonnait fort une jeune femme de chambre. A mon arrivée il se fait un grand silence : tous les yeux se fixent sur les miens, toutes les oreilles sont attentives; il semblait qu'on attendait de moi une révélation, que j'allais prononcer un oracle. Ce silence, cette attention, ce degré de croyance en mes jugements me causèrent une impression difficile à définir. J'éprouvai une agitation fébrile; je fus comme illuminée. Alors je promène un regard scrutateur sur toutes les personnes qui m'environnent; aucune n'y échappe; je saisis convulsivement les mains de la jeune fille. En vain je cherche à y lire! J'en suis involontairement détournée par la vue d'un homme qu'en entrant j'avais aperçu dans l'embrasure d'une croisée, et une voix intérieure me disait : « C'est lui. » Mon regard ne pouvait s'en détacher, il fouillait jusque dans les replis de son âme. Il s'en aperçoit, se trouble, pâlit et rougit tour à tour; et, alors que je n'avais pas encore parlé, il s'avance vers moi, comme si je l'avais accusé, et dit d'une voix tremblante : « C'est facile de croire à des morceaux de carte, de croire à une pareille science! » Je lui réponds : « Eh bien, monsieur, croyez-y, car j'annonce que ce n'est point une femme qui a volé, mais bien un homme, et que cette jeune fille est innocente! » Et je dis cela avec le ton d'une inspirée.

» A peine avais-je laissé échapper ces mots que la jeune fille s'évanouit. Cependant, quoique son état inquiétant eût dû faire diversion, on ne me quittait pas, et l'on insistait pour me faire désigner le voleur. « Ce n'est point à moi de le dénoncer, dis-je, il suffit que j'ajoute qu'il est riche, que le vol dont il s'est rendu coupable ne pourra être prouvé en justice, mais qu'il lui portera malheur : cherchez à présent. »

Puis m'adressant à la jeune dame volée : Vous le

voyez, madame, vous ne pouvez plus partir... » Et je



La jeune fille s'évanouit.

m'élançai dans la voiture qui m'avait amenée, heureuse d'avoir pu sauver une innocente et démasquer un fripon

qu'on croyait honnête homme. N'est-ce point là un effet de la seconde vue? »

La seconde vue a été définie par saint Martin, qui en était doué, comme une faculté surnaturelle d'émigration de l'âme qui se transporte là où elle veut, qui voit et qui entend à distance, ou, bien souvent encore, qui, par une volonté ferme sur les objets, les amène, pour ainsi dire, à la portée de sa vue pour les voir et les interroger.

Parmi des souvenirs plus ou moins apocryphes du prince de Talleyrand, qui ont vu le jour aux environs de 1830, en attendant ces fameux mémoires qui sont encore sous dix serrures, comme dit Horace, nous trouvons la narration suivante, et nous y voyons que dans une seule occasion et pour un moment seulement il fut doué de cette puissance inconnue et indéfinissable, mais qu'elle lui sauva la vie.

« J'étais, dit-il, en Amérique, échappé de la France, avec mon ami Beaumetz. Arrivés ensemble à New-York, ayant toujours vécu dans la plus parfaite harmonie, nous étions intimement liés et nous habitions le même logement. Résolus de chercher à augmenter, par quelque spéculation, le peu de finances qui nous restait, nous venions de fréter un petit navire pour les Indes orientales. Tout était prêt pour notre départ; nous n'attendions plus que le premier bon vent et l'avertissement du capitaine pour nous rendre à bord et mettre à la voile. Cet état d'attente parut irriter le caractère du pauvre Beaumetz; il semblait n'avoir aucun repos; à tous moments il allait au port, et il en revenait avec une précipitation qui excitait ma surprise, car je l'avais toujours vu calme. Un jour il rentra dans un état d'excitation véritable. J'écrivais des lettres pour l'Europe. « A quoi bon perdre du temps? dit-il. Venez plutôt faire un tour de promenade dans la batterie. » Le temps était beau, et je me laissai persuader. Beaumetz s'empara de mon bras, et m'entraînait pour ainsi dire, en marchant comme un homme pressé d'arriver : il doubla encore le pas, parlant vite et haut. Tout à coup il cessa ses discours incohérents. Je dégageai mon bras de l'étreinte où il le tenait. Je me plaçai immobile devant lui,

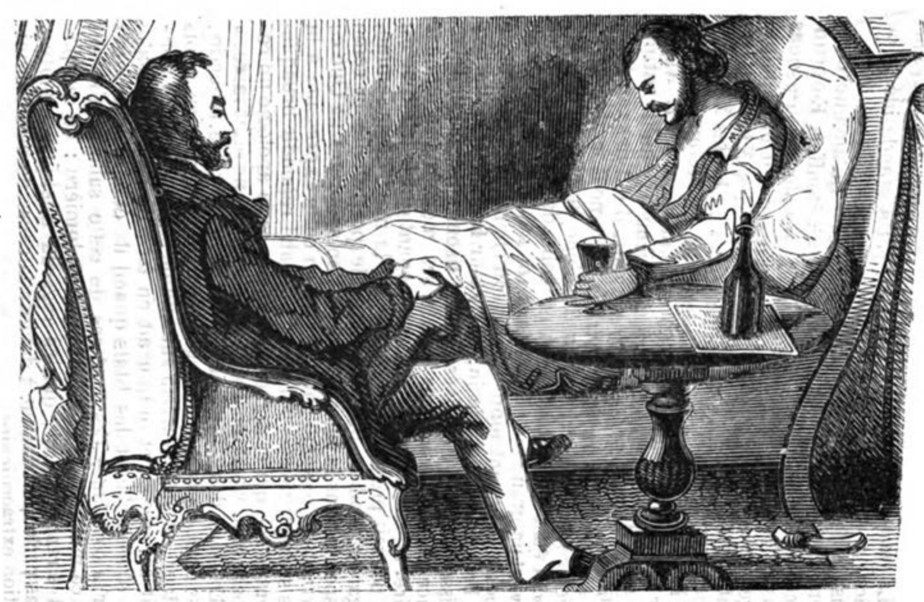
je l'arrêtai dans sa marche précipitée et le regardai en face fixement : « Beaumetz, m'écriai-je, vous avez l'intention de m'assassiner; vous voulez me précipiter de cette hauteur dans la mer. Osez le nier, monstre! »

Le maniaque fixa sur moi des yeux hagards : je me mis en garde contre tout mouvement de sa part : il balbutia quelques paroles sans suite; mais je lui barrai le passage en étendant mes deux bras. Beaumetz regarda à droite et à gauche, laissa tomber sa tête sur son épaule et fondit en larmes. « C'est vrai, mon ami, la pensée m'en a tourmenté le jour et la nuit, comme une flamme de feu de l'enfer. C'est pour cela que je vous ai amené ici. Voyez : vous n'êtes plus qu'à un pas du bord de l'abîme; un instant encore, et vous étiez précipité! »

» Le démon avait quitté le pauvre Beaumetz; son œil était redevenu calme, une écume blanche couvrait ses lèvres; il se laissa reconduire à notre logement sans prononcer un mot. Quelques jours de repos et de silence, une saignée et l'abstinence le rétablirent complétement, et ce qui est plus extraordinaire, c'est que jamais nous ne rappelâmes entre nous les circonstances de ce triste événement. »

Pendant que le prince veillait au chevet du lit de Beaumetz, avec cette fraternité intéressée qui est le fond de l'âme des exilés, il reçut des lettres de France lui annonçant la révocation du décret qui l'avait forcé de s'exiler en Amérique, ce qui le fit renoncer au voyage des Indes orientales. Beaumetz partit seul; depuis lors on n'a jamais eu de ses nouvelles, ni du bâtiment qu'il avait frété de moitié avec le prince de Talleyrand.

Il y a enfin des individus qui ont des *visions* : c'est là, je crois, les plus hauts degrés de cette échelle que Jacob entrevit dans ses rêves, et qui lui semblait réunir la terre aux cieux. Le pressentiment est, pour ainsi dire, du domaine de toutes les âmes; la seconde vue est déjà un privilége : mais les âmes *blanches* seules, comme dit Swedenborg, ont droit à la vision consolatrice et extatique. Il fait toutefois une exception pour les âmes qu'on pourrait appeler *noires*, afin de continuer sa classification.



Le prince veillait au chevet.

La vision serait alors pour ces âmes noires une personnification terrible, accablante, de cette grande idée que tous les philosophes appellent le remords, de ce sentiment toujours vivant d'éternelle justice qu'aucune conscience humaine ne parviendra jamais à étouffer. Empruntons au pays de Swedenborg une de ses plus pittoresques légendes, dont M. Mérimée a fait un si beau et si palpitant récit. Il s'agit de la vision de Charles XI, dont un procès-verbal fut dressé en bonne forme. Charles XI, père de l'aventureux Charles XII, le héros de Voltaire, monta sur le trône de Suède en 1660 et mourut en 1697. Après la mort de sa femme, Ulrique-Eléonore, qu'il estima toujours, mais qu'il maltraita souvent, il eut des remords, et son imagination était parfois fortement agitée. Or, voici ce qui lui arriva à la fin d'une soirée d'automne.

« Il était en pantoufles et en robe de chambre, assis devant un grand feu allumé dans son cabinet, au palais de Stockholm, ayant auprès de lui son chambellan, le comte de Brahé, et son médecin, le docteur Baumgarten; la tête baissée et les yeux fixés sur ses tisons, il gardait le silence et paraissait dans un de ses moments d'humeur noire. Le comte de Brahé, soupçonnant que la tristesse du roi pouvait provenir des regrets de la mort de sa femme, regarda pendant quelque temps le portrait de la reine suspendu dans le cabinet, puis dit en soupirant : « Que ce portrait est ressemblant! Voilà bien cette expression à la fois si majestueuse et si douce! — Bah! répondit brusquement le roi, qui crut apercevoir dans cette apologie un reproche indirect : ce portrait est flatté, la reine était laide. »

Et, sans doute fâché intérieurement de cette repartie, il se leva, parcourut son cabinet, dont il fit plusieurs fois le tour, et enfin s'arrêta sur une de ses fenêtres qui donnait sur la cour et se trouvait en face de la grande salle où s'assemblaient les Etats quand ils étaient convoqués par la couronne. Les fenêtres de cette salle semblaient en ce moment éclairées d'une vive lumière : ce qui parut étrange au roi, qui les regarda quelques minutes, sans parler, cherchant à deviner la cause de cette illumination extraordinaire.

Cependant le comte de Brahé, l'apercevant aussi et en étant également étonné, se disposait à sonner pour appeler un page et l'envoyer aux informations, quand le roi lui retint la main et dit : « Je veux aller moi-même dans cette salle. » Et une terreur religieuse semblait l'émouvoir. Pourtant il sortit d'un pas ferme; le chambellan et le médecin le suivirent, tenant chacun une bougie allumée.

Le concierge était déjà couché; le docteur Baumgarten alla le réveiller, et lui ordonna, de la part du roi, d'ouvrir sur-le-champ la porte de la salle des Etats. La surprise de cet homme fut grande à cet ordre inattendu; il s'habilla à la hâte, prit ses clefs et joignit le roi. D'abord il ouvrit les portes d'une galerie qui servait de dégagement à la salle des Etats. Le roi entra : mais, quel fut son étonnement en voyant les murs entièrement tendus de noir! « Qui a donné l'ordre de tendre ainsi cette galerie? » demanda-t-il d'un ton colère. « Sire, personne, que je sache, répondit le concierge tout troublé; n'allez pas plus loin, il y a de la sorcellerie là dedans; on dit qu'à cette heure, toutes les nuits, la reine, depuis sa mort, revient se promener dans cette galerie. » — « Arrêtez, Sire, s'écriait le comte de son côté; n'entendez-vous pas le bruit qui part de la salle des Etats? » « Sire, disait Baumgarten, permettez du moins que j'aille chercher une vingtaine de vos trabans. — Entrons, dit le roi d'une voix ferme, et toi, concierge, ouvre vite cette porte. »

Le concierge tremblait tellement que sa clef battait la serrure, sans qu'il pût parvenir à la faire entrer; le roi la lui arracha des mains, et avant qu'on eût pu l'empêcher, il avait ouvert la porte et était entré dans la salle; elle était éclairée par un nombre infini de flambeaux. Une tenture noire, des drapeaux étrangers, trophées des soldats de Gustave-Adolphe, étaient disposés en ordre le long des murailles. On distinguait au milieu des bannières suédoises, mais elles étaient couvertes de crêpes funèbres. Les quatre ordres de l'Etat, la noblesse, le clergé, les bourgeois et les paysans, siégeaient, chacun à son rang; tous étaient habillés de noir. Sur le trône élevé où

le roi avait coutume de s'asseoir, il vit un cadavre sanglant revêtu des insignes de la royauté. A sa droite, un enfant, debout et la couronne en tête, tenait un sceptre à la main; à sa gauche, un homme âgé s'appuyait sur le trône. En face, plusieurs personnages d'un maintien grave, revêtus de larges robes noires, et paraissant être des juges, étaient assis devant une table couverte de papiers. Au milieu de la salle, il y avait un billot; auprès du billot, une hache. Personne dans cette assemblée ne semblait faire attention au roi ni à ses acolytes. Alors, le plus âgé des juges en robes noires se leva et frappa trois coups sur la table. Aussitôt trois jeunes gens de bonne mine, richement habillés, et les mains attachées derrière le dos, furent amenés dans la salle par la porte opposée à celle que venait d'ouvrir le roi : ils marchaient la tête haute et le regard assuré. Celui qui était en avant s'arrêta devant le billot, qu'il regarda avec un dédain superbe. En même temps le cadavre parut s'agiter d'un mouvement convulsif, et un sang frais coula de sa blessure. Le jeune homme s'agenouilla, tendit la tête, la hache brilla dans l'air et retomba aussitôt avec bruit; un ruisseau de sang jaillit, et la tête, bondissant sur le pavé rougi, roula jusques aux pieds du roi. A ce spectacle terrible, la langue de Charles, qui jusqu'alors était restée glacée, se délia : il fit quelques pas vers l'estrade, et s'adressant à celui qui semblait présider, il prononça hardiment cette formule connue : « Si tu es Dieu, parle! Si tu es diable, laisse nous en paix! » Le fantôme répondit lentement et d'un ton solennel : « Charles roi! ce sang ne coulera point sous ton règne, mais cinq règnes après. Malheur au sang de Wasa! »

Alors, les formes des nombreux personnages de cette étonnante assemblée s'évanouirent insensiblement et disparurent enfin; les flambeaux fantastiques s'éteignirent, et ceux de la suite de Charles n'éclairèrent plus que les vieilles tapisseries. Et maintenant disons que l'histoire a mis des noms sur les divers personnages de cette sanglante et prophétique vision. Le jeune homme décapité est *Ankarstroem*, qui frappa Gustave III; les deux autres

jeunes gens sont ses deux complices, qui furent seulement exilés; le cadavre couronné est Gustave III, l'enfant est son fils et son successeur; le vieillard est le duc de Sudermanie, oncle de Gustave IV, qui fut régent du royaume, puis enfin roi, après la déposition de son neveu. A ce dernier roi de la race des Wasa succéda un soldat de fortune, le général français Bernadotte. Verdi, dans son *Ballo in maschera,* a donné une réalité nouvelle et l'immortalité de l'art à cette sombre tragédie.

Il y a dans l'histoire de France comme un pendant à cette singulière vision. Mais, avant de la raconter, d'après tous les recueils de légendes, restons encore en Suède le temps d'emprunter au jurisconsulte Pfeffel le récit d'une non moins curieuse hallucination. Il avait pris depuis peu chez lui un jeune élève. Un jour, appuyé sur son bras, il se promenait dans le jardin, lorsque tout à coup, au détour d'une allée, le jeune homme fut saisi d'un tremblement universel, et s'arrêtant tout court : « Je ne passerai jamais dans cette allée. — Pourquoi? — Parce qu'on y a enterré un homme assassiné. — Comment le savez-vous? — Je vois son âme sur la place où il est. — Où? — Là, vis-à-vis du rosier! — Comment est elle faite? — Elle m'apparaît sous la forme d'une vapeur. » Pfeffel s'avance vers l'endroit désigné : y suis-je? — Oui! vous êtes auprès. » Pfeffel se baisse, remue la terre en tous sens : « Est-ce que j'y touche? — Vous la touchez; mais vous ne la dérangez pas; vos mains la traversent, et elle se reforme aussitôt. » Je réitérai plusieurs fois l'épreuve avec le même résultat, ajoute Pfeffel; à la fin, je fis creuser, et on trouva des ossements humains. A partir de ce jour, le *voyant* passait librement dans l'allée. »

Et maintenant, voici ce que raconte Fredegaire, un chroniqueur du septième siècle : « Une nuit que Childéric, père de Clovis, reposait près de sa femme Basine, celle-ci lui dit : « O roi, lève-toi, et ce que tu verras dans la cour du logis, tu viendras le dire à ta servante. » Childéric se leva, et il vit passer des bêtes qui ressemblaient à des lions, à des licornes et à des léopards. Il revint vers sa femme et lui dit ce qu'il avait vu; et Basine lui

dit : « Maître, va derechef, et ce que tu verras, tu le raconteras à ta servante. » Childéric sortit de nouveau et vit passer des bêtes semblables à des ours et à des loups. Ayant raconté cela à sa femme, elle le fit sortir une troisième fois; il vit alors des chiens et d'autres animaux inférieurs qui se roulaient et se déchiraient les uns les autres. Alors Basine dit à Childéric : « Ce que tu as vu de tes yeux arrivera en vérité : il nous naîtra un fils qui sera un lion par son courage; les fils de notre fils ressembleront aux léopards et aux licornes; mais ils engendreront à leur tour des enfants semblables aux ours et aux loups pour leur voracité. Ceux que tu as vus pour la dernière fois viendront pour la fin et la ruine de ton royaume. » Clovis fut le lion; ses fils furent les licornes et les léopards au cœur encore fier et conquérant; mais, après eux, jusqu'à la fin de la dynastie des Mérovingiens, il n'y a plus, pendant un siècle et demi, que l'esprit de discorde et de cruauté.



Passons à des époques moins fabuleuses. Une religieuse de l'abbaye de Saint-Paul, près Beauvais, ordre de Saint-Benoît, âgée de quarante-deux ans, était restée dans sa chambre le 14 mai 1610 ; à l'heure du dîner on l'envoya chercher, et on la trouva tout en pleurs. Interrogée sur le sujet de son affliction, elle répondit qu'elle avait vu le roi Henri IV frappé par un poignard et baigné dans son sang; ce qui lui avait ôté l'envie de manger. On la laissa; mais on revint, sur les trois heures, pour l'engager à venir aux vêpres, et elle ajouta : « C'en est fait de la vie du roi; je le vois expirer; je vois le poignard qu'on plonge dans son sein : il est mort. » Et elle s'évanouit.

Crébillon le tragique (en 1707) avait épousé la fille d'un pharmacien. Elle se nommait Charlotte Peaget; les auteurs de l'époque disent qu'elle était aussi aimable que

jolie. Crébillon l'aima toujours avec passion, et fut toujours payé de retour. Un soir qu'il arrivait du café Procope, il trouva sa femme très-agitée, pressant sur son sein leur enfant endormi : « Charlotte, qu'avez-vous? — J'ai peur, répondit-elle en tressaillant et en regardant vers le lit. — Quelle folie! vous avez peur des ombres comme les enfants. » — « Oui, j'ai peur des ombres; tout à l'heure j'ai voulu me coucher; en soulevant le rideau, j'ai vu se glisser un fantôme au fond du lit; j'ai failli m'évanouir, et n'ai point eu la force d'arriver jusqu'au berceau de mon enfant, — Enfant toi-même! tu as vu glisser l'ombre du rideau. — Non! non! dit la jeune femme en saisissant la main de son mari; c'était la *mort* : je l'ai reconnue; car ce n'est pas la première fois qu'elle vient vers moi. Ah! mon ami, avec quelle douleur et quel effroi j'irai me coucher sous la terre! Si vous m'aimez comme je vous aime, ne me quittez pas un seul instant; aidez-moi à mourir. Si vous êtes là, je croirai que je m'endors. »

Crébillon, pâle et glacé, prit son fils et le porta dans son berceau. Puis, revenant à sa femme, il l'appuya sur son cœur, et chercha vainement quelques paroles à lui dire pour la distraire et la ramener à des pensées moins sombres; il la décida, non sans peine, à se coucher : elle ne dormit guère. Crébillon, qui croyait aux *pressentiments* et aux *visions*, ne dormit pas mieux. Le matin, quand il s'éveilla, il vit Charlotte, à demi levée, au-dessus de lui, qui le regardait dormir. Il fut effrayé de sa pâleur et de l'éclat surnaturel de ses yeux. Il était sensible comme un enfant et ne put retenir ses larmes : elle se jeta éperdument dans ses bras et le couvrit de pleurs et de baisers : « C'est fini, dit-elle d'une voix brisée, mon cœur bat trop fort pour battre longtemps, mais je vais mourir sans me plaindre, car je vois bien à tes larmes que tu te souviendras de moi. »

Crébillon se leva et courut chez son beau-père. Les médecins les plus célèbres furent appelés mais, avant qu'ils se fussent consultés et mis d'accord, Marie-Charlotte Peaget expira, sans secousse, le lendemain, à onze

heures. Crébillon en fut inconsolable : il l'a pleurée tout le reste de sa vie.

*** « M. de Porcy, fermier général, dit l'auteur d'un volume d'anas, se trouvait au château de Madame de Bourdic.



Les médecins les plus célèbres furent appelés.

Après le souper on alla se promener. Le temps était superbe, et il faisait un beau clair de lune. M. de Porcy fit remarquer que cette lune était favorable aux amants. Madame de Bourdic, qui n'était pas en cause, puisqu'elle avait soixante-seize ans, sourit comme savaient sourire les vieilles femmes du dix-huitième siècle, puis, s'arrêtant tout à coup réfléchie et sérieuse : « Je ne sais pourquoi quelque chose me dit que cette lune est encore plus fa-



La lune était favorable aux amants.

vorable aux voleurs qu'aux amants, et qu'elle vous est fatale. »

La prédiction se réalisa, car on apprit que dans cette même nuit le château que M. de Porcy possédait aux environs de Melun avait été dévalisé; et, comme on savait que Madame de Bourdic était particulièrement imbue des doctrines du *martinisme*, on attribua cette circonstance à une sorte de vision.

« Mesdames Bellefonds et Saint-Aubin avaient une sœur mariée à la Nouvelle-Orléans. Un jour étant au salon à travailler, autour d'une petite table, après le dîner de famille, Madame Bellefonds se lève tout à coup et jette un cri d'effroi. Madame Saint-Aubin lève les yeux de dessus sa broderie, et voit sa sœur effarée dans un coin du salon. Elle lui dit simplement : « Tu l'as vue? — Oui, lisant et vêtue de blanc. » Madame Saint-Aubin, par un mouvement spontané, se jette à genoux et se répand en prières. Madame Bellefonds, l'imite. Quatre mois après, une lettre de la Louisiane leur apprenait qu'au jour et à l'heure de leur vision, leur sœur était morte subitement en tenant un livre à la main.

Un soir, à la Maison blanche, la plus jeune des filles du président Lincoln embrassa son père en lui disant : « Père, puisses-tu vivre longtemps pour notre bonheur et t'éteindre, comme Washington, à l'ombre de ta vigne et de ton figuier! » Elle faisait allusion à un passage de la vie de Washington dont elle venait d'achever la lecture. Or, dans la nuit, le libérateur des États-Unis apparut à la jeune fille, et il semblait lui dire : « Evite la foule; c'est dans la foule que Lincoln trouvera la mort. » Et, en effet, le président Lincoln tomba, au théâtre, victime de la rage d'un fou.

En relisant les *Soupeurs de mon temps* du spirituel Roger de Beauvoir, nous avons rencontré l'historiette suivante :

C'était aux beaux temps du café Quinet, le café de l'Ambigu, vers 1837 ou 1838. Les vétérans du couplet, Merle, Antier, les plus joyeux écrivains de la pléiade de 1830, et enfin les *ingurgiteurs* de champagne, Bouffé,

Briffault, Romieu, de Beauvoir, se trouvaient réunis dans leur dîner mensuel.

Briffault était alors dans tout l'éclat de son succès; il écrivait dans nombre de feuilles, et rien ne devait faire présager sa fin si triste. Tout à coup un homme apparaît dans le cabinet réservé aux dîneurs : c'est Perpignan, une moitié d'artiste devenu diseur de bons mots et parasite de lettres, et qui mourut censeur.

Ici ouvrons une parenthèse : Perpignan n'était pas considéré dans la confrérie comme homme de lettres. Un jour, montant les degrés de l'escalier du Théâtre-Français, il se trouve soudain nez à nez avec M. Delrieu, l'auteur d'*Artaxerce*.

« Bonjour cher confrère, lui dit-il.

— Imbécile! reprend vivement Delrieu.

— C'est bien comme cela que je l'entends, » répondit Perpignan sans se déconcerter.

Or, Perpignan n'était pas encore censeur.

Briffault en était à son vingtième verre de champagne.

« A toi! Perpignan, s'écria-t-il. Va, ne te désespère pas, nous serons tous deux de l'Académie. »

Et comme Perpignan restait fort étonné du souhait :

« Aussi vrai, reprit Briffault, que tu seras un jour censeur, et moi que je mourrai fou! »

Cette prédiction, que les *spirites* seuls pourraient expliquer, devait pourtant se voir justifiée par l'événement. Perpignan fut censeur, et Briffault mourut fou à Charenton.

Voici ce que nous trouvons dans un numéro du *Figaro* du mois de février 1869 :

« On nous raconte, à propos du nouveau deuil qui se prépare pour M. de Chilly une touchante et poétique histoire.

« Sa fille mourante donna une petite bague à cette cousine dont la vie est aujourd'hui si cruellement menacée, et lui dit : « Prends-la, *tu me la rapporteras!* »

Ces mots ont-ils frappé l'imagination de la pauvre enfant, étaient-ils l'expression de cette double vue attribuée à la mort?

Toujours est-il que quelques jours après les funérailles de Mademoiselle de Chilly, sa jeune cousine tombait malade.

Enfin, nous assistions, il y a un mois à peine, à l'enterrement d'un pauvre petit commis libraire dont les derniers moments furent vraiment attendrissants. Il était allé, en compagnie de sa mère, faire une visite au tombeau de son père. Le lendemain nous le revîmes pâle et défait : son enjouement avait fait place à je ne sais quelle tristesse maladive et résignée qui nous étonna, puis qui nous fit mal. Sur son front, une main mystérieuse avait inscrit le signe fatal de ceux qui meurent jeunes. Pressé de questions et poussé à bout, il raconta au moins vieux d'entre nous que son père lui avait dit en rêve : « Mon petit Louis, nous mangerons des cerises ensemble. »

Malgré tout ce qu'on put lui dire, malgré les distractions que sa famille et que sa mère désolée voulurent lui procurer, il ne fit plus que languir. Son imagination était frappée. Le dimanche il visitait les églises et les cimetières ; dans la semaine il passait ses moments de loisir à se dessiner des monuments funèbres, sur lesquels il écrivait son nom, son âge et les regrets de sa mère et de ses amis. C'était vraiment une monomanie touchante. En le voyant si frêle et si blanc, on se souvenait malgré soi de l'Ophélie de Shakspeare. Enfin il s'éteignit au moment des cerises, et, quand nous le conduisîmes au cimetière, les dernières fleurs des cerisiers neigèrent sur son cercueil.

Nous terminons sur ce souvenir personnel, et nous éprouvons je ne sais quel sentiment de douce mélancolie à nous dire : « Non, tout n'est pas fini au delà du tombeau. Il y a une communion des âmes entre ceux qui sont sous la terre et ceux qui peinent au-dessus, et souvent il est bon qu'ils viennent fraternellement nous avertir et nous saluer. »

A. FARINE.

LA CHIROMANCIE[1].

MAIN.

On s'est moqué avec raison des borborites, secte hérétique des premiers siècles de l'Église, qui avaient des idées absurdes en théologie, et qui disaient que la main est toute la civilisation de l'homme; que sans la main l'homme ne serait qu'un cheval ou un bœuf; que l'esprit ne serait bon à rien avec des pieds fourchus ou des mains de corne ou des pattes à longues griffes. Ils faisaient un système d'origines; ils contaient que l'homme, dans le commencement, n'avait que des pattes comme les chiens; que tant qu'ils n'eurent que des pattes, les hommes, comme des brutes, vécurent dans la paix, l'heureuse ignorance et la concorde; mais, ajoutaient-ils, un génie prit les hommes en affection et leur donna des mains. Dès lors nos pères se trouvèrent adroits; ils se firent des armes, ils subjuguèrent les autres animaux, ils imaginèrent, ils produisirent avec leurs mains des choses surprenantes, bâtirent des maisons, taillèrent des habits et firent des peintures. Otez à l'homme ses mains, disaient-ils, et, avec tout son esprit, vous verrez ce qu'il deviendra.

Mais nous avons les mains, et c'est Dieu qui nous les a données. Quoique nous n'en possédions que deux, la loi de l'égalité si vantée, cette loi impossible, a échoué aussi dans nos mains. Il y a de l'aristocratie jusque-là. La main droite se croit bien au-dessus de la main gauche; c'est un vieux préjugé qu'elle a de temps immémorial. Aristote cite l'écrevisse comme un être privilégié parce qu'il a la patte droite beaucoup plus grosse que la gauche. Dans les temps anciens, les Perses et les Mèdes fai-

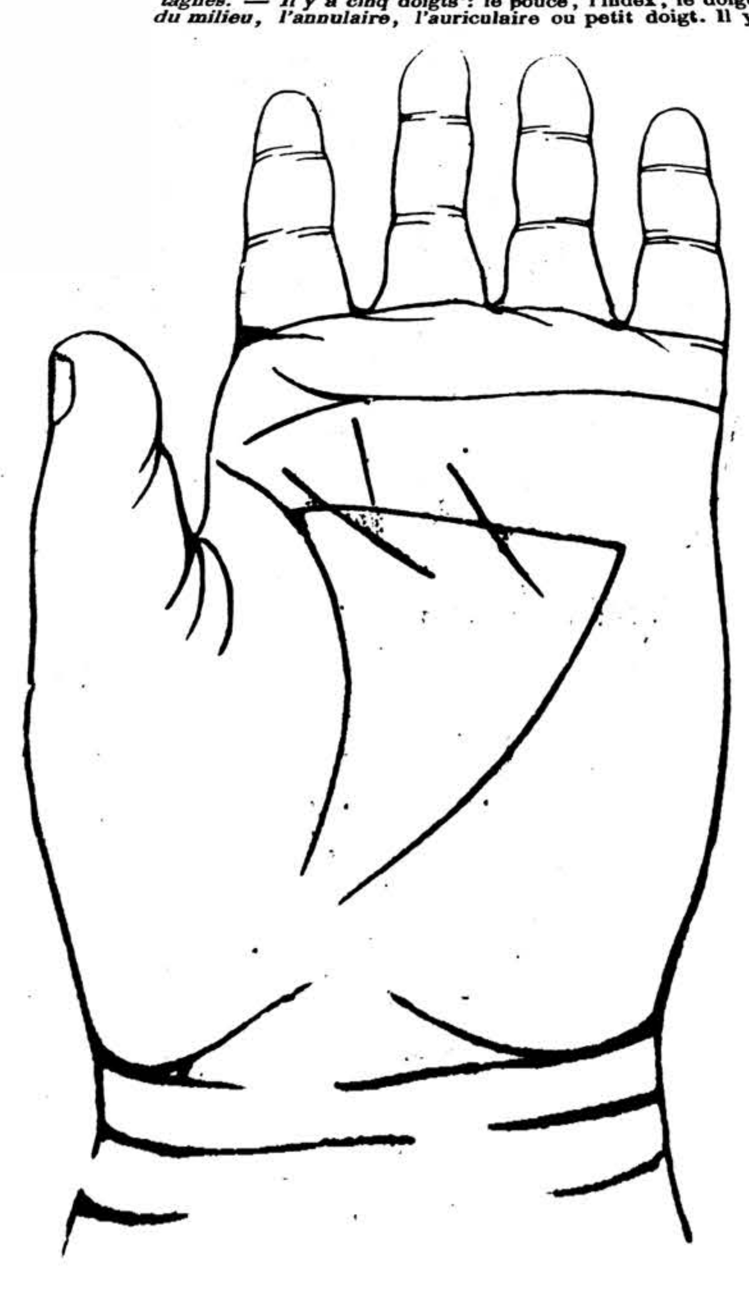
[1] Les gens sérieux rient aujourd'hui de cette science, qui a joué jadis un si grand rôle dans l'histoire de l'esprit humain. Mais ils ne doivent pas méconnaître quelle a été son importance factice et comment elle a pu si longtemps dominer jusqu'aux plus grands esprits.

saient comme nous leurs serments de la main droite. Les nègres regardent la main gauche comme la servante de l'autre; elle est, disent-ils, faite pour le travail, et la droite seule a le droit de porter les morceaux à la bouche et de toucher le visage. Un habitant du Malabar ne mangerait pas d'aliments que quelqu'un aurait touchés de la main gauche. Les Romains donnaient une si haute préférence à la droite que, lorsqu'ils se mettaient à table, ils se couchaient toujours sur le côté gauche pour avoir l'autre entièrement libre. Ils se défiaient tellement de la main gauche, qu'ils ne représentaient jamais l'amitié qu'en la figurant par deux mains droites réunies. Chez nous, toutes ces opinions ont survécu. Les gens superstitieux prétendent même qu'un signe de croix fait de la main gauche n'a aucune valeur. Aussi on habitue les enfants à tout faire de la main droite et à regarder la gauche comme nulle, tandis que peut-être il y aurait avantage à se servir également des deux mains.

Puisqu'on attache à la main une si juste importance, on doit voir sans surprise que des savants y aient cherché tout le sort des hommes. On a écrit d'énormes volumes sous le titre de *chiromancie* ou divination par la main. Cette science bizarre présente une foule d'indices qui sont au moins curieux; c'est toute la science des bohémiennes, que nos pères regardaient ordinairement comme des prophétesses et que l'on écoute encore dans les campagnes. De tout temps, dit-on, l'homme fut de glace pour les vérités et de feu pour les mensonges; il est surtout ami du merveilleux. Si *Peau d'Ane* m'était conté, a dit la Fontaine, j'y prendrais un plaisir extrême. Voilà la cause de la crédulité que nos bons aïeux accordaient aux bohémiennes; et voici les principes de l'*art de dire la bonne aventure dans la main*, science célèbre parmi les sciences mystérieuses, appelée par les adeptes chiromancie, xeiromancie et chiroscopie.

Il y a dans la main plusieurs parties qu'il est important de distinguer : la paume ou dedans de la main, le poing ou dehors de la main lorsqu'elle est fermée, les doigts, les ongles, les jointures, les lignes et les mon-

tagnes. — *Il y a cinq doigts* : le pouce, l'index, le doigt *du milieu*, *l'annulaire*, *l'auriculaire* ou petit doigt. Il y



ntures : *trois au petit doigt*, trois à l'annu-
doigt du milieu, trois à l'index, deux au
ntre la main et le bras. Il y a quatre lignes
ligne de la vie, qui est la plus impor-

tante, commence au haut de la main, entre le pouce et l'index, et se prolonge au bas de la racine du pouce jus-



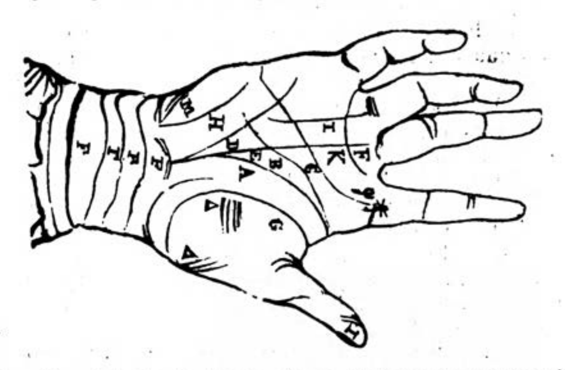
qu'au milieu de la jointure qui sépare la main du bras; *la ligne de la santé et de l'esprit*, qui a la même origine que la ligne de vie, entre le pouce et l'index, coupe la

main en deux et finit au milieu de la base de la main, entre la jointure du poignet et l'origine du petit doigt; la ligne de la fortune ou du bonheur, qui commence à l'origine de l'index, finit sous la base de la main, en deçà de la racine du petit doigt; enfin la ligne de la jointure, qui est la moins importante, se trouve sous le bras, dans le passage du bras à la main; c'est plutôt un pli qu'une ligne. On remarque une cinquième ligne qui ne se trouve pas dans toutes les mains; elle se nomme ligne du triangle, parce que, commençant au milieu de la jointure, sous la racine du pouce, elle finit sous la racine du petit doigt. Il y a aussi sept tubérosités ou montagnes, qui portent le nom des sept planètes. Nous les désignerons tout à l'heure. Pour la chiromancie, on se sert toujours de la main gauche, parce que la droite, étant plus fatiguée, quoique plus noble, présente quelquefois dans les lignes des irrégularités qui ne sont point naturelles. On prend donc la main gauche lorsqu'elle est reposée, un peu fraîche et sans aucune agitation, pour voir au juste la couleur des lignes et la forme des traits qui s'y trouvent. La figure de la main peut déjà donner une idée, sinon du sort futur des personnes, au moins de leur naturel et de leur esprit. En général, une grosse main annonce un esprit bouché, à moins que les doigts ne soient longs et un peu déliés. Une main potelée, avec des doigts qui se terminent en fuseau, comme on se plaît à en souhaiter aux femmes, n'annonce pas un esprit très-étendu. Des doigts qui rentrent dans la main sont le signe non équivoque d'un esprit lent, quelquefois d'un naturel enclin à la fourberie. Des doigts qui se relèvent au-dessus de la main annoncent des qualités contraires. Des doigts aussi gros à l'extrémité qu'à la racine n'annoncent rien de mauvais. Des doigts plus gros à la jointure du milieu qu'à la racine n'annoncent rien que de bon.

Nous donnons sérieusement ces détails, ne pensant pas qu'il soit nécessaire de les réfuter.

Une main large vaut mieux qu'une main trop étroite. Pour qu'une main soit belle, il faut qu'elle porte en largeur la longueur du doigt du milieu. Si la *ligne de la join-*

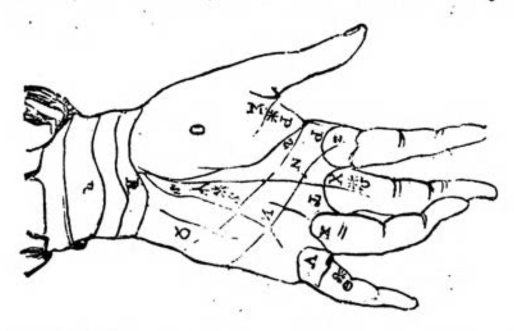
ture, qui est quelquefois double, est vive et colorée, elle annonce un heureux tempérament. Si elle est droite, également marquée dans toute sa longueur, elle promet des richesses et du bonheur. Si la jointure présentait quatre lignes visibles, égales et droites, on peut s'attendre à des honneurs, à des dignités, à de riches successions. Si elle est traversée de trois petites lignes perpendiculaires ou marquée de quelques points bien visibles, c'est le signe certain qu'on sera trahi. Des lignes qui partent de la jointure et se perdent le long du bras annoncent qu'on sera exilé. Si ces lignes se perdent dans la paume de la main, elles présagent de longs voyages sur terre et sur mer. Une



femme qui porte la figure d'une croix sur la ligne de la jointure est chaste, douce, remplie d'honneur et de sagesse; elle fera le bonheur de son époux. Si la *ligne de vie*, qui se nomme aussi ligne du cœur, est longue, marquée, égale, vivement colorée, elle présage une vie exempte de maux et une belle vieillesse. Si cette ligne est sans couleur, tortueuse, courte, peu apparente, séparée par de petites lignes transversales, elle annonce une vie courte, une mauvaise santé. Si cette ligne est étroite, mais longue et bien colorée, elle désigne la sagesse, l'esprit ingénieux. Si elle est large et pâle, c'est le signe quelquefois de la sottise. Si elle est profonde et d'une couleur

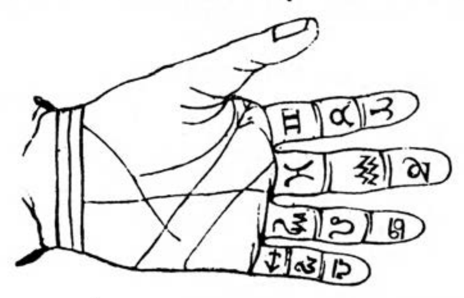
inégale, elle dénote la malice, le babil, la jalousie, la présomption. Lorsqu'à son origine, entre le pouce et l'index, la ligne de vie se sépare en deux, de manière à former la fourche, c'est le signe de l'inconstance. Si cette ligne est coupée vers le milieu par deux petites lignes transversales bien apparentés, c'est le signe d'une mort prochaine. Si la ligne de vie est entourée de petites rides qui lui donnent la forme d'une branche chargée de rameaux, pourvu que ces rides s'élèvent vers le haut de la main, c'est le présage des richesses. Si ces rides sont tournées vers le bas de la main, elles annoncent la pauvreté. Toutes les fois que la ligne de vie est interrompue, brisée, c'est autant de maladies.

La *ligne de la santé et de l'esprit* est aussi appelée ligne du milieu. Lorsqu'elle est droite, bien marquée, d'une couleur naturelle, elle donne la santé et l'esprit,



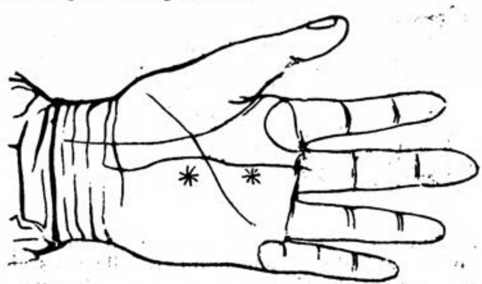
le jugement sain, une heureuse mémoire et une conception vive. Si elle est longue, on jouira d'une santé parfaite. Si elle est tellement courte qu'elle n'occupe que la moitié de la main, elle dénote la timidité, la faiblesse, l'avarice. Si la ligne de santé est tortueuse, elle donne le goût du vol ; droite, au contraire, c'est la marque d'une conscience pure et d'un cœur juste. Si cette ligne s'interrompt vers le milieu pour former une espèce de demi-

cercle, c'est le présage qu'on sera exposé à de grands périls avec les bêtes féroces. La *ligne de la fortune ou du bonheur* commence, comme nous l'avons dit, sous la racine de l'index, et se termine à la base de la main, en deçà de la racine du petit doigt : elle est presque parallèle à la ligne de santé. Si la ligne de la fortune est égale, droite, assez longue et bien marquée, elle annonce un excellent naturel, la force, la modestie et la constance dans le bien. Si, au lieu de commencer sous la racine de l'index, entre l'index et le doigt du milieu, elle commence presque au haut de la main, c'est le signe de l'orgueil. Si elle est très-rouge dans sa partie supérieure, elle dénote l'envie. Si la ligne de la fortune est chargée de petites lignes formant des rameaux qui s'élèvent vers le haut de la main, elle présage des dignités, le bonheur, la puissance et les richesses; mais si cette ligne est absolument nue, unie, sans rameaux, elle prépare la misère et l'infortune. S'il se trouve une petite croix sur la ligne



de la fortune, c'est la marque d'un cœur libéral, ami de la véracité, bon, affable, orné de toutes les vertus. Si la ligne du bonheur ou de la fortune, au lieu de naître où nous l'avons dit, prend racine entre le pouce et l'index, au même lieu que la ligne de santé, de façon que les deux lignes forment ensemble un angle aigu, on doit s'attendre à de grands périls, à des chagrins. Si la ligne

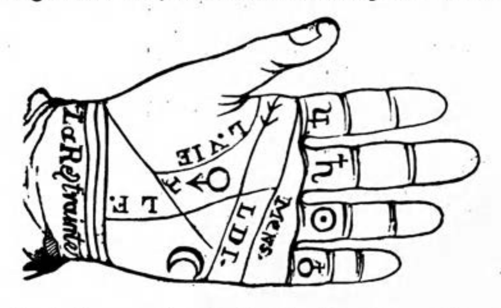
de santé ne se trouvait pas au milieu de la main, et qu'il n'y eût que la ligne de vie et la ligne de la fortune et du bonheur réunies à leur origine, de manière à former un angle, c'est le présage qu'on perdra la tête à la bataille ou qu'on sera blessé mortellement dans quelque affaire. Si la ligne de la fortune est droite et déliée dans sa partie supérieure, elle donne le talent de gouverner sa maison et de faire face honnêtement à ses affaires. Si cette ligne est interrompue vers le milieu par de petites lignes transversales, elle indique la duplicité. Si la ligne de la fortune est pâle dans toute sa longueur, elle promet la pudeur et la chasteté. La ligne du triangle manque dans beaucoup de mains, sans qu'on en soit plus malheureux. Si la ligne du triangle est droite, apparente (car ordinairement elle paraît peu) et qu'elle s'avance jusqu'à la ligne de la santé, elle promet de grandes richesses. Si elle se prolonge jusque vers la racine du doigt du milieu, elle donne les plus heureux succès. Mais si elle se perd au-dessous de la racine du petit doigt, vers le bas de la main, elle amène des rivalités. Si elle est tortueuse, inégale, de quelque côté qu'elle se dirige, elle annonce qu'on ne sortira pas de la pauvreté.



L'éminence ou gonflement charnu qui se trouve à la racine du pouce et s'étend jusqu'à la ligne de la vie se nomme *la montagne de Vénus*. Quand cette tubérosité est

douce, unie, sans rides, c'est l'indice d'un heureux tempérament. Si cette montagne est ornée d'une petite ligne parallèle à la ligne de vie et voisine de cette ligne, c'est le présage des richesses. Si le pouce est traversé dans sa longueur de petites lignes qui se rendent de l'ongle à la jointure, ces lignes promettent un grand héritage. Mais si le pouce est coupé de lignes transversales, comme le pli des jointures, c'est le signe qu'on fera des voyages longs et périlleux. Si le pouce ou la racine du pouce présente des points ou des étoiles, c'est la gaieté.

L'éminence qui se trouve à la racine de l'index se nomme *la montagne de Jupiter*. Quand cette tubérosité est unie et agréablement colorée, c'est le signe d'un heureux naturel et d'un cœur porté à la vertu. Si elle est chargée de petites lignes doucement marquées, on recevra des honneurs et des dignités importantes. La tubérosité qui s'élève dans la paume de la main, à la racine du doigt du milieu, se nomme *la montagne de Saturne*.



Si cette éminence est unie et naturellement colorée, elle marque la simplicité et l'amour du travail; mais si elle est chargée de petites rides, c'est le signe de l'inquiétude, c'est l'indice d'un esprit prompt à se chagriner. Si la jointure qui sépare la main du doigt du milieu présente des plis tortueux, elle désigne un jugement lent, un esprit [illegible] conception dure. Une femme qui aurait

sous le doigt du milieu, entre la seconde jointure et la jointure voisine de l'ongle, la figure d'une petite croix, porterait là un signe heureux pour l'avenir.

La tubérosité qui se trouve à la racine du doigt annulaire se nomme *la montagne du Soleil*. Si cette montagne est chargée de petites lignes naturellement marquées, elle annonce un esprit vif et heureux, de l'éloquence, des talents pour les emplois, un peu d'orgueil. Si ces lignes ne sont qu'au nombre de deux, elles donnent moins d'éloquence, mais aussi plus de modestie. Si la racine du doigt annulaire est chargée de lignes croisées les unes sur les autres, celui qui porte ce signe sera victorieux sur ses ennemis et l'emportera sur ses rivaux. L'éminence qui s'élève dans la main à la racine du petit doigt se nomme *la montagne de Mercure*. Si cette éminence est unie, sans rides, on aura un heureux tempérament, de la constance dans l'esprit et dans le cœur; pour les hommes, de la modestie; pour les femmes, de la pudeur. Si cette éminence est traversée par deux lignes légères qui se dirigent vers le petit doigt, c'est la marque de la libéralité.

L'espace qui se trouve sur le bord inférieur de la main au-dessous de la montagne de Mercure, depuis la ligne du bonheur jusqu'à l'extrémité de la ligne de l'esprit, se nomme *la montagne de la Lune*. Quand cet espace est uni, doux, net, il indique la paix de l'âme et un esprit naturellement tranquille. Lorsqu'il est fort coloré, c'est le signe de la tristesse, d'un esprit chagrin et morose, et d'un tempérament mélancolique. Si cet espace est chargé de rides, il annonce des voyages et des dangers sur mer.

L'espace qui se trouve au bord inférieur de la main, en deçà de la montagne de la Lune, depuis l'extrémité de la ligne de l'esprit jusqu'à l'extrémité inférieure de la ligne de la jointure, se nomme *la montagne de Mars*. Quand cet espace est uni, doux et net, il est le caractère du vrai courage et de cette bravoure que la prudence accompagne toujours. S'il est fortement coloré, il désigne l'audace, la témérité. Lorsque la montagne de Mars est chargée de grosses rides, ces rides sont autant de dan-

gers plus ou moins grands, suivant leur profondeur et leur longueur; c'est aussi le présage d'une mort possible entre les mains des brigands, si les lignes sont livides; elles sont l'indice d'un trépas funeste si elles sont fort rouges, d'une mort glorieuse au champ de bataille si elles sont droites. Des croix sur la montagne de Mars promettent des dignités et des commandements.

N'oublions pas les signes des ongles. De petits signes blanchâtres sur les ongles présagent des craintes; s'ils sont noirs, ils annoncent des frayeurs et des dangers; s'ils sont rouges, ce qui est plus rare, des malheurs et des injustices; s'ils sont d'un blanc pur, des espérances et du bonheur. Quand ces signes se trouvent à la racine de l'ongle, l'accomplissement de ce qu'ils présagent est éloigné. Ils se rapprochent avec le temps, et se trouvent à la sommité de l'ongle quand les craintes et les espérances se justifient par l'événement.

Pour qu'une main d'homme ou de femme soit très-heureuse, il faut qu'elle ne soit pas trop potelée, qu'elle soit un peu longue, que les doigts ne soient pas trop arrondis, que l'on distingue les nœuds des jointures. La couleur en sera fraîche et douce, les ongles plus longs que larges; la ligne de la vie, bien marquée, égale, fraîche, ne sera point interrompue et s'éteindra dans la ligne de la jointure. La ligne de la santé occupera les trois quarts de l'étendue de la main. La ligne de la fortune sera chargée de rameaux et vivement colorée.

On voit, dans tous les livres qui traitent de la chiromancie, que les doctes en cette matière reconnaissaient deux sortes de divinations par le moyen de la main : la *chiromancie physique*, qui, par la simple inspection de la main, devine le caractère et les destinées des personnes; et la *chiromancie astrologique*, qui examine les influences des planètes sur les lignes de la main, et croit pouvoir déterminer le caractère et prédire ce qui doit arriver en calculant ces influences. Nous nous sommes plus appesanti sur les principes de la chiromancie physique, parce que c'est la seule qui soit encore en usage. C'est aussi la plus claire et la plus ancienne.

Aristote regarde la chiromancie comme une science certaine; Auguste disait lui-même la bonne aventure dans la main. Mais les démonomanes pensent qu'on ne peut pas être chiromancien sans avoir aussi un peu de nécromancie, et que ceux qui devinent juste en vertu de cette science sont inspirés souvent par quelque mauvais esprit[1].

Gardez-vous, en chiromancie, dit M. Salgues[2], des lignes circulaires qui embrasseraient la totalité du pouce; les cabalistes les nomment l'anneau de Gygès, et Adrien Sicler nous prévient que ceux qui les portent courent risque qu'un jour un lacet fatal ne leur serre la jugulaire. Pour le prouver, il cite Jacquin Caumont, enseigne de vaisseau, qui fut pendu, ne s'étant pas assez méfié de cette funeste figure. Ce serait bien pis si ce cercle était double en dehors et simple en dedans : alors nul doute que votre triste carrière ne se terminât sur une roue. Le même Adrien Sicler a connu à Nîmes un fameux impie qui fut roué en 1559, et qui portait ce signe mortel à la première phalange.

» Il n'est pas possible de vous tracer toutes les lignes décrites et indiquées par les plus illustres chiromanciens pour découvrir la destinée et fixer l'horoscope de chaque individu; mais il est bon que vous sachiez qu'Isaac Kim-Ker a donné soixante-dix figures de mains au public; le docte Mélampus, douze; le profond Compotus, huit; Jean de Hagen, trente-sept; le subtil Romphilius, six; l'érudit Corvæus, cent cinquante; Jean Cirus, vingt; Patrice Tricassus, quatre-vingts; Jean Belot, quatre; Traisnerus, quarante, et Perrucho, six; ce qui fait de bon compte quatre cent vingt-trois mains sur lesquelles votre sagacité peut s'exercer. Mais, dites-vous, l'expérience et les faits parlent en faveur de la chiromancie. Un Grec prédit à Alexandre de Médicis, duc de Toscane, sur l'inspection de sa main, qu'il mourrait d'une mort violente; et il fut en effet assassiné par Laurent de Médicis, son cousin.

[1] *Hexameron* de Torquemada, quatrième journée.
[2] *Des erreurs et des préjugés*, etc., t. II, p. 49 et suiv.

De tels faits ne prouvent rien; car, si un chiromancien rencontra juste une fois ou deux, il se trompa mille fois. A quel homme raisonnable persuadera-t-on en effet que le soleil se mêle de régler le mouvement de son index (comme le disent les maîtres en chiromancie astrologique)? que Vénus a soin de son pouce, et Mercure de son petit doigt? Quoi! Jupiter est éloigné de vous immensément; il est quatorze cents fois plus gros que le petit globe que vous habitez, et décrit dans son orbite des années de douze ans, et vous voulez qu'il s'occupe de votre doigt médius!.... »

Le docteur Bruhier, dans son ouvrage des *Caprices de l'imagination*, rapporte qu'on homme de quarante ans, d'une humeur vive et enjouée, rencontra en société une femme qu'on avait fait venir pour tirer des horoscopes. Il présente sa main; la vieille le regarde en soupirant : — Quel dommage qu'un homme si aimable n'ait plus qu'un mois à vivre! — Quelque temps après, il s'échauffe à la chasse, la fièvre le saisit, son imagination s'allume, et la prédiction de la bohémienne s'accomplit à la lettre.

Un personnage important du dernier siècle, M. Raillon, racontait souvent que, dans sa jeunesse, s'étant fait dire sa bonne aventure par une bohémienne, elle lui avait surtout conseillé de prendre garde à l'échafaud, qui lui serait funeste. Son état et sa conduite le mettaient certainement à l'abri de toute crainte à cet égard. Cependant, le triste horoscope s'est malheureusement accompli, quoique d'une manière bien différente du sens que l'on attribue à ce mot pris en mauvaise part. Étant à Paris, et se faisant bâtir un hôtel, il voulut voir par lui-même si les ouvriers exécutaient bien ses ordres. Monté sur un échafaud mal construit, qui cassa sous lui, il tomba de trente pieds de hauteur, et resta mort sur le coup.



CHARLATANS ET SUPERSTITIONS.

De tout temps on a appelé les Parisiens les Athéniens du monde moderne. — Il y a, en effet, entre les deux peuples de grandes affinités de tempérament. — Même frivolité, même légèreté de caractère; même goût pour les curiosités de toute nature. A la fois subtil et naïf, blasé et crédule, le Parisien est dupe de tous les charlatanismes; on l'accuse de ne pas croire en Dieu, et il se livre sans défense à toutes les superstitions. Au commencement du dernier siècle, une superstition bizarre produisit les ravages les plus étranges dans l'imagination des Parisiens. — Le diacre Pâris, renommé par ses actes de charité, était mort en odeur de sainteté; bientôt le bruit s'accrédita que des miracles et des cures merveilleuses s'accomplissaient sur son tombeau. La foule envahissait le cimetière de Saint-Médard; — l'action du thaumaturge se manifestait par des convulsions semblables à celles de l'épilepsie. — Si quelques intrigants exploitaient la crédulité publique, il est certain que la masse des convulsionnaires avaient la foi. — Un phénomène psychologique se produisit : par imitation et par un travail indéfinissable de l'imagination, les hommes, les femmes et les enfants, aussitôt qu'ils approchaient de la tombe du saint, tombaient en convulsion. — Bien mieux : des illuminés se faisaient crucifier; et telle était la tension de leur volonté qu'ils supportaient ce supplice dans une sorte d'extase, et déclaraient qu'ils n'éprouvaient aucune douleur.

Les scènes devinrent si tumultueuses et si scandaleuses que l'autorité s'en alarma, et fit fermer le cimetière; — et comme en ce pays-ci tout finit par une plaisanterie, on afficha à la porte du cimetière de Saint-Médard ce distique :

De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Le dix-huitième siècle fut, plus qu'aucun autre, propice à tous les charlatanismes.

La monarchie était encore enfermée dans le moule du moyen âge; — mais toutes les croyances sur lesquelles l'ordre social était fondé tombaient en ruine. — Un souffle



Cagliostro faisant des évocations magiques.

de rénovation, qui devint plus tard une effroyable tempête, agitait tous les esprits et suscitait les systèmes les plus hardis et quelquefois les plus extravagants. — Les finances, le commerce, l'industrie, cherchaient des voies nouvelles; et les empiriques, semblables aux alchimistes du moyen âge, cherchaient la pierre philosophale pour rétablir la fortune de l'État, ruiné par les guerres de

Louis XIV et les galanteries de Louis XV. — Quand la science économique avait dit son dernier mot, les sorciers entraient en scène : — le comte de Cagliostro faisait de la magie noire et blanche, prophétisait, et recevait des adeptes avec un cérémonial diabolique, qui lui faisait attribuer une puissance surnaturelle. — Le mystère qui enveloppait l'origine de ce personnage, ses prodigalités inexplicables, les diamants dont il était couvert, l'or qu'il semait à pleines mains, tout contribuait à entretenir la superstition ; et il faut noter que c'est surtout dans les classes élevées de la société qu'il comptait le plus de partisans.

Cet aventurier finit mal. Impliqué dans le fameux procès du collier de la reine, il fut mis à la Bastille. Une fois en prison, un sorcier perd beaucoup de son prestige. — Relaxé, il se réfugia en Angleterre, puis en Suisse, puis à Rome. Là il fut accusé de magie, condamné à un emprisonnement perpétuel, et mourut dans un château fort.

Vers le mêms temps on vit apparaître un autre personnage non moins étrange, et dont la faveur fut plus grande encore, le comte de Saint-Germain. — Comme Cagliostro, il possédait toutes sortes de recettes pour composer des philtres; — et il était admis qu'il était en communication avec des puissances occultes. — Louis XV et madame de Pompadour s'éprirent de lui, et le recevaient dans leur intimité, ce qui détermina sa vogue. Du reste ce n'était pas un homme vulgaire. Une jeunesse passée dans l'étude et des lectures immenses l'avaient initié à toutes sortes de curiosités historiques. — Il avait fini par persuader qu'il vivait depuis des milliers d'années et parlait des Pharaons d'Égypte comme les ayant beaucoup connus. — Il disait avoir assisté aux noces de Cana et s'y être lié très-particulièrement avec Jésus-Christ. Son procédé consistait à parler des siècles passés et des personnages morts depuis des centaines d'années avec un naturel parfait et sans aucune affectation. Par exemple, en causant avec Louis XV, il lui disait : « Sire, si Henri IV m'avait écouté, il ne serait

pas sorti le jour où il a été assassiné; j'avais vu le roi la veille et je l'avais averti qu'un grand péril le menaçait.



Louis XV et le comte de Saint-Germain.

— Votre aïeul me répondit : « Ventre saint-gris, comte, il me semble que vous devenez visionnaire. — Mais, répliquait Louis XV, quel motif aviez-vous de supposer que la vie du roi était en danger? — C'était l'effet d'un pressentiment Sire, reprenait Saint-Germain; — Ravaillac, qui avait été un moment clerc de procureur à Angoulême, et qui, à Paris, s'occupait encore de chicane, était venu me proposer de me faire restituer les royaumes de Chypre et de Jérusalem qui au douzième siècle étaient dans ma famille. — A ce propos, il me dit que le roi Henri se conduisait très-mal avec le Pape et qu'il lui arriverait malheur. »

Une autre fois Saint-Germain disait à Louis XV : — « Votre Majesté veut-elle que je lui fasse cadeau d'une curiosité historique? c'est le mouchoir que j'appliquai sur la blessure que ce maladroit de Montgommery fit à Henri II au fatal tournoi de 1559. — Vous étiez donc là, comte? — Oui, Sire, dans une tribune, à côté de Diane de Poitiers, qui s'évanouit dans mes bras au moment où le roi reçut le coup mortel. »

L'origine, l'existence et la mort du comte de Saint-Germain, sont demeurées un mystère. Il vivait fastueusement, sans qu'on ait jamais connu la source des sommes immenses qu'il dépensait. D'ailleurs il ne paraît pas qu'il ait jamais tiré profit de ses relations avec le monde surnaturel.

De nos jours, un homme a rappelé ces célèbres thaumaturges, c'est l'Écossais Hume, que beaucoup de nos contemporains ont pu voir dans les salons de Paris. En arrivant à Paris, vers 1856, Hume trouva le terrain bien préparé par la folie des tables tournantes, qui avait fait tourner bien des têtes. — Il y a encore là quelque chose de mystérieux. Comment comprendre que des hommes éclairés, parfois des savants, aient témoigné de leur foi profonde du phénomène des tables tournantes, incrédules d'abord, disaient-ils, et convertis par des expériences auxquelles ils avaient participé? François Arago expliquait cela par « la complicité involontaire »; c'est-à-dire que, à leur insu, les croyants groupés autour des tables opéraient le miracle par une pression insensible dont ils n'avaient pas conscience. Ce qu'il y a de certain, c'est que du moment que l'on avait affaire à des incrédules les tables ne tournaient plus.

Hume débuta dans la sorcellerie par des tours d'escamotage. Sous ce rapport, il était tout au moins de la force de Robert Houdin. Par exemple, on isolait une table au milieu du salon; sur la table il y avait une sonnette; et, à un signal, la sonnette s'agitait, sans qu'aucun agent visible déterminât son mouvement. Hume déplaçait encore des meubles, faisait marcher des fauteuils et

voltiger des mouchoirs. — La plus haute société de Paris s'éprit de ce sorcier. Les incrédules étaient assez mal accueillis. Mais ce qui grandit encore la vogue du *medium*, ce fut l'évocation des morts. Par *medium* on entendait un



Esprits des ténèbres, faites paraître Voltaire!

agent interposé entre les puissances occultes et les simples mortels. Hume était donc un *medium* jouissant d'un grand crédit dans l'autre monde. — A sa parole, les morts sortaient de leur tombe et le thaumaturge vous procurait, à votre désir, un entretien avec Charlemagne, lord Byron ou Voltaire. La conversation se passait dans la plus profonde obscurité; et il est plus probable que

Hume disposait d'un talent de ventriloquie qui lui permettait d'engager un dialogue avec un personnage invisible en simulant une voix d'outre-tombe.

On peut se représenter la scène :

« Je voudrais avoir un moment d'entretien avec Voltaire, disait un amateur.

— Nous allons essayer ; mais vous savez, je ne garantis rien, répondait le sorcier modeste. Il y a des morts qui, pour des motifs que je ne puis approfondir, refusent de se remettre en communication avec les vivants. — Essayons toujours. — Voltaire, m'entendez-vous ? »

Un silence.

« Esprits des ténèbres, c'est à vous que je m'adresse. — Faites paraître Voltaire ! »

Nouveau silence, suivi de cette exclamation qui semblait venir des entrailles de la terre :

« Qui m'appelle !

— Voltaire, est-ce vous qui êtes présent ?

— Oui, c'est moi. Que me veut-on ?

— Un vivant désire causer avec vous. — Voulez-vous bien répondre à ses questions ?

— J'y consens. »

Ici la conversation s'engageait entre le mort et le vivant. — Quand la question était trop indiscrète, Hume avertissait l'amateur que, probablement, il n'obtiendrait pas de réponse.

Un de nos amis, garçon très-spirituel et très-sceptique, était cependant convaincu d'avoir eu une entrevue avec Molière. Celui-ci lui avait révélé l'existence de plusieurs comédies inédites, que l'on trouverait en divers manuscrits dispersés dans quelques bibliothèques de province. Molière eut même la bonté de donner le titre de l'une des comédies : *Tartufe démasqué*, — suite du premier *Tartufe*. On comprend que cette découverte n'aurait pas manqué de faire quelque bruit dans la littérature. Malheureusement l'interlocuteur de Molière eut beau fouiller toutes les bibliothèques désignées, il n'y trouva que de la poussière.

La vogue de Hume dura deux ou trois ans. Cependant, vers les derniers temps, la plaisanterie l'avait entamée. Une mystification demeurée célèbre est celle-ci : un très-riche amateur donnait une soirée; tout à coup on vit apparaître, puis disparaître, comme un fantôme, un homme à la chevelure ardente, à la voix rauque et au geste saccadé. Le bruit se répandit dans la société que Hume venait d'arriver. Bientôt le maître de la maison annonça que, en effet, Hume était chez lui; — il ne désespérait pas de le décider à donner une séance; mais, avant tout, il invitait les dames dont les nerfs seraient trop délicats pour supporter la scène parfois terrible de l'évocation à se retirer. — Aucune ne bougea. — Tout à coup les lampes s'éteignirent, et, à la demande d'une dame, le *medium* évoqua Abeilard. — L'amant d'Héloïse ne se fit pas trop prier, et raconta ses malheurs en termes délicats et choisis. — D'ailleurs, de temps en temps, le *medium* lui criait : « Gazez, Abeilard, gazez. » — Tout à coup les lampes se rallumèrent; — on aperçut sur une estrade le *medium* qui, jetant sa perruque rousse, s'écria : « Mon Dieu, qu'il fait chaud dans le monde surnaturel! passez-moi donc un verre de groseille! » Et on reconnut un jeune peintre qui excellait alors dans ce genre de mystification.

Une superstition est bien malade quand on en a ri. — Hume sentit que son règne finissait; il partit.

Après diverses aventures, il se fixa en Angleterre, où il y a deux ou trois ans, il a été condamné comme escroc. — Les juges ne respectent rien!

Hume avait trouvé à Londres une veuve d'une tête un peu faible, un peu exaltée, qui demanda à Hume de lui procurer quelques entretiens avec son époux. — A chaque entrevue, le défunt disait à sa femme : « Je suis très-mécontent de toi; tu as un superbe hôtel à Londres, et mon ami Hume loge en garni. C'est indécent. — Crains ma colère! — »

La femme, intimidée, faisait présent de son hôtel à Hume. A l'entrevue suivante le défunt n'était pas plus apaisé.

« Il est vraiment scandaleux, disait-il, que vous ayez un château en Écosse, tandis que mon ami Hume n'a pas même

une modeste maison de campagne ; il y a là une iniquité qui me fait souffrir en enfer des tourments que vous partagerez un jour. »



Qu'il fait chaud dans le monde surnaturel!

Et la femme s'empressait de donner son château. — Lorsqu'elle eut encore donné, en bèl argent, environ six cent mille francs, elle fit un jour la réflexion que la voix de son mari ressemblait beaucoup à celle de Hume. Le sorcier ne se gênait plus avec une dupe d'aussi bonne composition, et ne soignait plus ses talents de ventriloquie. — Ce fut un trait de lumière pour la veuve, et pour Hume la fin des châteaux en Écosse. AUGUSTE VILLEMOT.

UN PROPRIÉTAIRE DE SOIXANTE MILLE MOUTONS

EN AUSTRALIE[1].

Thule. — Pêche aux flambeaux. — Un « corrobori, danse de guerre des Noirs. — Bilan d'une « station » de moutons. — L'ornythorynx. — Contrastes dans la nature australienne.



13 *août.* — A cheval encore! nous sommes suivis par nos bêtes chargées de peaux de kanguroo, d'autruche et de cygne, et sur la rive Nord du fleuve nous prenons la direction Est-Sud-Est : six rivières nous barrent le passage; l'inondation en rend les approches fort périlleuses, mais avec des éperons ne passe-t-on pas partout? Le soir un joli assemblage de cabanes nous apparaît dans le lointain : c'est la ***station de Thule,*** où M. Woolseiley nous reçoit à merveille. Il a là, autour de lui, *quatre mille bœufs* et *soixante mille moutons!* Toute une vallée

[1] L'Australie est un monde immense où le *self government* le plus avancé et la plus extrême barbarie se heurtent et se mêlent; monde étrange, antipode de la France, et presque ignoré de nous. Le comte de Beauvoir, qui veut bien nous communiquer ces pages, nous en rapporte la description vive, œuvre d'un esprit jeune et libéral, dans un joli volume qui a déjà atteint sa 3e édition : *l'Australie, voyage autour du monde*, in-18, illustré de nombreuses gravures-photographies et enrichi de cartes. — Prix : 4 fr. *franco.* — H. Plon, éditeur, 10, rue Garancière.



Les sauvages nous tinrent lieu de chiens.

de « lagunes » s'étend à perte de vue vers le Nord : bois profonds entourés d'eau, lacs nombreux de droite et de gauche, îlots de roseaux et de lianes, tout nous promet des chasses superbes.

14 *août.* — Une tribu de Noirs est campée tout près de nous; ils se distinguent de ceux que nous avons vus l'autre jour par des raies blanches marquées à la chaux sur le front et sur la poitrine : notre vue paraît les réjouir, et, tandis que leurs horribles femmes demi-nues, tenant leurs marmots sur leur dos, ricanent en groupe sur le seuil de leurs huttes empestées, quelques hommes nous suivent et paraissent tout feu, tout flamme pour la chasse. Ils nous tinrent vraiment lieu de chiens : grues et cygnes tombaient-ils blessés au milieu d'un lac, vite les Noirs se jetaient à l'eau, nageaient pendant un quart d'heure et nous rapportaient nos bêtes. Soudain ils tombaient à plat ventre et nous indiquaient par les gestes les plus énergiques de faire comme eux : c'était quelque vol de pélicans qui approchait. Ces braves gens, ornés de bâtonnets dans le nez, d'anneaux de bois dans les lèvres, semblent nos esclaves, et, avec quelques bouts fumants de cigare comme don de joyeux avénement, nous devenons facilement des rois de tous ces *négrillons!* Les gestes seuls sont notre langue : pas de politique, pas de discussions.

Ce qui fut long, ce fut la première partie de la nuit! Le tabac et quelques gouttes d'eau-de-vie montèrent un peu à la tête de nos noirs acolytes, et, tandis que nous poursuivions une bande d'ibis, nos hommes disparurent. Nous nous étions beaucoup éloignés de la cabane; c'étaient des lieux tout à fait déserts et inconnus; nous étions perdus, pataugeant dans la bourbe, prisonniers dans les lianes, sans boussole et sans une étoile au ciel pour nous guider. Après trois mortelles heures, nous sentîmes tout à coup sous bois une odeur affreuse : « Je la reconnais, m'écriai-je, ce sont nos Noirs »! A deux cents pas de là, en effet, nous trouvâmes toute notre troupe dormant profondément au pied d'un arbre. Ils furent vraiment bons enfants; à peine éveillés, ils reprirent leurs lourds trophées d'oiseaux et leurs lances qui étaient

quées en terre autour d'eux, et nous ramenèrent au pas de course jusqu'à la cabane.

Les Noirs devaient décidément aujourd'hui nous attirer à eux sans relâche; car, pendant que nous dînions tout affamés après une pareille course, nous entendîmes tout à coup des cris bizarres, signes de l'agitation de toute la tribu. Nous arrivons; le lac est comme illuminé de torches fumantes; des formes humaines, noires comme la nuit, le parcourent en zigzags, brandissant une sorte de javelot. Mis en liesse par l'arrivée des nouveaux Blancs, ils ont, paraît-il, organisé une pêche aux flambeaux; couchés ou à genoux sur des troncs d'arbres creusés, tenant d'une main une torche résineuse, de l'autre un harpon fait d'arêtes piquantes, les chefs sillonnent le lac, et percent vigoureusement le flanc de gros poissons attirés par la lumière; ceux-ci se débattent furieusement, et trois fois un de ces Nègres chavire. Bientôt ils ont sur la rive une dizaine de belles morues d'eau douce, le « Murray codd »; quelques-unes ont quatre pieds de long. La tribu tout entière s'agite et pousse des cris incroyables; ces dames noires, qui paraissaient timides au commencement, se rapprochent peu à peu en riant toujours et en tenant de petits javelots. Ce sont des armes terribles : un crochet d'hameçon est fixé à la pointe, et, une fois dans le corps de l'ennemi, on ne peut l'en faire sortir qu'en le lui faisant traverser de part en part : jolie perspective du reste! Mais la seule chose qui nous pénètre est une odeur affreuse et putride que cette race exhale à pleins poumons. Bientôt les grands poissons sont mis en trophée sur un tertre; chaque Noir brandit sa torche et sa pique; la danse de guerre, « le corrobori », commence. Simulacre de combats, sauts de mouton, cris inhumains, voltes et demi-voltes à cloche-pied, luttes corps à corps, rien n'y manque de ce que Cook et la Pérouse ont raconté jadis. Cette fête dura fort tard; le spectacle était si étrange, que les heures passaient inaperçues pour nous. Rien d'incroyable comme cette danse macabre, où les membres amaigris de ces corps d'ébène se dessinaient à la lueur rougeâtre. Les cris aigus d'une cadence mono-

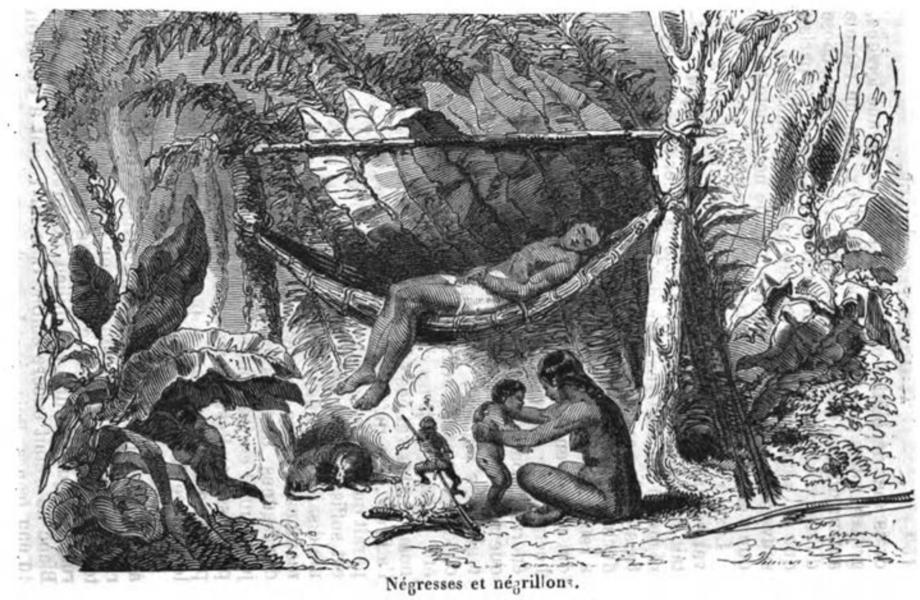
tons donnaient je ne sais quoi de fantastique à ces êtres noirs, vêtus à peine d'une ceinture de peau d'animal sauvage, gambadant frénétiquement en armes autour de leur proie. Le « corrobori » se termine par une ronde immense et un grand feu d'herbes sèches qui éclaire toute la tribu. Nous nous retirons alors, aussi stupéfaits qu'enchantés de ce spectacle.

Une chose m'a frappé après la fantasmagorie sauvage, c'est l'harmonie de la langue de ces Nègres, quand ils ne sont pas affolés par la danse et le maniement de leurs armes. Plusieurs chefs, et même des femmes, vinrent nous regarder de près, et nous débiter un flot de paroles qui étaient du pur hébreu pour nous. Je n'ai retenu de ce dialecte, peu enseigné dans nos lycées, que quelques mots utiles :

Narra-waraggarah.	Vite, dépêche-toi.
Tattawattah-onganina. . .	Conduis-moi.
Pounnamountah.	Un casoar.
Loah-maggalantah.	De l'eau.
Luggahnah olaï bahna. . .	A droite.
Luggahnah ahouïota. . . .	A gauche.

J'emporte de cette tribu le meilleur souvenir. Nageant comme des chiens de Terre-Neuve, bavards comme des pies, ces Noirs m'ont fait rire toute la journée. Mais ce soir nous avions, accroupi à nos pieds, un Nègre qui, depuis douze ans, est l'enfant gâté de notre hôte, et qui a appris une sorte de patois anglo-sauvage qu'on devine par moments; *moyself, moyself* (moi, moi) est son commencement à tout. « Moi, vénérer hommes blancs; mais jamais vu femme blanche. » Puis, montrant cinq figures tatouées en bleu sur son bras droit : « Ça, mon père faire à moi toutes les fois lui avoir tué hommes blancs; oh! mon père, à moi, avoir tué vingt-cinq hommes blancs avant lui mourir, mais moi très-bon, moi! »

15 *août.* — Les Noirs nous ont tous deux promenés par monts et par vaux; nous les avons peu à peu chargés d'une soixantaine de gros oiseaux d'eau et d'une dizaine de dindons. Je n'ai plus à vous parler de chasse; je vou-

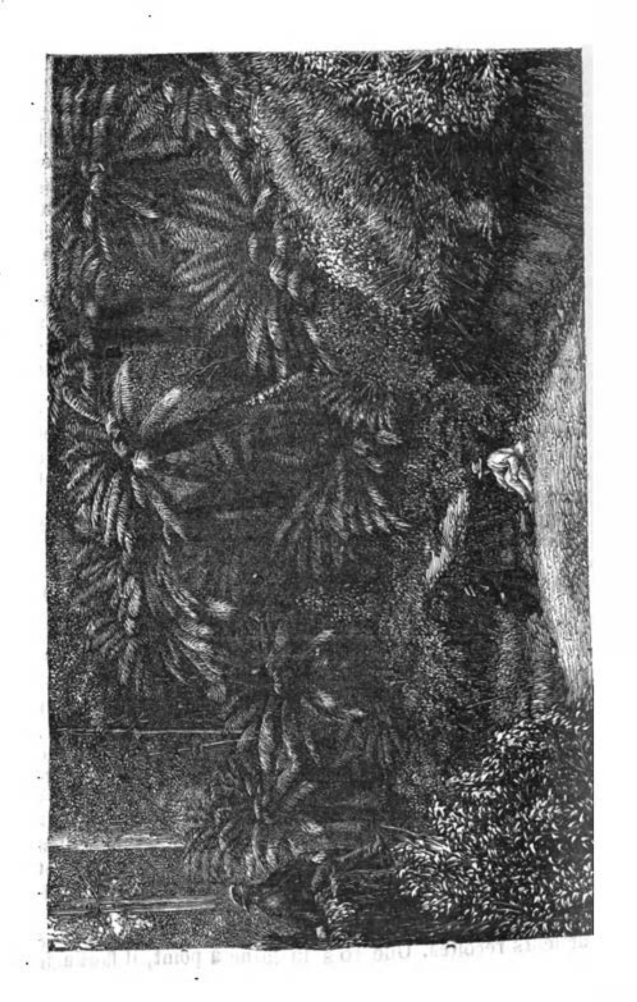


Négresses et négrillons.

drais vous dépeindre nos soirées dans la cabane lorsque, grillant vingt pipes d'un tabac délicieux, chacun raconte autour du feu quelque chose de sa vie, quelque chose d'Europe, quelque chose d'Australie. Hier, on ne parlait que du « corrobori », ce cancan national et militaire des sauvages ; ce soir, nous apprenons de notre hôte tout ce que c'est qu'une *sheep station.*

Lorsqu'en 1855 il débarqua en Australie, il vint à cheval jusque dans ces prairies, et cet endroit lui plut; c'était sauvage et verdoyant; il voulait créer sans entraves, régner à lui tout seul sur des espaces immenses, et de tous côtés ne voir sur l'horizon que les moutons de son duché. Il a vécu en ermite, en homme des bois; mais il a réussi, il est heureux. Il a soixante mille bêtes à laine qui parcourent son « run », espace de plus de cent un mille hectares de prairies. Pas de clôtures, ce qui est une énorme économie sur les « runs » de bœufs. Les moutons que nous avons vus ces jours derniers, en chassant dans toutes ces plaines, errent par troupeaux de mille, et chaque troupeau, couchant en plein air, hiver comme été, gagnant toujours de proche en proche, dans sa vie nomade, les vallées où l'herbe tendre et le « saltbush » l'attirent, n'a qu'un seul berger qui le suit à cheval. Il paraît qu'il est des « runs » où une moyenne d'*un* hectare est suffisante pour deux moutons par an; mais ici même, me disait notre hôte, il en faut environ *quatre* pour *trois* moutons, à cause des sécheresses de quelques plateaux, des lagunes, des bois clair-semés; par conséquent, aujourd'hui il en faut quatre-vingt mille pour tout son peuple paissant. Reste donc un surplus de prairies qui lui permet d'élever encore à plus de soixante-quinze mille le nombre de ses bêtes.

Comme premières mises de fonds, il a eu d'abord à construire des cabanes, des magasins à vivres, des chariots, en un mot à se munir, pour lui et ses bergers, de tout le matériel nécessaire dans une installation, quelque rustique qu'elle fût, au milieu de prairies où aucun Blanc ne s'était encore établi. Cela lui revint à environ 10,000 francs. Puis, cent bons chevaux, pour le trans-



port de ses laines et le service de ses bergers, lui coûtèrent 40,000 francs. Enfin, il acheta chez les « squatters » établis à trente et quarante lieues à la ronde, huit mille brebis (à une moyenne de *onze* francs), qui devaient être les mères de ces troupeaux immenses que nous voyons maintenant; il les dissémina sur ses cent un mille hectares en huit groupes errant à l'aventure : 88,000 francs pour les brebis et 10,000 francs pour cent béliers; total de l'achat : 98,000 francs.

Voici maintenant ses frais annuels : la commission pastorale du gouvernement, après examen des bonnes et des mauvaises conditions du terrain, a évalué en bloc la location du « run » à 18,750 francs par an, plus 25 francs par mille moutons : soit 20,250 francs.

Il a actuellement soixante hommes en service permanent pour la garde et la surveillance de ses troupeaux et vingt pour ses transports, tous payés à raison de 25 francs par semaine et nourris pour un prix égal : ils lui coûtent donc en tout 104,000 francs.

Dans les mois favorables à la tonte, des brigades d'une centaine de tondeurs parcourent les prairies, s'arrêtent dans chaque « run » et font leur besogne avec une étonnante rapidité. En moyenne, ces cent tondeurs rasent chacun vingt-cinq moutons par jour, total deux mille cinq cents. En vingt-quatre ou vingt-cinq jours les toisons des soixante mille bêtes tombent sous leurs ciseaux, et vite toute la laine est récoltée. En outre de la nourriture des hommes (7,875 francs), la tonte, qui est de 20 francs par cent moutons, revient encore à environ 19,875 francs. C'est un moment vraiment curieux, paraît-il, car, de même que, chez nous, des bandes de moissonneurs courent de ferme en ferme et font tomber sous la faux tous les blés qui couvrent le sol, de même ici, quand les brigades de tondeurs s'abattent dans les prairies, en bien peu de jours des milliers de moutons sont mis à nu, et les heureux « squatters » empilent à la hâte des pyramides de balles de laine. Les « squatters » ont pour la tonte de la laine les mêmes angoisses que nos agriculteurs pour leurs récoltes. Une fois la laine à point, il faut agir

en toute hâte, l'envoyer à Melbourne et l'expédier sur le marché de Londres, pour profiter des premières demandes. L'embarras de nourrir tant de bêtes accumulées en un même point les presse encore plus de ne pas marchander le nombre des bras; et si le beau temps paraît fixe, qu'ils ne perdent pas si belle occasion! Les orages ont en effet causé bien des ruines après la tonte, et ceux qui ont agi trop lentement dans la belle saison ont vu à l'approche de l'automne des milliers d'agneaux tués par les grêles terribles de l'Australie, et les brebis, saisies par le froid sous des pluies de deux ou trois mois, mourir par centaines en quelques jours. Quand on aura inventé une machine à vapeur pour tondre les moutons, quelle belle économie ce sera pour les « squatters »!

La tonte est la transition entre les dépenses et les bénéfices.

Chaque mouton donne une moyenne de cinq livres de laine bien lavée. Les soixante mille bêtes de notre hôte lui ont rapporté cette année trois cent mille livres de laine qui, immédiatement vendues pour le marché de Londres à raison de 1 fr. 87 c. la livre, ont produit un total de 561,000 francs. Actuellement le « run » de Thule ne compte que soixante mille bêtes; mais, il y a trois mois, il en avait plus de soixante-huit mille. Dans cet espace de temps, le troupeau gras de huit mille moutons a été vendu, pour la boucherie, à Melbourne et à Ballarat, 15 francs la pièce, ou 120,000 francs.

Cette année est donc une année magnifique pour le « run » de Thule; à quelques mille francs près, me disait M. Woolselley, il en résulte cette balance :

Bail	20,250 fr.	Vente de la laine	561,000 fr.
Bergers	104,000	Boucherie	120,000
Tondeurs	19,875		
Transports et divers	15,000		681,000 fr.
	159,125 fr.		

Bénéfice net : 521,875 fr.

Notez qu'en entrant en bail il avait mis dans l'entre-

prise un capital de 140,000 francs, mais, que s il en sortait actuellement, il ne perdrait que quelques mille francs consacrés à ses cabanes et à ses chariots, tandis qu'il lui resterait ses soixante mille moutons, qui représentent un capital de 1,625,000 francs.

Voilà donc ce que c'est qu'un « run » de moutons en Australie : l'à-peu-près n'est pas de notre époque, je donne des chiffres.



Je n'ai qu'une rectification à faire : ce « run » est administré par M. Woolselley, mais il appartient à M. Caldwell, son beau-frère, qui possède et gère lui-même un autre « run » de cinquante mille moutons à une centaine de lieues d'ici, vers l'Ouest.

Pourtant, prendre ces beaux résultats comme moyenne de chaque année, ce serait certes tomber dans une grande erreur. Autant il faut avoir un corps de fer pour vivre ainsi exilé dans les prairies, toujours à cheval, sous les rayons brûlants du soleil ou sous des pluies de deux mois; autant il faut au « squatter » une âme forte pour ne pas perdre courage devant d'affreux désastres. Ici, il y a sept ans, trois mille agneaux furent un jour tués par une

trombe de grêle; en 1861, quinze mille brebis périrent de soif; en 1863, quatre mille cinq cents furent submergées par l'inondation. L'inconstance est la loi du temps en Australie. A côté d'un « run » florissant, un autre « run » est inondé. Une province est dévastée par une trombe; une autre voit des milliers d'hectares naguère verdoyants soudain desséchés si affreusement par le soleil que ses rayons, tombant sur des herbes en fermentation, suffisent pour y allumer l'incendie et en réduire toute la surface en une croûte noire et calcinée, où des milliers de moutons errent affamés et mourants. Toute une partie du « run » de Thule, un vaste plateau, fut ainsi desséchée il y a cinq ans. M. Woolselley fit alors ce qu'avaient fait déjà bien d'autres victimes du même désastre : il eut recours au « Boiling-down ».

Dans les soixante mille hectares qui restaient verts, il serra un peu les rangs de ses moutons et en mit trente-cinq mille : les vingt mille autres, il les fit entrer un à un, non pas comme ceux de Panurge, dans un gouffre d'eau salée, mais dans un gouffre de feu. Trois énormes chaudières, un peu dans le genre de petits gazomètres, furent disposées dans la plaine, et, pendant trois mois, les bergers devenus *chauffeurs* entassèrent moutons sur moutons, que le feu convertissait en flots de suif. Triste résultat de bien des labeurs! Que de beaux troupeaux contenus désormais dans quelques barriques de ce vulgaire produit animal! N'importe, c'était un expédient contre le malheur, et, cette année-là, dix-huit cent soixante-dix-neuf tonnes, d'une valeur de 1,875,000 francs, furent exportées de la province de Victoria.

Quant aux quatre mille bœufs de notre hôte, il les fait paître dans un « run » adjacent à celui des moutons, et il tient pour eux une comptabilité à part : je ne vous en dis rien; les exemples et les récits fournis par notre ami Kapel m'ont suffi.

Je suis, je l'avoue, bien heureux d'avoir pu voir de près ces deux genres d'exploitations qui font la prospérité de l'Australie, et qui sont certainement ce qu'il y a de plus caractéristique sur cette terre : je vous en rends

compte aussi brièvement que possible, après tous nos coups de fusil. Comme vous le voyez, il n'est plus temps de débarquer ici sans un sou et d'espérer y « faire fortune ». Ces choses extraordinaires n'arrivent que dans les vingt premières années d'une colonie : ici la colonie pastorale en a déjà trente. Maintenant, il faut des capitaux, si l'on veut très-vite sortir de l'ornière; et, tandis que nous ne trouvons en France presque pas d'argent pour l'Algérie, qui est à notre porte, les Anglais ont cela d'admirable qu'ils envoient, sans hésiter, des millions aux antipodes. Le « squatter » dont nous venons de faire galoper les troupeaux a dû, dès les premiers jours, mettre 140,000 francs sur la table et risquer ses cartes. Si la première année avait été mauvaise, il lui en aurait fallu autant, au bout de douze mois, pour se remettre à flot. Je ne vous cite que *ce que j'ai vu*, mais je vous laisse à penser ce qu'il faut d'argent pour les « runs » exceptionnels dont on nous parle, où un seul « squatter », M. Collins, possède deux cent dix mille moutons, et un autre cent soixante-dix mille.

16 *août*. — Nous avons tué ce matin un des plus curieux animaux qu'il soit possible de voir, un *ornythorynx!* Nous longions un « *creek* », petit ravin inondé, quand un ornythorynx nous apparut tout à coup, courant comme une sorte de castor sous d'étroites voûtes creusées le long de la rive. Nous le poursuivons, il se met à la nage;



un coup de double zéro le tue roide. Singulière bête que cette sorte de loutre aplatie, longue d'un pied et demi, courant sur quatre pattes palmées, portant la fourrure du castor, et munie d'un véritable bec de canard : elle *pond*

des œufs et *allaite* ses petits, voilà surtout le bizarre phénomène! Après un si beau coup, nos fusils ont fini leur service : notre dernière chasse est une chasse à courre.

A trois cavaliers, nous fondons de trois directions opposées sur un groupe de casoars, que nous avions aperçus à un kilomètre en plaine. Après une heure et demie de galopade effrénée, le casoar roule sous les pieds de nos chevaux. A part le danger, c'est une chasse aussi entraînante que celle du grand kanguroo, et, quoique nos chevaux fussent des pur-sang, galopant à merveille, j'ai cru pendant une heure que nous n'atteindrions jamais ce grand oiseau-coureur, qui faisait des enjambées de quatre mètres et pointait tout droit dans la même direction.

Notre course dans l'intérieur est terminée : elle nous a fait voir des choses étonnantes. Terre vraiment étrange que celle-ci :



La femelle du casoar pond, le mâle couve. Ce sont, du reste, des oiseaux qui ont des ailes sans plumes.

Un animal moitié canard, moitié fourrure, y pond et y allaite.

On ramasse une branche d'arbrisseau; on la jette à l'eau, elle va droit au fond : c'est une sorte d'ébène.

Et au bord de l'eau vous prenez une pierre, vous la jetez; elle flotte : c'est une sorte de pierre ponce.

Les cerises portent leur noyau en dehors.

Vous êtes dans un bois : c'est en vain que vous cherchez l'ombre; les feuilles se présentent toutes de profil au soleil.

Vous donnez trois cigares à un Naturel; comme il est tout nu, il ne peut les garder que sous l'aisselle ou dans sa tignasse crépue.



Les kanguroos, plus heureux, ont une poche où il y a place pour leurs petits, même sevrés.

Ils ont quatre pattes; mais, sur des milliers que j'ai fait fuir devant moi, pas un n'en a jamais employé plus de deux pour courir. Quant à la queue, ils s'en servent le plus drôlement du monde : dès qu'ils s'arrêtent, ils s'asoient dessus comme un marchand de coco sur son bâton.

Nous avons fait plus de cent lieues à cheval pour voir toujours le même grand arbre, l'arbre à gomme; c'est bon pour les enrhumés, mais monotone.

Il n'y a de pierres — et encore! — qu'aux bords des ruisseaux : il y a des pelouses de gazon de vingt lieues sans un caillou! En revanche, Burke et Sturt ont trouvé à deux cents lieues d'ici des déserts de pierre si grands que leurs bêtes y sont mortes de faim.

Tout ceci n'inspire-t-il pas le sentiment de l'extraordinaire? La création de l'Australie semble tenir du caprice; qui sait? elle n'est peut-être pas finie; les éléments sont là pour en faire une terre comme les autres; ils sont séparés : ici deux cents lieues carrées de pierre; là, trois cents lieues de gazon; plus loin, de l'eau.

« La difficulté n'est pas d'y trouver un terrain où il y ait de l'or, mais bien un terrain où il n'y en ait pas », c'est vrai. Il y a de l'or partout, plus ou moins abondamment, mais partout.

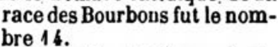
Aussi, riche en or, mais pauvre en terre végétale, l'Australie est-elle par excellence la patrie des mineurs et des troupeaux nomades! Elle ne pourra jamais être une terre pour les agriculteurs. Mon impression est que les nouveaux « squatters » doivent s'aventurer dans l'intérieur, et lancer leurs troupeaux sur les milliers de lieues carrées de prairie que les explorateurs ont découvertes; s'ils se rapprochent les uns des autres, ils se nuiront! La fortune de cette contrée n'est pas dans la qualité de son sol, elle est dans son espace! Comte de Beauvoir.



CHIFFRES CABALISTIQUES.

Nous empruntons à l'*Ami du Peuple* quelques calculs singuliers dans lesquels le caprice du hasard se rapproche des réalités de l'histoire.

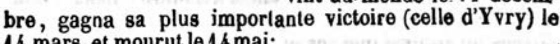
Ainsi, il a été remarqué que le nombre fatidique de la



race des Bourbons fut le nombre 14.

Pour Henri IV, surtout, la rencontre continuelle de ce chiffre est vraiment étonnante.

« Voici, dit Sainte-Foix, la recherche curieuse qui fut faite sur le nombre 14 par rapport à Henri IV. Il naquit 14 siècles, 14 décades et 14 ans après Jésus-Christ; il vint au monde le 14 décem-



bre, gagna sa plus importante victoire (celle d'Yvry) le 14 mars, et mourut le 14 mai; il a vécu quatre fois 14 ans, quatre fois 14 jours, et il y a 14 lettres dans son nom, Henri de Bourbon. »



Marguerite de France, sa première femme, était née le 14 mai 1552.

Ainsi que Henri IV, Louis XIII mourut un 14 de mai; il avait 14 ans lorsqu'il tint, en 1614, les états généraux, dans lesquels François Miron affirma, pour la première fois, les droits du tiers état.

Le plus grand roi de la race de Henri IV fut Louis XIV.

Louis XIV monta sur le trône en 1643.



Il mourut en 1715.
Il avait vécu 77 ans. 6

En plaçant verticalement les chiffres de chacun de ces nombres, nous obtenons le résultat suivant :

	Son avénement.	Sa mort.	Son âge.
	1	1	
	6	7	
	4	1	7
	3	5	7
Totaux.	14	14	14

Louis XV mourut en 1774.

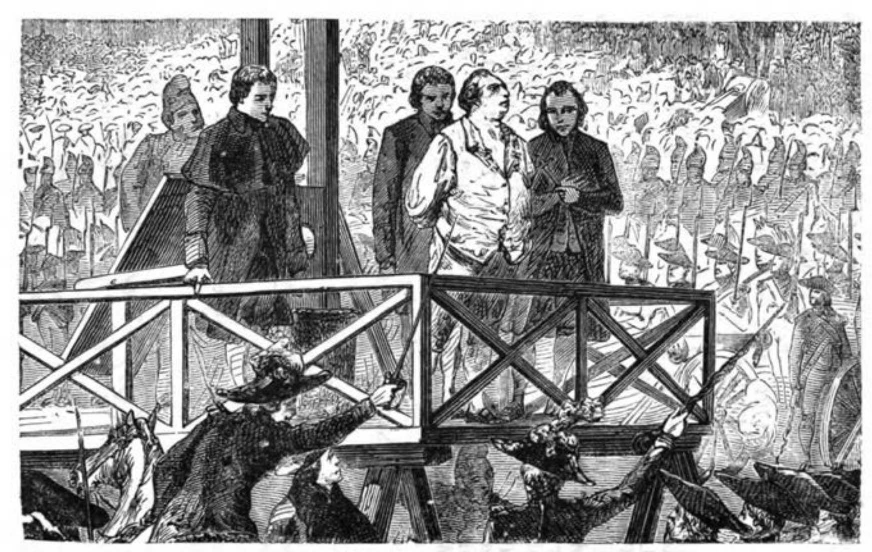


Entre l'année de l'assassinat de Henri IV (1610) et celle de l'expiation sanglante de Louis XVI (1792) il s'était écoulé 182 ans, soit 13 fois 14 années.

La restauration des Bourbons eut lieu en 1814.

1
8
1
4
——
14

Louis XVI cependant fit exception à cette règle, le nombre que l'on rencontre fatalement dans sa vie est le nombre 21. — Il est vrai qu'en *subtilisant un peu*, comme eût dit Montaigne, on peut ajouter que 21 est, comme le nombre 14, un multiple de 7.



Mort de Louis XVI.

21 janvier 1770, LE ROI envoie son anneau à Vienne pour son mariage.

21 janvier 1781, FÊTE à l'hôtel de ville pour célébrer la naissance du Dauphin.

21 janvier 1791, FUITE de Louis XVI à Varennes.

21 janvier 1793, MORT du Roi sur la place de la Révolution.

A cette extraordinaire série de dates, il convient d'ajouter que les rapports qui conduisirent le « fils de saint Louis » à l'échafaud émanaient de la commission des *Vingt et un.*

Pour terminer la liste de ces singulières coïncidences de chiffres et de dates, notons ici une remarque bizarre relative au roi Louis-Philippe. En additionnant avec la date de son avénement (1830) les chiffres verticalement placés de l'année de sa naissance (1773), de l'année de la naissance de la reine Marie-Amélie (1782) et de l'année de leur mariage (1809), on obtient dans chacune de ces épreuves la date de la révolution de 1848.

Le roi Louis-Philippe.	La reine Marie-Amélie.	Leur mariage.
1830	1830	1830
1	1	1
7	7	8
7	8	0
3	2	9
1848	1848	1848

N'y a-t-il là qu'un simple caprice du hasard?



CHEMINS DE FER

DE LA

LIGNE INTERNATIONALE D'ITALIE

PAR LE SIMPLON

(Nouvelle Compagnie anonyme)

ADMINISTRATION CENTRALE, A PARIS, 50, BOULEV. HAUSSMANN

et très-prochainement, 14, *rue de Londres.*

Les chemins de fer de cette Compagnie sont situés en Suisse et en Italie. Une fois achevés, ils auront environ cent soixante-douze kilomètres de parcours, non compris la traversée du Simplon. Ils commencent au Bouveret, petite ville à l'extrémité du lac de Genève, suivent la vallée du Rhône, et, après avoir passé la montagne, parcourent les plaines de l'Ossola en Lombardie jusqu'à Arona, au bord du lac Majeur. Là, on rencontre les chemins de fer de la haute Italie, qui conduisent à Milan, à Turin et à Gênes, à Ancône, Brindisi, et de là, par la voie la plus directe, au canal de Suez. En Suisse, la ligne du Simplon se relie à l'ouest suisse qui conduit à tous nos réseaux français. Il y a aussi un service de bateaux à vapeur sur le lac de Genève, en attendant les chemins projetés qui uniront nos lignes ferrées du Sud à celle du Simplon.

La Compagnie a construit et exploite déjà 80 kilomètres, du Bouveret à Sierre; près de 25 nouveaux kilomètres, des deux côtés des Alpes, seront bientôt achevés, et les travaux seront poursuivis promptement sur le reste du parcours. La traversée du lac de Genève a 80 kilomètres.

La difficulté sera de traverser la montagne, mais les gouvernements intéressés feront percer le Simplon, comme on fait au mont Cenis, ce qui rendra la route beaucoup plus facile et l'abrégera d'au moins trente kilomètres. En attendant, la Compagnie peut user de la magnifique route que Napoléon Ier a fait construire au commencement de ce siècle sur cette même montagne qu'il avait choisie comme le meilleur passage pour aller par la Suisse en Italie. Sur cette

route, la Compagnie fera établir un système provisoire de chemin de fer, qui offrira du reste toute garantie, et permettra d'attendre sans préjudice le percement du tunnel.

Le capital de la Nouvelle Compagnie est de quarante millions, partagés en **166,666** obligations émises en trois séries :

1° **32,500** obligations souscrites par les porteurs de titres de l'ancienne Compagnie ;

2° **62,500** obligations émises spécialement en France et souscrites en novembre dernier ;

3° Le complément, soit **71,666** obligations qui ont été émises en souscription européenne dans le courant de janvier 1869.

Ces obligations rapportent 15 francs d'intérêt annuel et sont remboursables à 525 francs, dont 400 francs en argent et 125 francs en une action de jouissance entièrement libérée. C'est-à-dire qu'après le remboursement des obligations, ces actions garantiront à chaque intéressé une part dans la propriété et dans les bénéfices.

Ces actions sont les seules de la Compagnie. Les statuts ont ainsi appelé tous les intéressés à prendre part au gouvernement de la Société, puisque tous les porteurs d'obligations ont droit d'assister à l'Assemblée générale, avec une voix délibérative par cinq titres.

En vertu de l'autorisation donnée à la Nouvelle Compagnie par une loi votée par le grand Conseil du canton du Valais, chaque obligation, outre le remboursement ordinaire, a droit à un tirage unique de 3,500,000 francs de primes, réparties sur 3,200 numéros d'obligations.

Ce tirage, qui aura lieu prochainement, donne déjà à ces titres une plus-value notable, et les subventions du Gouvernement français, qui a le plus grand intérêt au percement du Simplon, en permettant d'achever cette œuvre considérable, feront de la ligne du Simplon l'une des lignes les plus productives de l'Europe, dont les titres seront très-recherchés de tous ceux, petits et gros capitalistes, qui désirent un placement avantageux et aussi sûr que le placement sur les chemins français.

LE VRAI GUIDE DE L'ÉPARGNE.

Lorsqu'on voit une entreprise réussir dans une mesure exceptionnelle, on peut affirmer qu'elle repose sur une idée juste, et qu'elle donne satisfaction à des intérêts sérieux.

Or, un des succès les plus éclatants et les mieux justifiés de la presse financière est celui qu'a obtenu si rapidement le *Moniteur des tirages financiers*. Près de trente mille abonnés attestent la confiance qu'il inspire et qu'il doit à la sûreté de ses renseignements et de ses conseils. A une époque où les valeurs mobilières circulent dans un si grand nombre de mains, il n'est presque personne qui n'ait un intérêt de chaque jour à consulter un conseiller fidèle et impartial qui lui apporte, avec de consciencieuses appréciations sur toutes les affaires, la connaissance exacte des faits et la vérité des situations.

C'est cette œuvre difficile que le *Moniteur des tirages financiers* a entreprise depuis six ans, et qu'il a accomplie avec un dévouement qui ne s'est jamais démenti.

S'identifiant avec les petits capitalistes, et aussi soucieux de leur épargne que de la sienne propre, il a défendu leurs intérêts avec une indépendance et une largeur de vues qui lui ont conquis, à bon droit, les sympathies générales de l'opinion publique.

Il s'est naturellement formé autour de cet organe important une immense clientèle qui opère d'après ses avis, et sur des valeurs de tout repos, en dehors des chances de la spéculation, certaines de revenus

plus modestes que ceux par lesquels on allèche la cupidité de l'épargne, mais assis sur les bases les plus solides.

L'autorité du *Moniteur des tirages financiers* n'a fait que s'accroître; il est le guide indispensable de tout porteur de titres; il publie tous les documents spéciaux, toutes les listes de tirage qu'on chercherait vainement dans les autres publications analogues, pour le prix modique de 4 FRANCS PAR AN; c'est le plus complet et le plus intéressant de tous les journaux financiers.

Bon marché d'une part, utilité incontestable de l'autre, appréciation impartiale, honnête et sûre de toutes les affaires, ces avantages réunis font de l'abonnement au *Moniteur des tirages financiers* UNE VÉRITABLE PRIME D'ASSURANCE CONTRE LES MAUVAIS PLACEMENTS, ET UNE GARANTIE DE SÉCURITÉ POUR LE CAPITAL.

Le *Moniteur des tirages financiers* vient d'élargir, dans l'intérêt de ses clients, le cercle de ses relations, et leur a assuré, dans la création et l'émission d'entreprises d'une haute importance, des droits et des avantages exceptionnels.

Le *Manuel des emprunts d'État* et le *Calendrier des actionnaires*, qui sont donnés en prime à tous les nouveaux abonnés, sont le recueil le plus complet des fonds publics et des valeurs de toute sorte, et le memento le plus sûr à consulter. Rien ne saurait les remplacer pour tout possesseur d'actions ou d'obligations.

D. LEGROS.

On s'abonne à Paris, **104, rue Richelieu.** Envoyer **4 fr.** en mandat ou timbres-poste à l'ordre de M. MASSY, gérant du journal.



LE CRÉDIT RURAL DE FRANCE

5, RUE SCRIBE, A PARIS.

Le chiffre énorme de la dette hypothécaire rurale, la difficulté de plus en plus grande pour les petits cultivateurs de faire des emprunts dans de bonnes conditions, la nécessité de donner à l'agriculture le crédit avantageux que possèdent le commerce et les autres industries françaises, ont inspiré l'idée d'une vaste société dont l'établissement central serait à Paris et qui s'étendrait sur toute la France au moyen de succursales, chacune indépendante en ce qui la concerne.

Cette idée, la société du *Crédit rural de France* vient de la réaliser. Elle a fait avec le plus brillant succès l'émission de son capital, uniquement consacré aux intérêts ruraux ; elle s'occupe maintenant d'organiser les établissements secondaires.

Désormais le cultivateur gêné pourra, sans avoir l'ennui de s'adresser à des gens de connaissance, sans payer de gros intérêts, trouver de l'argent à sa convenance et pour tout le temps qu'il voudra, mais de telle manière que peu à peu sa dette soit complétement libérée. Le *Crédit rural* fait aussi le prêt à amortissement en cinquante ans. Ce mode d'emprunt, encore peu apprécié dans les campagnes parce qu'on ne le connaît pas assez, est destiné à rendre les plus grands services. Rien n'est facile comme d'ajouter chaque année une toute petite somme, proportionnée à l'emprunt qu'on a fait, et de ne plus rien devoir, soi ou ses enfants, au bout du temps fixé.

La Compagnie ne veut pas seulement aider ceux qui auront besoin; elle doit aussi donner satisfaction aux rentiers.

Le *Crédit rural* crée, pour une somme égale au montant de chacun des prêts hypothécaires qu'il a consentis, des lettres de gage dont il sert lui-même l'intérêt, dont il rembourse le capital, et qui sont garanties d'abord par l'actif général de la Société et plus particulièrement par l'hypothèque inscrite sur les immeubles ruraux de l'un des débiteurs de la Compagnie. Le numéro et l'époque du remboursement des lettres de gage correspondent aux emprunts qui ont motivé leur création, en sorte que chaque titre émis par le *Crédit rural* sera nécessairement la conséquence d'une opération

de prêt hypothécaire précédemment faite dont il sera le démembrement, et portera en lui-même sa justification, sa raison d'être et sa garantie spéciale et particulière.

Ces obligations pourront être divisées en coupures de 100, 500 et 1,000 francs; capital et intérêts seront payables par la Compagnie, soit à Paris, soit dans les succursales. Le capitaliste pourra, s'il le désire, apprécier le gage qui lui sert de seconde garantie, et que nul autre ne partage avec lui, de sorte qu'il profitera de toutes les sécurités qu'offre le placement hypothécaire sur particuliers, sans redouter aucun des désagréments qu'il occasionne d'ordinaire.

Par l'intermédiaire et sous la garantie des succursales qu'il crée dans toute la France, le *Crédit rural* fait à l'agriculture des prêts chirographaires sur garanties de toute nature, soit pour l'achat d'engrais ou d'instruments agricoles, soit pour faire des réparations, travaux de drainage ou autres. Une ingénieuse combinaison, qui consiste à faire verser, par chaque succursale et pour toutes les opérations chirographaires qu'elle traite, quelques centimes pour cent, forme entre tous les établissements du *Crédit rural* une caisse mutuelle d'assurance les garantissant contre les mauvaises opérations qui peuvent être faites.

Mais la partie essentielle du *Crédit rural* pour les petits cultivateurs, c'est le *bon rural,* sorte de billet de banque garanti par la Compagnie. Le billet de banque ou l'argent que l'on garde chez soi ne rapporte rien, le *bon rural,* au contraire, rapporte toujours 1 centime par cent et par jour, c'est-à-dire 3 fr. 65 pour cent francs au bout de l'an. Il est toujours facile au cultivateur, après une vente, de verser à la succursale du *Crédit rural* la somme qu'il garderait improductive jusqu'à ses prochains achats. Il reçoit en échange un bon rural remboursable à sa volonté à la même ou à n'importe quelle autre succursale. Pour un petit roulement de fonds de 1,000, 2,000, 3,000 francs, etc., on peut économiser ainsi 30, 60, 100, 200 francs, etc., c'est-à-dire la somme nécessaire le plus souvent pour éviter la gêne et avoir peu à peu l'aisance et la fortune. Adressez-vous donc au *Crédit rural de France,* que vous ayez de l'argent à emprunter ou des capitaux à placer.

VARIÉTÉS.

SINGULIÈRES PROPRIÉTÉS DU NOMBRE 9.

Il faut rendre à César ce qui est à César, et à notre célèbre Fontenelle cette découverte qu'on a trop longtemps attribuée à l'Anglais Will-Green, mort, je crois, en 1794. Voici quelle est cette singulière propriété du nombre 9 : c'est que, si vous multipliez ce nombre par 2, par 3, par 4, par 5, par 6, par 7, par 8, par 9, etc., vous trouverez que les chiffres composant le produit de chacune de ces multiplications *additionnées* donneront toujours *neuf*. — Ainsi :

2 fois 9 font 18 — 1 et 8 font 9
3 fois 9 font 27 — 2 et 7 font 9
4 fois 9 font 36 — 3 et 6 font 9
5 fois 9 font 45 — 4 et 5 font 9
6 fois 9 font 54 — 5 et 4 font 9
7 fois 9 font 63 — 6 et 3 font 9
8 fois 9 font 72 — 7 et 2 font 9
9 fois 9 font 81 — 8 et 1 font 9

MÉTHODES POUR SE RAPPELER QUELS SONT LES MOIS DE 30 ET DE 31 JOURS.

Beaucoup de personnes ont de la peine à se rappeler quels sont les mois *pleins* et les mois *caves*, les mois de 31 jours et les mois de 30 jours, dans les calendriers Julien et Grégorien en usage chez tous les peuples de la chrétienté. Pour aider la mémoire, on a eu recours à des procédés mécaniques.

Après avoir fermé, par exemple, le second et le quatrième doigt de la main, on applique, dans ce système des doigts étendus et des doigts fermés, *le nom du mois de mars au pouce*, et les noms des mois suivants aux

autres doigts, en revenant, bien entendu, au pouce avec le sixième mois, celui d'août. Dans ce dénombrement, tous les doigts longs et ouverts correspondent à des mois de 31 jours : tous les doigts courts ou fermés correspondent aux mois de 30 jours et à celui de février, qui en a 28 ou 29.

Un moyen plus commode consiste à fermer la main. Les racines des quatre doigts contigus forment des parties saillantes, les intervalles des creux. Si l'on compte alors les douze mois, en commençant par janvier appliqué à la première partie saillante; continuant par février appliqué au creux voisin, et ainsi de suite, on trouvera que tous les longs mois ont correspondu aux saillies et les mois courts aux dépressions.



A défaut de ces méthodes mécaniques, les écoliers avaient jadis recours, au collége, à de prétendus vers,

semblables, au reste, à ceux qui sont contenus dans les ouvrages intitulés *Jardin des racines grecques* et *Jardin des racines latines*. Voici ceux que Nollet nous a conservés et dont on faisait usage dans son temps.

Trente jours en novembre,
Juin, avril et septembre :
De vingt-huit il en est un;
Tous les autres ont trente et un.

LE NEZ DANS LES FINANCES. — DANGERS DE L'USAGE DU TABAC EN POUDRE.



Mettez le nez dans vos finances, il semble que vous y verrez plus clair; je vais vous prouver, par l'expérience des priseurs, que trop souvent le contraire existe, et que la question du nez est un grave embarras dans nos affaires de bourse. Supposez qu'un nez de dimensions ordinaires prenne goût pour le tabac en poudre : le voilà pris d'une détestable habitude, menacé d'une passion dont les effets sont malheureusement très-calculables. D'abord le nez n'absorbe qu'une ration journalière de 5 cent. de tabac; peu à peu, sous l'influence de soucis et sous le fallacieux prétexte de besoins factices, la somme croît et grandit comme le flot d'une marée montante : c'est 10 cent., 15 cent., 20 cent., et même 75 cent. par jour; total à la fin de l'année, 273 fr. 75 c. Le cas n'est pas hypothétique; il est plus d'un nez que l'on pourrait nommer et qui coûte cette somme à son propriétaire. Quel poids pour un budget souvent très-restreint! Ajoutez les maladies dont la nicotine est la source, les inconvénients divers et ridicules, qu'il serait malpropre de désigner; les

larmes jaunes que le nez verse lui-même sur sa malheureuse passion sans pouvoir s'en corriger.



D'après le sentiment de graves médecins et de chimistes très-distingués par leurs talents, le tabac en poudre contient une certaine quantité de nicotine, qui est un poi-



son violent et très-funeste à la santé. D'ailleurs, l'usage de cette poudre vicie les organes et est très-malpropre.

Avant que Jean Nicot apportât cette plante en France, on était aussi sujet aux infirmités qu'aujourd'hui; donc cet usage n'est pas nécessaire, mais bien imaginaire. L'empereur de Russie, l'empereur de Constantinople et le roi de Perse lancèrent une ordonnance qui défendait l'usage de cette poudre sous peine d'avoir le nez coupé; or je le demande ici de bonne foi, est-il supposable que ces souverains eussent défendu l'usage de cette poudre s'ils n'avaient pas été convaincus que cet usage était funeste à la santé de leurs sujets? Non sans nul doute. Il est passé en proverbe que l'habitude est une seconde nature, et que l'on ne peut pas y renoncer sans danger pour sa santé. Cet adage est faux, car il doit y avoir des moyens d'arrêter le nez dans ses égarements; le nez n'a pas le droit d'épuiser la tabatière et la bourse par son impénitence finale.

Voici ce moyen de correction, ce remède, cette guérison; elle sera d'autant plus prompte et plus efficace que la main qui l'appliquera sera plus courageuse. Voici la recette dans toute sa simplicité :

Pour vous défaire de cette fâcheuse habitude,

1° Vous vous procurerez de la poudre de bois de palissandre, que vous trouverez dans les scieries à la vapeur.

2° Vous y mêlerez deux parties de tabac en poudre.

3° Vous diminuerez insensiblement la quantité de tabac en poudre, et vous finirez par priser la poudre de bois de palissandre seule.

4° Bientôt le dégoût de cette poudre naîtra et l'habitude cessera.

5° Vous prendrez ensuite une petite purgation tous les huit jours pendant un mois, afin de déranger le cours des humeurs.

Je connais de très-grands priseurs qui ont renoncé promptement à l'usage du tabac en poudre en suivant ce traitement, et cela sans en avoir éprouvé la moindre incommodité.

L'ABBÉ TH.



CAFÉ DE GLAND DE CHÊNE.

Le café de gland de chêne de France est non-seulement médicinal, mais il est encore très-nutritif; son usage offre donc des avantages vraiment inappréciables.

D'après le sentiment grave de nos docteurs médecins et de nos chimistes les plus distingués, le café des Iles ne contient aucune partie nutritive, il ne possède que l'arome et l'excitant; d'ailleurs il est très-échauffant et se vend fort cher dans le commerce. Il agit en effet tellement sur le système nerveux que souvent bien des personnes qui en usent sont sans cesse dans un état de surexcitation et sont privées de sommeil pendant la nuit, et cette privation est souvent pour elles le principe de bien des maladies.

Au contraire, d'après le sentiment de ces messieurs, le café fait avec le gland de chêne de France est non-seulement très-nourrissant et très-hygiénique, il est encore très-rafraîchissant et ne coûte presque rien.

On récolte ce gland en automne, on lui enlève la grosse enveloppe, on le concasse, on le fait sécher dans un four, afin qu'il ne s'avarie pas, et on le renferme soit dans des caisses en bois ou dans un sac que l'on place dans un lieu sec.

Lorsqu'on veut en faire du café, on en prend la quantité nécessaire à laquelle on fait subir toutes les opérations qu'on fait subir au café des Iles; on peut le prendre sans sucre ou le sucrer avec la mélasse épurée de canne à sucre, qui édulcore mille fois mieux; le sucre se vend for



cher dans le commerce; la mélasse épurée de canne se vend à Paris 40 centimes le kilog.

J'ai dit que le café fait avec le gland de chêne de France est très-hygiénique et très-nutritif; voici trois faits de la plus haute gravité qui me sont parfaitement connus, et qui le prouvent d'une manière très-convaincante; aussi je me fais un devoir de conscience de les constater ici.

1° Le nommé Ladec, bourrelier à Bionvelle (Moselle), fut atteint d'une maladie tellement atroce qu'il lui fut impossible de prendre des aliments ordinaires, tels que pain, viande, etc.; son médecin le mit au café de gland, et il le prit *uniquement* pendant dix ans.

2° La jeune fille du nommé Darsiault, ouvrier gantier, âgée de seize ans, fut atteinte d'une maladie de consomption; elle était tellement maigre qu'elle n'avait que la peau et les os, et qu'à peine elle pouvait se tenir debout; son médecin lui fit prendre le café de gland de France pendant dix mois : non-seulement elle se rétablit parfaitement, mais encore son physique se développa tellement que plusieurs personnes avaient peine à la reconnaître.

3° Une dame de la province honorablement posée fut atteinte d'une maladie d'étisie; tout le monde la condamnait et même son médecin; il la mit au café de gland de France pendant un an : cette malade recouvra parfaitement la santé et devint grosse et grasse.

Tous ces faits et mille autres de ce genre que je pourrais énumérer prouvent que non-seulement ce café est hygiénique, mais encore que, si l'on en usait, on réaliserait une grande économie au point de vue alimentaire, surtout dans nos campagnes, où le gland de chêne ne coûte rien.

L'ABBÉ TH.



LES LIVRES.

Cette année a bien mérité de l'histoire et de la littérature. Le roman lui-même, qu'est-ce autre chose, quand il a pour titre *les Grandes Dames* et *les Parisiennes,* qu'une histoire des mœurs du temps? C'est surtout la Révolution française qui a vu la lumière se répandre sur elle; jamais tant de beaux travaux, précieux documents pour la vérité, n'avaient paru avec autant d'ardeur et tant de soin. Désormais, avec l'ensemble de ces éditions, on pourra reconstituer, jour par jour, événement par événement, goutte de sang par goutte de sang, jour de gloire par jour de gloire, l'histoire de cette époque mémorable et unique qui commence à Mirabeau et finit par Napoléon.

La librairie Plon a toute une bibliothèque révolutionnaire et toute une bibliothèque napoléonienne. Mais auparavant, passons par la grande époque de Louis XIV. On peut dire du siècle du roi soleil : « Aveugle qui ne le voit pas! » On réédite les deux ouvrages sur *Madame de Maintenon* par M. Théophile Lavallée. Puis il faut consulter le *Journal de la Régence*, du bonhomme Jean Buvat, avec une introduction de M. Campardon qui est toute une instruction. Le Régent nous mène au Bien-Aimé, et voici la *Correspondance secrète inédite de Louis XV*, livre tout de politique recueilli par M. Boutaric. Ouvrez aussi la *Correspondance secrète de Louis XVI,* jusqu'ici inédite comme celle de son prédécesseur, et qui forme un même ouvrage avec la *Correspondance inédite de Marie-Antoinette :* l'une et l'autre vont de 1777 à 1792, du château de Versailles à la tour du Temple, du lendemain du mariage à la veille de la mort. M. de Lescure a beaucoup produit d'études et de documents sur *Marie-Antoinette* et sur la *Princesse de Lamballe.* M. de Beauchesne s'est attaché à *Madame Elisabeth* et à l'histoire du jeune *Louis XVII,* où l'on trouve tous les autographes royaux de la cour de France, avec une lettre-préface de Mgr Dupanloup, le prélat polémiste et académicien.

M. Feuillet de Conches, cet intrépide et éminent

« Curieux », a collectionné des Lettres autographes, des documents également inédits, sur la famille royale. Tous ces livres sur la vie intime et la vie politique de Versailles renferment des portraits, des miniatures, des dessins du temps, habilement gravés par nos artistes d'aujourd'hui, Henriquel, Morse, Nargeot.

La librairie Plon se préoccupe d'être historique sans parti pris. A côté de la Royauté, la Révolution. Elle édite ou réédite des Mémoires de l'une et de l'autre, tantôt les découvrant, tantôt les revoyant et les augmentant, toujours en les enrichissant d'annotations ou d'appendices. Aux *Mémoires* de *Madame Roland* M. Dauban joint des notes précieuses, et il met au jour les *Mémoires de Pétion,* ceux de *Buzot* et ceux de *Barbaroux*. Voilà pour la Gironde. La Montagne est prise à partie par M. Dauban dans deux volumes intitulés *la Démagogie en 1793 à Paris* et *Paris en 1794 et 1795*. C'est un tableau autrement terrible et saisissant que le bourgeois tableau de Paris de Mercier. Scènes révolutionnaires de la rue, scènes du club, scènes de la prison, scènes de l'échafaud, rien n'y manque pour passionner le lecteur, et l'éditeur a mis en regard une originale série de gravures et de fac-simile; c'est de l'authenticité artistique et littéraire.

Ces Relations, ces Histoires, ces Portraits, ces Études, ces Légendes même, sont nombreuses, mais choisies. Voici la *Vie intime de Napoléon Ier et de Napoléon II,* par M. Collin de Plancy; voici les *Ephémérides des Invalides,* par le colonel Gérard; voici une monographie sur *Sainte-Hélène*, par M. Masselin. — Cette année on a vu terminer la *Correspondance générale de Napoléon :* en vingt-huit volumes très-précieusement composés et distribués, que d'étonnantes révélations du génie et du caractère de Napoléon Bonaparte, général, consul et empereur! Tout Napoléon est là dans le grand déshabillé de l'histoire, du bivouac et de la conquête; « l'homme du destin » y reste encore un grand homme même pour son valet de chambre, son archichancelier et tous ses secrétaires.

L'histoire, même dans ses plus petits détails, est toujours ce qui intéresse le plus un peuple. Il y a plusieurs sortes

d'histoires; à côté de la politique, il y a l'histoire religieuse, qui a aussi sa majesté et sa popularité.

Nous remarquons l'*Histoire des Apôtres* et le *Saint Paul* de M. Ernest Renan; mais nous faisons nos réserves au point de vue orthodoxe.

Dans l'histoire de l'art, nous signalerons le *Léonard de Vinci*, qui vient de valoir à M. Arsène Houssaye le titre de citoyen de Florence et de Milan; — l'*Histoire de Goya!* de M. Charles Yriarte; — Goya, cette vive originalité espagnole; — l'Histoire de *Thorvaldsen*, œuvre savante qui a fait entrer M. Eugène Plon à l'Académie de Copenhague; — enfin la troisieme édition de l'*Histoire d'Apelles*, ce début de maître qui a donné à M. Henry Houssaye une place brillante parmi les historiens de l'antiquité.

M. Henri Plon, qui a publié les *Œuvres complètes de madame de Girardin,* continue la publication des *Œuvres d'Arsène Houssaye*, en dix volumes in-8°. A côté des œuvres historiques, M. Arsène Houssaye fait toujours une belle part au romancier : voilà pourquoi l'auteur du *Roi Voltaire* et de *Notre-Dame de Thermidor* a écrit *les Grandes Dames* et *les Parisiennes,* huit volumes sur les mœurs contemporaines, récits dramatiques et aventureux s'il en fut, qui ont fait dire à Paul de Saint-Victor et à Nestor Roqueplan que dans cent ans « c'est là que l'on viendrait chercher l'histoire intime du dix-neuvième siècle ».

En poésie, il ne faudrait citer cette année que des sonnets, et nous donnons les noms de MM. Théodore de Banville, Charles Coligny, Emmanuel des Essarts. M. Leconte de Lisle, qui avait déjà traduit Homère d'une manière originale tout antique, s'est pris à traduire avec non moins de personnalité littéraire les principaux poëtes de l'Anthologie grecque. Un autre poëte, M. François Coppée, a fait jouer à l'Odéon un petit chef-d'œuvre : *Un passant,* par un brillant débutant.

N'oublions pas les nouvelles éditions de Pierre Dupont et de Gustave Nadaud, ni les *Chants guerriers* de ce même poëte de la nature, Pierre Dupont, accompagné

par MM. Auguste Barbier, Charles Vincent et Gustave Mathieu, qui se sont montrés là poëtes nationaux.

Dans l'histoire de France, saluons, de concert avec l'Académie, qui lui décerne le GRAND PRIX GOBERT, le bel ouvrage de M. Dareste : son *Histoire* est la plus vraie histoire de toutes. Dans les voyages, ouvrons la *Topographie d'Athènes*, de M. Phocion Roques, et le voyage en Australie de M. de Beauvoir. Dans l'ethnographie : *Les Stephenson*, par Samuel Smiles, qui raconte et explique l'histoire des chemins de fer.

Les livres vont vite. Que de livres sont emportés de Paris aux quatre coins du monde ! On peut dire que Paris suffirait à lui seul être la bibliothèque de l'univers.

X. DE VILLARCEAUX.



DESTRUCTION DES RONGEURS EN MASSE.

D'après un calcul approximatif, nous avons en France deux milliards de rongeurs à quatre pattes; or, dans l'hypothèse que chacun de ces rongeurs ne porte à la société qu'un préjudice d'un centime par an, ce dommage s'élèverait à la somme de vingt millions de francs. Qu'on sente donc la nécessité urgente de détruire ces animaux en plus grand nombre possible. On peut obtenir cet heureux résultat avec un appât composé de la manière suivante : on mêle un gramme de noix vomique à dix grammes de suif fondu; voilà la proportion qu'on doit observer dans la composition de ce toxique précieux; lorsque le suif est froid, on le met en grumeaux que l'on pose dans de vieilles assiettes et que l'on place dans les lieux fréquentés par

ces bêtes. Aussitôt que les souris et les rats en ont mangé, ils s'en vont crever dans leurs trous; s'il en sortait une trop grande putréfaction, on y répandrait simplement de temps à autre de l'eau de chaux, et l'odeur sera dissipée à l'instant. Le suif, dont ils sont très-friands, est le repoussant des plus violents pour les animaux domestiques, excepté pour les cochons. Ni les chiens, ni les chats, ni la volaille n'y touchent; on peut donc opérer avec cet appât dans un appartement, dans une basse cour, dans une écurie et même dans un pigeonnier, sans craindre aucun accident fâcheux. Si on désire livrer ce toxique dans le commerce, après avoir fait le susdit mélange, on versera ce suif fondu dans de petits vases en métal que l'on soudera et qu'on livrera à la vente.

NOTA. On détruit en masse les souris des champs dits mulots en plaçant les susdits grumeaux dans les trous en terre les mieux frayés.

DES ENGRAIS PERDUS.

Appelons l'attention sur l'emploi des déchets et poudre de coton appliqués à l'horticulture à Arcis-sur-Aube par un filateur, et à Troyes par les jardiniers, qui les recherchent et les emploient depuis dix ans.

Il est regrettable qu'il n'en soit pas ainsi dans toutes les villes manufacturières, et que les déchets de laine, de poil de chèvre et de coton soient délaissés par les cultivateurs et les horticulteurs.

Beauconp peut-être ignorent que la poussière de laine et celle du poil de chèvre contiennent 80 kilos d'azote sur 1,000 de matière, et que celle du coton en contient à peu près 8 kilos. Ces derniers, quoique bien inférieurs en richesse azotée aux précédents, en possèdent encore moitié plus que le fumier de ferme, qui ne tire que 4 à 5 kilos d'azote par 1,000 kilos d'engrais.

Que de matières fertilisantes sont encore aujourd'hui sans usage pour l'agriculture et jetées en pure perte!



Si les engrais animaux et végétaux jouent un rôle important dans la production des plantes, les engrais minéraux leur sont indispensables pour restituer au sol les éléments qu'il perd en produisant chaque année. C'est pour favoriser sa reconstitution qu'on lui associe de loin en loin des matières minérales en rapport avec sa nature ; aussi regrettons-nous vivement de voir conduire chaque jour aux décharges publiques des chaux animalisées provenant de différentes industries, des cendres de houille, des coquilles d'huîtres, des vieux paillis, etc., qui seraient si favorables à la prospérité de nos champs et de nos jardins.

Dernièrement encore nous avons vu, à notre grand regret, la Somme charrier des quantités considérables de déchets de coton qui allaient encombrer le barrage de Saint-Maurice, au lieu de fertiliser le sol.

Il est déplorable de voir ces faits se produire au moment où une enquête agricole se poursuit pour chercher les moyens d'améliorer la situation de l'agriculture, qui ne changera que lorsqu'elle aura compris que l'abondance de l'engrais peut seule assurer la prospérité de l'agriculteur et le bien-être de la société.

Que les cultivateurs, au lieu de rechercher au loin des engrais inconnus et d'un succès douteux, comprennent donc enfin qu'ils en trouveront dans les villes industrielles l'équivalent de ce qu'ils apportent en substances alimentaires.

DUMONT-CARMENT, *négociant en grains, à Amiens.*



TABLE DES MATIÈRES.



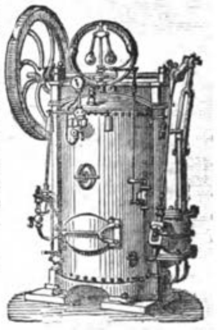


JOURNAL et CAISSE de L'ÉPARGNE
PARIS 1 rue de la Bourse.
LYON, 92, r. de l'Impératrice
2f.40 par An 52 Nos
ÉTRANGER GF PAR AN
LE PLUS COMPLET des JOURNAUX FINANCIERS
L'ÉPARGNE
GUIDE des ACTIONNAIRES et des OBLIGATAIRES
PARAIT TOUS LES DIMANCHES
et PUBLIE:
PARIS, 1 Rue de la Bourse
TOUS LES TIRAGES
avant les autres Journaux;
COMPTES RENDUS d'Assemblées générales;
CONVOCATIONS, Dividendes, Appels de fonds;
RENSEIGNEMENTS sur toutes les valeurs, etc.
Directeur-Gérant : F. DE FONTBOUILLANT
52 Nos PAR AN 2 F. 40

MACHINES A VAPEUR VERTICALES

HERMANN-LACHAPELLE ET CH. GLOVER

144, rue du Faubourg-Poissonnière, à Paris.



Portatives, fixes et **locomobiles,** depuis 1 jusqu'à 20 chevaux, supérieures par leur construction.

Ce sont *les seules* qui aient obtenu LA MÉDAILLE D'OR dans les concours et LA GRANDE MÉDAILLE D'ARGENT A L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1867. *Meilleur marché* que tous les autres systèmes, prenant peu de place. *Pas d'installation, brûlant toute espèce de combustible.* Conduites et entretenues par le premier venu, s'appliquant par la régularité de leur marche à toutes les industries; on les emploie avec succès au battage des grains.

Garanties contre tout vice de construction.
Chaudières à bouilleurs inexplosibles.
Nettoyage facile.
(*Envoi* FRANCO *du* PROSPECTUS *détaillé.*)

MACHINES A VAPEUR HORIZONTALES

LOCOMOBILES, AVEC OU SANS TRAIN DE ROUES

HERMANN-LACHAPELLE et Ch. GLOVER

144, rue du Faubourg-Poissonnière, à Paris.



L'ensemble de ces machines est élégant, simple et très-solide; il réunit tous les perfectionnements signalés dans le système vertical.

Le mécanisme entier est monté sur un fort bâti d'une seule pièce, complétement indépendant de la chaudière sur laquelle il est posé, à la façon d'un bât, et maintenu par un système particulier d'attaches sans joints ni boulonnages.

La machine peut être ainsi enlevée instantanément avec son bâti de dessus la chaudière et posée sur une pierre d'assise où elle fonctionnera comme machine fixe, tandis que la chaudière pourra continuer son office de générateur. La chaudière est remarquable par ses larges proportions, le diamètre de ses tuyaux et leur disposition spéciale. Les graves inconvénients que présentent les chaudières tubulaires ordinaires sont ainsi évites. La manœuvre, l'entretien en sont faciles, le nettoyage s'opère d'une façon complète.

Envoi *franco* du prospectus détaillé.

CHOCOLAT MENIER.

En visitant l'usine de Noisiel, près de Lagny, spécialement consacrée à la fabrication du *Chocolat Menier*, on peut se convaincre des soins inusités ailleurs et qui y sont employés, et se donner en même temps une idée des développements énormes apportés à la préparation de cet aliment.

Cacaos de premier choix achetés directement dans les pays de production par des agents spéciaux, ou provenant en partie des plantations du VALLE-MENIER, *au Nicaragua;*

Machines hydrauliques et à vapeur, d'une force totale de 200 *chevaux, outillage considérable de machines broyeuses de différentes formes, tout en granit, faites exprès dans les dépendances de l'usine;*

Ateliers où les cacaos sont choisis et triés avec le plus grand soin;

Vastes emplacements où le chocolat est refroidi sur des tables de marbre;

Chemins de fer mettant tous les ateliers des divers bâtiments en communication;

Personnel de plus de 350 *ouvriers, hommes et femmes, employés au triage des cacaos et à leur torréfaction, au broyage et au pesage du chocolat, au pliage des tablettes et à la mise en caisse, chaque jour, de* 9 *à* 10,000 *kilogrammes que fournit l'usine.*

Comme on le voit, rien n'a été négligé pour que le *Chocolat Menier* soit préparé dans des conditions exceptionnelles qui permettent d'offrir au consommateur, au prix modéré de 1 fr. 80 c. le 1/2 kilog., un produit excellent, que personne ne peut faire meilleur.

C'est ce problème, résolu par la *Maison* MENIER, qui explique le succès du chocolat de cette fabrique, et la part qu'elle a prise dans l'accroissement de la consommation de cet aliment aussi agréable que nutritif.

Paris. Typographie de Henri Plon, rue Garancière, 8.

Librairie de L. HACHETTE & Cie, boulevard Saint-Germain, 77, Paris
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES DE PARIS ET DES DÉPARTEMENTS

NOUVELLE ÉDITION

par Livraisons à 50 centimes

DE L'INGÉNIEUX HIDALGO

DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE

DE CERVANTES, TRADUIT PAR LOUIS VIARDOT

et illustré par Gustave Doré de 370 Compositions

GRAVÉES SUR BOIS PAR H. PISAN

L'ouvrage complet formera de 78 à 80 livraisons
ou 2 volumes in-4°, et coûtera 40 fr. environ au lieu de 160 fr.
Il paraîtra deux livraisons par semaine.
Chaque livraison se compose de 16 pages in-4°.

Don Quichotte est le livre de tous les âges. Œuvre de raison profonde et d'aventureuse fantaisie, fruit savoureux d'une amère expérience, mélange exquis de franc comique et de mélancolie souriante, il nous charme et nous touche après nous avoir amusés; les images qu'il laisse dans la mémoire sont ineffaçables, et ses héros sont si vivants, que leurs figures et leurs paroles nous demeurent présentes comme celles des personnes mêmes que nous avons connues.

M. Gustave Doré a vraiment compris, senti, aimé le grand esprit qu'il s'est chargé d'interpréter. Pendant deux années, il a pensé et vécu avec lui; il s'est pénétré de son génie. Il a visité l'Espagne pour y chercher les paysages, les types, les aspects qui avaient dû frapper l'illustre Espagnol; et cet effort, loin de coûter à sa liberté aucun sacrifice, semble lui avoir donné plus d'aisance encore, plus de force et d'originalité.

Cette édition à bon marché popularisera à la fois le chef-d'œuvre de Cervantes et celui de son interprète.